This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DU RÉPERTOIRE

DES

MÉLODRAMES

PARIS.

IPENDIUM, *ii. n.* So.
paie des gens de guerr.
Stipendium merere. Por-
er les armes.

TPO, as, avi, atum, are.
paissir, entourer, ac-
mpagner.

RPS, pis. *m. f.* Tronc,
ce, extraction, source,
incipe.

, stas, steti, statum,
e. Être debout, se tenir
oit, persister dans son
inion, s'arrêter, durer.

LIDÈ, diùs, dissimè.
w. Sottement, imper-
emment.

MACHUS, i. *m.* Estomac,
ère, mauvaise humeur,
ût.

GES, is. *f.* Carnage,
ssacre.

GULA, æ. *f.* Sorte
ibit *que les anciens*
oient le jour, et
t ils se faisoient une
verture la nuit.

TUUS, a, um. Coura-
, vaillant, adroit,

ITUS, i. *m.* Bruit, fra-

ST.
qui
les o

STRINGO,
gere. Se
dégraiss

STUDEO, es,
Étudier,
cher, so

STUDIOSÈ
Avec affection, avec ap-
plication.

STUDIOSUS, a, um, comp.
ior, *sup.* issimus. Studieux, qui aime l'étude,
qui a du goût pour.

STUDIUM, ii. *n.* Étude, ap-
plication, affection, zèle,
empressement.

STULTITIA, æ. *f.* Folie,
sottise, extravagance.

STULTUS, a, um
travagant.

STUPEO,

STUPESCO,
S'étonner
tout avec

HEFS-D'ŒUVRE

DES

LODRAMES.

7·

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU RÉPERTOIRE

DES

MÉLODRAMES

JOUÉS A DIFFÉRENS THÉATRES.

TOME VII.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, No 14.

1824.

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

EDGAR,

OU

LA CHASSE AUX LOUPS,

MÉLODRAME-HÉROIQUE

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,

PAR M. CAIGNIEZ;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 17 décembre 1811.

PERSONNAGES.

EDGAR, roi d'Angleterre.
LE DUC D'ATHELVOLD, premier ministre et favori d'Edgar.
LORÉDAN, comte de Devon, père de Malvina.
MALVINA, épouse d'Athelvold.
ÉDOUIN, ARDULPH, } grands officiers de la cour d'Edgar.
FANNY, BETZI, } suivantes de Malvina.
TOM-CRIC, concierge du château d'Edgar.
WILLIAMS, écuyer de Lorédan.
PETERS, fermier d'Athelvold.
Un officier, parlant.
Un montagnard, parlant.
Officiers et gardes de la suite d'Edgar.
Jeunes filles de la suite de Malvina.
Piqueurs et gens du duc d'Athelvold.
Garçons de ferme.
Montagnards et villageoises.

La scène est en Angleterre, au château d'Athelvold et dans les environs; l'action se passe dans le 10e. siècle.

EDGAR,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle gothique qui laisse voir dans le fond un beau jardin, et une autre partie du château d'Athelvold.

SCÈNE I.

LORÉDAN, WILLIAMS.

(Ils sont déguisés sous des vêtemens grossiers. Lorédan a sur le sien un théorbe passé en sautoir, et Williams a sous le bras une flûte de villageois.)

WILLIAMS.

C'est donc là ce château dont l'entrée, nous disait-on, est si sévèrement interdite aux étrangers. Le pont se baisse pour des villageois chargés de provisions; l'on nous laisse passer avec eux, et nous pénétrons jusqu'à cette salle sans rencontrer d'opposition.

LORÉDAN.

Oui, Williams; grâce à notre déguisement, qui, comme je l'espérais, nous aura fait pren-

dre pour ces ménestrels qui vont de châteaux en châteaux payer leur gîte avec les airs et les chansons des anciens bardes. (*Regardant autour de lui.*) Voici donc le château d'Athelvold !

WILLIAMS.

Il me semble que le plus sûr moyen d'y être accueillis, était d'arriver franchement et avec éclat par la cour d'honneur, et de vous nommer à ceux qui auraient tenté de s'y opposer. Je ne puis croire que leur consigne s'étende jusqu'à interdire l'entrée du château au père de leur maîtresse.

LORÉDAN.

Qui sait ?

WILLIAMS.

Cependant il y a peu d'apparence que vos enfans habitent ce domaine solitaire et presque sauvage. Le duc d'Athelvold, favori d'Edgar, notre souverain, doit rarement s'éloigner de son maître ; et la belle Malvina, votre fille, brille à la cour du plus galant des monarques.

LORÉDAN, à lui-même.

Malheureuse Malvina ! perfide Athelvold !

WILLIAMS.

Qu'entends-je ? Malvina malheureuse ! l'aimable fille de Lorédan, comte de Devon, serait l'épouse malheureuse du jeune duc d'Athelvold ?

LORÉDAN.

Odieuse alliance!

WILLIAMS.

Comment? après six mois d'une union formée sous les plus heureux auspices, vous partez pour visiter vos enfans, mais grand Dieu! avec quelles étranges précautions! vous cachez votre rang sous un vêtement grossier, vous vous faites suivre d'une troupe de vos vassaux les plus déterminés, armés jusqu'aux dents. Arrivé à deux milles d'ici, sur les terres de votre gendre, vous passez votre troupe en revue comme si nous devions nous préparer au siége du château. En vérité, Seigneur, que feriez-vous de plus si vous vouliez délivrer et enlever une belle opprimée?

LORÉDAN.

Oui, Williams, il s'agit en effet d'enlever ce que j'ai de plus cher des mains de mon plus cruel ennemi.

WILLIAMS.

Vous voulez enlever...

LORÉDAN.

Malvina, ma fille.

WILLIAMS.

Et votre ennemi, c'est...

LORÉDAN.

Son époux, Athelvold.

WILLIAMS.

Lui, Seigneur! qu'a-t-il donc fait?

LORÉDAN.

Déjà plus qu'il n'en faut pour mériter ma haine. A peine eut-il obtenu la main de ma fille, qu'il s'empressa, tu le sais, de l'arracher de mes bras sous prétexte de je ne sais quels devoirs, que lui impose la faveur du monarque. Tu crois peut-être que, glorieux de sa conquête, son premier soin a été de présenter son épouse à la cour, que Malvina y jouit des hommages qui devaient être prodigués à sa beauté et au sang illustre dont elle sort? non, mon cher Williams, non; mais apprends qu'Athelvold a reparu seul au milieu de cette cour brillante. On l'a vu, m'écrit-on, recevoir avec un sourire ironique les complimens qu'on lui adressait; et, pour comble d'outrage, il dit, à qui veut l'entendre, que tout le mérite de son épouse est dans les grands biens dont elle est héritière, et que le vieux comte de Devon ne tardera pas sans doute à lui laisser.

WILLIAMS.

Pures calomnies, Seigneur, il n'est pas possible...

LORÉDAN.

C'est la vérité, divers avis qui s'accordent trop bien, me l'ont fait connaître. On m'apprend aussi que c'est dans cette solitude sauvage que

avec elle. Est-ce ainsi que
être traitée ma chère Malvina, issue des
cieux rois heureux; Malvina, la fille du
de Devon! Non, non; cette maîtresse est
feuse, et qui sait si elle ne cache pas qu
que autre mystère d'iniquité?

WILLIAMS.

Il vient la voir à la dérobée, vous a-t-
dit: eh bien! cette circonstance ne pourrait
le peu de fondement de vos soupçons.

LORÉDAN.

Et quand il serait vrai qu'il eût encore pour
elle les sentiments que tu lui supposes, com-
ment justifiera-t-il l'abaissement où il la tient
des lieux où elle doit briller?

WILLIAMS.

Peut-être est-ce par goût plutôt que par
contrainte que votre fille préfère ce cham-
pêtre asile au vain éclat de la cour.

LORÉDAN.

Non, cet éclat n'est point vain pour elle,
il lui est nécessaire, c'est le seul élément où
puisse vivre une héritière de Devon. Voit-il
jamais les petits de l'aigle préférer l'humi-
bruyère aux sommets sourcilleux des mon-
tagnes? O Malvina! quelque espoir de mon
cité, dernier rejeton de mon illustre

ma chère fille, j'ai cru te mettre sous la sauvegarde de l'amour et de l'honneur. Eh! ne devais-je pas croire qu'Athelvold s'honorerait d'une alliance avec l'antique maison de Devon? Edgar, Edgar lui-même ne l'aurait pas dédaignée, cette alliance. Ah! si je n'avais pas vécu loin de sa cour, si Malvina eût paru aux yeux d'Edgar, peut-être qu'au lieu d'être l'esclave d'Athelvold, elle serait aujourd'hui sa souveraine.

WILLIAMS.

En serait-elle plus heureuse avec un prince si volage?

LORÉDAN.

Elle serait reine. Mais laissons cette idée qui naguère aurait pu n'être pas chimérique. Je veux m'assurer d'abord si Malvina est réellement en ces lieux, me présenter devant elle, savoir la vérité tout entière, sauver ma fille si elle est opprimée, la venger si on l'outrage, enfin l'arracher de cette prison, et la présentant moi-même à la cour, assurer à sa beauté, à son nom, à son mérite indignement méconnu, tout l'éclat d'un juste triomphe. Mais n'entends-je pas du bruit?

WILLIAMS, courant voir dans le fond.

Seigneur, c'est une troupe de jeunes filles qui courent dans le jardin: leur mise uniforme et élégante annonce qu'elles sont au service de la Duchesse.

LORÉDAN.

Allons, plus de doute, ma fille est ici. Voyons s'il ne serait pas possible de parvenir jusqu'à elle, sans être forcé de nous découvrir à tout ce qui l'entoure. Tu vas m'accompagner de ta flûte, Williams, et nous paraîtrons aux yeux de ces femmes ce qu'annoncent les vêtemens qui nous déguisent.

(Lorédan prélude sur son théorbe, et commence un air tendre et expressif; Williams l'accompagne de sa flûte, en continuant d'observer dans le jardin.)

WILLIAMS, s'interrompant d'accompagner.

Seigneur, elles se sont arrêtées, et paraissent chercher de quel côté viennent les sons qui les frappent. Jouons un air plus gai, cela leur plaira davantage.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BETZI, JEUNES FILLES.

(Lorédan et Williams jouent sur un mouvement léger et dansant. On voit paraître dans le fond plusieurs jeunes filles qui arrivent successivement en dansant. Les premières s'approchent tout doucement, retournent en courant dans le fond pour appeler leurs compagnes; enfin elles arrivent toutes en formant divers pas et des tableaux agréables. Lorédan cesse de jouer, et la danse se trouve brusquement interrompue.)

BETZI, à Lorédan.

Eh bien! vous ne continuez pas.

Bon père, nous ne vous répondrons pas
le vous n'ayez achevé votre joli air.

LORÉDAN.

Allons, volontiers.

(Lorédan et Williams reprennent l'air sur lequel les jeunes filles continuent de danser; mais elles s'éloignent insensiblement, et, parvenues à l'entrée du jardin, elles sortent en courant par la gauche.)

WILLIAMS, criant.

Eh mais! écoutez donc, mes belles.

LORÉDAN.

Comment! les voilà parties! eh bien! allons... ais, non; ces jeunes filles vont raconter l'elles nous ont vus; restons ici, il va venir entôt quelqu'un, sans doute.

WILLIAMS.

Bon! les voilà qui reviennent. Elles en ont ncontré une autre qui marche à leur tête; paraît leur commander. C'est sûrement la emière des femmes de la Duchesse.

LORÉDAN.

Ah! tant mieux.

SCÈNE III.

BETZI, FANNY, LORÉDAN, WILLIAMS, LES JEUNES FILLES.

FANNY.

Qui donc a pu laisser entrer ces ménestrels ?

BETZI.

Nous n'en savons rien ; nous les avons trouvés ici.

FANNY.

C'est que l'ordre de Monseigneur ne souffre pas d'exception. (*Considérant Loréd.n.*) Le plus vieux a l'air bien respectable : c'est dommage d'être obligé de l'éconduire. (*A Loréd.n.*) Brave homme, vous ignoriez sans doute que l'entrée de ce château fût interdite aux étrangers ?

LORÉDAN.

On nous l'avait dit; mais, en passant, nous avons vu le pont baissé, nous sommes entrés, et personne ne nous a parlé.

BETZI.

Si Tom-Cric, notre concierge, avait été là, il vous aurait bien parlé, lui.

FANNY.

Oh! certainement, et il n'entend pas raison sur ce chapitre. Mais depuis quelque tems, il

n'est occupé que de sa chasse aux loups. Ah ! çà, braves gens, vous ne pouvez pas rester.

LORÉDAN.

Si vous vouliez cependant nous introduire auprès de l'illustre seigneur qui habite ce château....

FANNY.

J'en suis bien fâchée pour vous, le maître de ce château ne l'habite point ; il est à la cour d'Edgar.

LORÉDAN.

Et sa noble dame est-elle à la cour aussi ?

FANNY.

Non ; sa résidence est fixée dans cette campagne.

LORÉDAN.

Eh bien ! dites-lui qu'un malheureux, un vieillard, un chevalier qui brilla jadis parmi les plus braves, sollicite l'honneur de lui présenter ses hommages.

FANNY.

C'est impossible.

LORÉDAN.

Comment !

FANNY.

Impossible, vous dis-je ; son mari ne permet pas qu'aucun étranger entre dans ce château.

LORÉDAN.

Son mari ne permet pas!.... elle est donc sous les lois d'un tyran?

FANNY.

Doucement, s'il vous plaît; parlez avec plus de respect du duc d'Athelvold.

LORÉDAN.

Pardon; mais c'est que la seule apparence de l'oppression envers un sexe aimable et faible, excite toujours mon indignation.

FANNY.

C'est très-galant, en vérité.

LORÉDAN.

Vous avez nommé le duc d'Athelvold; votre maîtresse est donc la belle Malvina de Devon?

FANNY.

Elle-même. Vous la connaissez?

LORÉDAN.

Oui, je l'ai vue au château de Devon. Mais, dites-moi, est-elle parfaitement heureuse?

BETZI.

Elle gémit souvent de l'absence de son époux.

FANNY.

Paix donc, Betzi. (*A Lorédan.*) A quoi bon cette question? il n'y a, je pense, rien de commun entre notre maîtresse et vous.

LORÉDAN.

Je me sens pour elle toute l'affection d'un père.

FANNY.

Ce sentiment est généreux.

LORÉDAN.

Mais pourquoi donc cette séparation d'avec son époux ? pourquoi cette triste solitude ? pourquoi cette sévère défense ?

FANNY.

Pourquoi ! pourquoi ! pourquoi vous-même êtes-vous si curieux ? mais je vous préviens qu'au château d'Athelvold toutes les femmes savent se taire. Cela vous étonne, peut-être.

WILLIAMS.

Pas du tout, ma belle. Des voyageurs comme nous sont accoutumés à rencontrer des choses extraordinaires.

FANNY.

C'est fort bien mais le tems s'écoule, et...

LORÉDAN.

Puisque nous sommes entrés, que vous coûterait-il de nous faire parler à la Duchesse ?

FANNY.

Quand je voudrais vous obliger, les gardes qui vont et viennent à chaque instant dans

tout le château, non-seulement ne vous laisseraient pas avancer, ils vous forceraient encore à sortir aussitôt. (*Regardant autour d'elle.*) Je crains même, si vous tardez plus long-tems...

LORÉDAN.

Eh bien! nous sortons.

WILLIAMS, bas à Lorédan.

Que ne vous nommez-vous?

LORÉDAN.

Et s'il fallait employer la force? allons retrouver notre monde, nous reviendrons ensuite.

FANNY.

Adieu, adieu, bon père; et surtout dépêchez-vous; que Tom-Cric ne vous rencontre pas, car il ne pardonne ni aux loups, ni aux curieux qui rôdent autour du château.

LORÉDAN.

Adieu, mes bonnes amies.

FANNY ET BETZI.

Adieu, adieu.

LORÉDAN, à part en sortant.

Odieuse alliance! odieuse alliance!

(Il sort avec Williams.)

SCÈNE IV.

BETZI, FANNY, JEUNES FILLES.

BETZI.

Il s'en va tout de mauvaise humeur. Il a peut-être été riche et puissant autrefois. Un ancien chevalier !

FANNY.

Ah ! tu es bonne, toi, Betzi ; a beau mentir qui vient de loin.

BETZI.

Bon ! et d'un, en attendant.

FANNY.

Et d'un, quoi ?

BETZI.

Un proverbe. Tu avais juré qu'il ne t'en échapperait plus un seul.

FANNY.

Tu as raison. Celui-là était parti avant que j'eusse pensé à le retenir. Cependant vous devez bien vous apercevoir toutes combien je suis corrigée, depuis deux jours seulement que j'ai pris cette résolution pour plaire à Madame. Mais l'habitude, c'est comme cela, on la chasse par la porte, elle rentre par la fenêtre.

BETZI.

Et de deux.

FANNY.

Eh bien! oui, oui. C'était pour vous faire sentir que l'habitude.... mais parlons d'autre chose. Mon mariage avec Tom-Cric, vous le savez, est fixé au retour de Monseigneur : c'est aujourd'hui qu'il arrive, et Madame veut que notre noce soit l'occasion d'une fête pour son époux.

BETZI.

Oui, elle veut faire d'une pierre deux coups.

FANNY.

Je te remercie, Betzi, tu m'as épargné celui-là, car je crois que j'allais le dire. Ah! ça, avez-vous préparé tout ce dont nous sommes convenues pour cette fête? êtes-vous sûres de vos rôles? Je suis prête, moi.

BETZI.

Tu es prête pour ton rôle de mariée, pardi, c'est bien difficile! mais sois tranquille, Fanny, nous serons prêtes aussi.

TOM-CRIC, dans la coulisse.

Eh jarni! vous auriez dû les voir, par la sembleu...

(On l'entend qui continue de gourmander quelqu'un.)

Ah ! voilà Tom-Cric qui revient de la chasse.

BETZI.

Il paraît tout en colère.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TOM-CRIC.

TOM-CRIC, se retournant en entrant.

Ah ! vous ne les avez pas vus passer ! nous verrons, nous verrons si Monseigneur se contentera de cette excuse.

FANNY.

Qu'est-ce donc, Tom-Cric ?

TOM-CRIC.

Ce sont ces imbéciles qui, malgré la consigne, laissent entrer..... Mais vous les avez vus, ces deux étrangers, n'est-ce pas, Mesdemoiselles ?

FANNY.

Allons, allons, voilà bien de quoi te mettre en colère ! ils sont entrés, oui ; mais ils son partis.

TOM-CRIC.

Je le sais bien, puisque je les ai rencont sur le pont. (*Les jeunes filles rient.*) (

est sérieux, Mesdemoiselles. Au reste, direz-vous qui sont ces gens-là?

FANNY.

Des ménestrels qui venaient quêter la j sade; mais nous les avons renvoyés bien v

TOM-CRIC.

Et vous avez bien fait. (*Prenant un galant.*) Bonjour, Fanny.

FANNY.

Ah! il y pense enfin. Bonjour, Tom-C as-tu fait bonne chasse?

TOM-CRIC.

Je ne suis pas mécontent de ma matii (*A Betzi qui vient entr'ouvrir sa carn sière, où l'on voit passer un gros bouqu* Laissez donc, vous. Cela ne vous regarde

BETZI.

Oh! le beau bouquet. C'est pour toi, Fan

FANNY.

Ah! voyons donc...

TOM-CRIC

BETZI.

Fi ! le vilain, avec sa vilaine tête !

TOM-CRIC, présentant le bouquet avec la tête.

Tendre objet de mon amour, reçois l'hommage...

FANNY, reculant.

Es-tu fou, Tom-Cric ? veux-tu bien cacher cela ?

TOM-CRIC.

Vous avez tort, Mademoiselle ; cette tête est superbe, car c'est la quatre-vingt-dix-neuvième ; et quand on est si près de son compte...

BETZI, aux jeunes filles.

Laissons les amans ensemble. (*A Tom-Cric.*) Au revoir, Tom-Cric.

TOM-CRIC.

Au revoir.

BETZI.

Notre compliment, Fanny ; il est bien joli, bien galant le bouquet de ton prétendu.

TOM-CRIC.

C'est bon, c'est bon, laissez-nous.

(Betzi et ses compagnes sortent.)

SCÈNE VI.

FANNY, TOM-CRIC.

FANNY.

Eh bien! mon cher Cric?

TOM-CRIC.

Ma chère Fanny, j'avais mille choses à te dire, en te présentant ce bouquet qui t'effarouche. Au reste, un bouquet de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire; il n'en est pas moins décidé que tu seras ma femme, au premier voyage que Monseigneur fera ici, ce qui ne doit plus tarder, j'espère.

FANNY.

Oui, Monseigneur a promis de nous marier. Mais dois-je m'en réjouir? Les hommes sont si trompeurs!

TOM-CRIC.

Ce ne sera pas moi, j'en jure sur la tête de cet animal.

FANNY.

Et Monseigneur n'avait-il pas aussi juré d'aimer éternellement sa Malvina? Six mois de mariage sont à peine écoulés, tu vois ce qui en est.

TOM-CRIC.

Eh mais! je vois qu'il l'aime encore comme le premier jour: chaque fois qu'il vient, il faut

le voir, un tourtereau n'est pas plus amoureux.

FANNY.

Façons de cour que cela. S'il aime tant sa femme, pourquoi la sequestrer ainsi du monde entier? Pourquoi ces rares visites qu'il lui fait en courant? est-ce jalousie? est-ce indifférence? explique-moi cela, si tu le peux.

TOM-CRIC.

Écoute donc, Fanny, le favori d'un roi a bien autre chose à faire qu'à venir voir sa femme chaque fois que la fantaisie lui en prend. Et puis, j'ai dans l'idée, moi, qu'il n'y a peut-être pas si grand mal de n'avoir pas en cela toutes ses aises, comme nous autres pauvres diables.

FANNY.

Comment? comment?

TOM-CRIC.

Oui, quand le plaisir est plus rare, il en vaut mieux.

FANNY.

Fort bien, M. Cric; je vois que vous vous formez, et que vous seriez très-disposé à suivre l'exemple de Monseigneur. On a raison de dire qu'on apprend à hurler avec les loups.

TOM-CRIC.

Avec ta permission, ton proverbe n'est pas juste. Si quelqu'un a jamais fréquenté les

loups, c'est bien moi : m'entends-tu hurler pour cela ?

FANNY.

Si tu le méritais, je t'apprendrais une bonne nouvelle.

TOM-CRIC.

Une bonne nouvelle ? Ah ! dis, dis moi vite.

FANNY.

Monseigneur arrive ce matin.

TOM-CRIC, interdit.

Hein ?... Monseigneur arrive ce matin ?

FANNY.

Oui, Dieu merci. Voilà quinze grands jours que Madame soupire de son absence ; il était bien tems qu'il vint lui donner quelques heures de consolation.

TOM-CRIC, qui est resté absorbé.

Monseigneur arrive ce matin !

FANNY.

Qu'est-ce que c'est donc ? d'où vient cet effroi ?

TOM-CRIC, à lui-même.

Et je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf !

FANNY.

Est-il fou ?

TOM-CRIC.

Fanny.... Adieu.... Tout est fini, plus de

FANNY.

Comment ! plus de mariage ? Que signifie... Eh mais ! c'est comme il vous plaira, M. Cric. Oh ! mon Dieu, je n'en serai pas plus chagrine.

TOM-CRIC, sans l'écouter.

Et pourtant ce n'est pas ma faute.

FANNY.

Vous allez voir que c'est la mienne.

TOM-CRIC.

Hum ! peut-être bien un peu.

FANNY.

Impertinent !

TOM-CRIC.

Il n'y a pas d'impertinence à cela. Voici comme je l'entends. Je fais tout ici, moi. Je suis le concierge, le jardinier, le garde-chasse et ton amoureux. Comme concierge, j'emploie du tems à veiller à l'exécution de la consigne, j'en emploie au jardin, j'en emploie à te faire l'amour; ainsi le jardin, la consigne et toi, vous êtes cause que je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf.

FANNY.

Quatre-vingt-dix-neuf quoi ?

TOM-CRIC.

Eh mais ! quatre-vingt-dix-neuf têtes de

loups, et cela fait que notre mariage est flambé.

FANNY.

Il extravague vraiment!

TOM-CRIC.

C'est bien clair pourtant. La taxe, la condition que Monseigneur a mise à mon mariage, son arrivée en ce moment...

FANNY.

La condition! la taxe!

TOM-CRIC.

Oui, la taxe que nous devons au roi. Tu sais bien qu'Edgar a déclaré une guerre à mort au peuple loup, et que les domaines de Monseigneur sont taxés à cent têtes.

FANNY.

Eh bien?

TOM-CRIC.

Eh bien! Monseigneur m'a dit à son dernier voyage; Tom-Cric, à mon retour, le terme de contribution sera échu, j'espère que je la trouverai complète, je mets cela sur ta responsabilité, et ton mariage en dépend.

FANNY.

Monseigneur t'a dit cela? et il te masque...

TOM-CRIC.

Une tête.

FANNY.

Eh mais ! ce n'est rien qu'une tête.

TOM-CRIC.

Comment, ce n'est rien ! c'est tout si Monseigneur arrive ce matin !

FANNY.

A l'impossible nul n'est tenu en ce cas.

TOM-CRIC.

Oui, va donc payer la taxe avec des proverbes. Va donc parler d'impossible au roi ; est-ce qu'il connaît ce mot-là, lui ?

FANNY.

Ne pourrait-on pas trouver?.. J'ai remarqué une espèce de chien dont la tête ressemble beaucoup...

TOM-CRIC.

Fi donc ! de la fraude ! et mettre un innocent à la place d'un coupable ! (*Se frappant le front.*) O ma tête ! ma tête ! où diable te trouverai-je à présent ? il faut que j'aie bien du guignon !

FANNY.

Tu te désoles mal à propos, mon ami. Monseigneur entendra raison, et la fera sans peine entendre au roi, en lui annonçant que le combat a fini, faute de combattans.

TOM-CRIC.

Tu parles d'or, ma chère Fanny, tu me remets du baume dans le sang.

FANNY.

Paix. Voici madame la Duchesse.

TOM-CRIC, reprenant sa carnassière et la tête du loup.

On dira donc au roi que le combat a fini... C'est cela. Au revoir, Fanny.

(Il sort d'un côté et Malvina entre de l'autre.)

SCÈNE VII.

MALVINA, FANNY.

MALVINA.

Ma chère Fanny, je commence à m'inquiéter beaucoup; le tems s'écoule et le Duc n'arrive point.

FANNY.

Il est encore de bonne heure, Madame.

MALVINA.

Ah! Fanny, tu vas épouser celui que tu aimes, mais combien tu seras plus heureuse que moi! ton mari ne te quittera jamais.

FANNY.

Oh jamais! je n'espère pas cela, avec un aussi déterminé chasseur que Tom-Cric.

MALVINA.

Tu ne le verras pas au moins rapporter auprès de toi un front chargé de sombres soucis.

FANNY.

Bon ! pour une maudite tête de loup qui lui manque, je l'ai vu tout à l'heure prêt à perdre la sienne.

MALVINA.

Tu ne craindras pas que, dans ses absences, une rivale t'enlève son cœur.

FANNY.

Et qui sait ? celui qui court les bois du matin au soir, n'a-t-il pas tout le tems d'être infidèle ? ne rencontre-t-on jamais que des bêtes fauves dans les bois ? Eh mon Dieu ! ces hommes... Au reste, je conçois vos chagrins, Madame ; si jeune, si belle, vous voir ainsi confinée dans un désert !...

MALVINA.

Ce désert me plairait avec Athelvold ; mais y vivre seule, et séparée de lui ! car, que sont quelques instans qu'il me sacrifie, de loin en loin ? cependant je crois qu'il m'aime toujours ; faut-il hélas ! que la faveur d'Edgar et les devoirs qui l'attachent de si près à la personne de son maître, le forcent à me condamner à ce cruel abandon !

FANNY.

Mais aussi, vous êtes trop bonne, et qui se

fait brebis, le loup... (*Malvina la regarde.*) Pardon, Madame, celui-là m'allait encore échapper, je voulais dire qu'à votre place, je dirais nettement à mon mari, je veux aller à la cour; arrangez-vous comme vous l'entendrez, je veux aller à la cour.

MALVINA.

Que tu es folle!

FANNY.

Au moins j'exigerais de lui qu'il révoquât cette défense d'admettre ici des étrangers. Nous en verrions de tems en tems qui nous feraient agréablement passer une heure ou deux.

MALVINA.

Quel intérêt pourraient m'offrir ces froides distractions? après mon époux et mon père, le monde entier m'est indifférent.

FANNY.

A propos d'étranger, il en est venu deux tout à l'heure, qui vous auraient peut-être intéressée. L'un était un vieillard à mine respectable qui a long-tems insisté pour vous être présenté.

MALVINA.

Un vieillard! il avait besoin de secours, peut-être, et vous avez eu la cruauté de le congédier?

FANNY.

Et les ordres de Monseigneur, donc! nous n'aurions pas osé prendre sur nous... Mais ce n'est pas tout, Madame; ce vieillard a dit vous connaître et vous avoir vue au château de Devon. Il m'a accablée de questions sur votre compte : pourquoi son époux n'est-il pas avec elle? pourquoi cette triste solitude? pourquoi cette défense d'entrer au château? Enfin, les pourquoi n'auraient pas fini, si j'avais eu la complaisance de lui répondre.

MALVINA.

Singulière curiosité! je suis fâchée de ne l'avoir pas vu. Mais mon époux ne vient pas! (*Avec agitation.*) Allons, il n'arrivera pas aujourd'hui. Un ordre du roi aura disposé de son tems. Mortelle impatience!... je ne puis tenir en place, il faut que j'aille... (*Elle va pour sortir, on entend du bruit au dehors.*) Quel est ce bruit?

FANNY.

C'est Monseigneur, peut-être.

(Elle court voir dans le fond.)

SCÈNE VIII.

MALVINA, ATHELVOLD, FANNY, TOM-CRIC, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

TOM-CRIC, accourant.

Monseigneur !

MALVINA, courant au-devant d'Athelvold.

Cher époux !

ATHELVOLD.

Ma chère Malvina !

(Il l'embrasse.)

TOM-CRIC, à part.

Et je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf !

ATHELVOLD.

Quoi, ma tendre amie, toujours le même empressement ! toujours cette grâce adorable dans l'accueil que tu fais à ton époux !

MALVINA.

Est-ce que cela t'étonnerait, Athelvold ? Ah ! mon ami, ce moment dissipe tous les chagrins de l'absence, et je ne pense plus à te les reprocher.

ATHELVOLD.

Tes reproches seraient injustes : car je maudis tous les jours les soins qui me retiennent loin de toi.

MALVINA, gaiment.

Je n'étais pas la seule ici qui t'attendît avec impatience. (*Montrant Tom-Cric et Fanny.*) Et voici un couple pour qui ton arrivée est aussi le signal du bonheur.

TOM-CRIC, à part.

Oui, si j'avais ma tête.

ATHELVOLD.

Ah! ah! Tom-Cric et Fanny? je me souviens de ma promesse. As-tu trouvé le tems bien long, Fanny?

FANNY, honteuse.

Monseigneur...

ATHELVOLD.

Allons, allons, cela veut dire oui. Eh bien! Tom-Cric, la contribution est-elle complète?

TOM-CRIC, embarrassé.

Monseigneur.... la contribution..., autant vaut dire qu'elle est complète.

ATHELVOLD.

Elle ne l'est donc pas?

MALVINA.

Mon ami, il ne lui manque qu'un seul loup, et peut-être aurait-on maintenant de la peine à le trouver dans tes domaines.

TOM-CRIC.

Voilà ce que c'est, Monseigneur; le combat

a fini... (*Bas à Fanny.*) Comment as-tu dit cela, Fanny?

ATHELVOLD.

Malheureux! tu as donc oublié que le terme est échu, et qu'il est indispensable de fournir le nombre prescrit? Mais tu sais à quelle condition j'avais mis mon consentement à ton mariage.

TOM-CRIC, à part.

Là! je m'en doutais bien.

ATHELVOLD.

Le Roi veut que ses ordres soient ponctuellement exécutés, il a résolu l'entière destruction des loups dans notre île. Il veut que la Grande-Bretagne lui doive éternellement ce bienfait, et moi, son premier ministre, je dois le premier exemple du zèle à seconder ses intentions.

TOM-CRIC.

Eh bien, Monseigneur, je vais réunir les hommes de meilleure volonté, nous partons, et je ne rentre pas au château sans rapporter la tête du centième loup, dussé-je l'aller chercher jusque sur le continent. Oh! c'est que, voyez-vous, Monseigneur, je veux être avec vous comme vous êtes avec le Roi, je veux dire sans reproche, absolument sans reproche.

ATHELVOLD, à part.

Moi, sans reproche! ce malheureux ne sait pas qu'il met le doigt sur ma blessure.

TOM-CRIC, bas à Fanny.

Ce que j'ai dit fait bon effet, son courroux s'apaise, je crois.

ATHELVOLD, à part.

Cette sévérité me sied bien, à moi qui, avec Edgar... (*A Tom-Cric.*) Écoute Tom-Cric, le mal après tout n'est pas si grand; je reste ici quelques jours, et je ne dois présenter le tribut qu'à mon retour. Votre mariage aura lieu; mais demain, grande chasse, et je me mets à la tête. Il y aura bien du malheur si nous ne trouvons pas la bête qui nous manque.

TOM-CRIC.

Je serai là, Monseigneur, et vous verrez comment Tom-Cric sait battre les bois et les halliers.

ATHELVOLD.

Allons, laisse-nous, et va faire les dispositions nécessaires.

TOM-CRIC.

Oui Monseigneur. (*A part, en sortant.*) Le bon maître! le bon maître! (*Aux domestiques.*) Suivez-moi, vous autres.

MARVINA.

Va, Fanny.

(Fanny sort avec Tom-Cric.)

SCÈNE IX.

MALVINA, ATHELVOLD, qui paraît rêveur.

MALVINA.

Mon cher Athelvold, en parlant à Tom-Cric, tu viens de dire un mot qui m'a comblée de joie : je reste ici quelques jours. lui as-tu dit. Est-il bien vrai, mon bon ami ?

ATHELVOLD.

Oui, chère épouse ; quand je suis parti, le Roi se disposait à faire un voyage au duché de Cumberland ; j'ai su me dispenser de l'accompagner, et je reste auprès de toi jusqu'à son retour.

MALVINA.

Que je suis heureuse !

ATHELVOLD, à part.

Trop aimable Malvina ! si mon fatal secret t'était connu...

MALVINA.

Mais quoi ? déjà retombé dans tes sombres rêveries ! tu m'avais promis de laisser tous tes soucis à la cour. Dis-moi, mon ami, Edgard te témoigne-t-il toujours la même confiance ?

ATHELVOLD, embarrassé.

Oui... oui, toujours la même confiance.

Oui, mon zèle en effet... (*A part.*) Comme sans le savoir, elle me perce le cœur!

MALVINA.

Tu me parais troublé. Ah! calme mon inquiétude.

ATHELVOLD.

Ce n'est rien, ma tendre amie. Malgré le charme que j'éprouve à te voir, l'idée que dans quelques jours il me faudra te quitter encore... Voilà ce qui malgré moi...

MALVINA.

Écoute, Athelvold; tu m'as placée dans cette solitude, m'as-tu dit, pour que rien ne troublât nos tendres entrevues, pour séparer les soins de l'ambition de ceux de l'amour; je vois, mon ami, que ce plan de vie est impraticable, et qu'il faudra que je te suive à la cour.

ATHELVOLD, vivement.

Me suivre à la cour! toi, Malvina!

MALVINA.

Sans doute.

ATHELVOLD.

Non, non. (*A part.*) Grand Dieu! (*Haut*) De grace, ma bonne amie, renonce à ce funeste projet.

MALVINA.

Qu'a-t-il donc de si funeste ? vivons dans un désert, je le veux bien, pourvu que j'y vive avec toi ; mais veux-tu, peux-tu même quitter la carrière où tu es engagé ; songe aussi que mon père, si jaloux de l'éclat de son nom, n'a consenti à notre hymen, que dans l'espoir qu'on me verrait briller dans cette cour, où il a long-tems brillé lui-même, sous les règnes des prédécesseurs d'Edgar. S'il apprend l'obscurité dans laquelle tu laisses sa fille, il éclatera, n'en doute pas, et je crains tout de son orgueil offensé ; mais quand il saura qu'on m'a vue à la cour...

ATHELVOLD.

Non, Malvina, tant de charmes ne doivent pas être exposés à d'avides regards. Ils me susciteraient mille rivaux, et de trop dangereux ennemis.

MALVINA.

Quelle folie ! si c'est là ta crainte, cher Athelvold, j'en suis très-flattée ; mais je ne puis y voir qu'une erreur de l'amour.

ATHELVOLD.

Non, non, je ne m'abuse point. Tiens, je ne voudrais point pour la couronne d'Angleterre, qu'Edgar fût témoin de mon bonheur.

MALVINA.

Le Roi ? y penses-tu ? ne suis-je pas ton épouse ? Edgar n'est pas un tyran.

ATHELVOLD.

Edgar est magnanime, sans doute; mais il ne sait pas résister au pouvoir de la beauté. Dès que la passion l'enflamme, aucune barrière ne peut l'arrêter. Ah! puisses-tu, pour ton repos et pour le mien, éviter à jamais la vue d'Edgar.

MALVINA.

Tu as beau dire, Athelvold, ce danger me paraît chimérique. Ce n'est pas à l'épouse de son favori qu'Edgar....

ATHELVOLD, vivement.

Je te dis, et j'en ai la certitude, que si Edgar te voit, je suis perdu.

MALVINA.

Tu m'étonnes, Athelvold! dis-moi donc d'où te vient une pareille certitude.

ATHELVOLD, avec trouble.

Malvina... pardonne... tu ne sais pas.... Je t'en supplie, renonce au projet de me suivre à la cour.

MALVINA.

Athelvold, je n'ai point encore douté de ton amour. L'opiniâtreté de tes refus cache un mystère qui, je te l'avoue, commence à m'alarmer. Prends-y garde, je vais croire que ma présence à la cour me ferait découvrir le nouvel objet qui captive peut-être en ce moment toutes tes affections.

ATHELVOLD.

Que dis-tu, Malvina ? toi, que j'adore plus que jamais, tu pourrais penser... ah ! je te jure par tout ce qu'il y a de plus sacré....

MALVINA.

Point de sermens ; tu n'as qu'un moyen de détruire mes soupçons.

ATHELVOLD.

Qu'un moyen ! juste ciel ! et tu ne sais pas que ce moyen est l'arrêt de ma mort !

MALVINA.

L'arrêt de ta mort ! tu me fais frémir ! explique-toi.

ATHELVOLD.

Tu le veux, eh bien ! tu vas tout savoir, tu vas juger si tu pouvais soupçonner le cœur d'Athelvold. Malvina, ma chère Malvina, tu vas me haïr, me mépriser, désirer ma mort, et maudire ma mémoire.

MALVINA.

Moi, grand Dieu ! te serais-tu déshonoré par quelque crime ?

ATHELVOLD.

Je suis coupable envers toi, envers Edgar ; oui, j'ai indignement trahi mon roi. O femme digne du premier trône du monde ! ô ma souveraine ! pourras-tu jamais me pardonner de t'avoir enlevé une couronne ?

MALVINA.

Qu'entends-je? achève, mon cher Athelvold.

ATHELVOLD.

Écoute, et vois si je dois t'être cher encore. Un jour, au milieu de la joie bruyante d'un festin où Edgar avait réuni ses favoris les plus intimes, nous passions en revue les beautés les plus célèbres de la Grande-Bretagne. Bedfort, Essex et Ferfax parlèrent avec enthousiasme de la fille du comte de Devon, et la désignèrent comme la beauté la plus accomplie du royaume. Dès le lendemain Edgar m'appelle en secret, me charge de me rendre auprès du comte de Devon, de m'assurer par moi-même de la vérité de ses éloges, et, si je les trouvais fondés, d'offrir à la fille de Lorédan sa main et sa couronne.

MALVINA.

Et tu m'offris ta main et ton cœur! Le voilà donc ce grand secret qui devait me faire désirer ta mort et me rendre ta mémoire odieuse? Que tu m'as peu connue, mon cher Athelvold, et que tu aurais pu m'épargner d'inquiétudes!

ATHELVOLD.

Femme céleste! je ne mourrai donc pas sans avoir connu le comble du bonheur! tu m'aimes, et tu me sacrifies sans regret une couronne! Mais Edgar finira par découvrir la vérité, et ma mort te la rendra, cette couronne que je t'ai dérobée.

MALVINA.

Eh quoi ! pourrais-tu croire qu'après t'avoir aimé, ta Malvina consentirait jamais à devenir l'épouse d'Edgar ! Non, mon ami, retourne auprès de ton souverain, entretiens son erreur, qu'il ne me voie jamais, et que Malvina, heureuse de ton amour, vive et meure dans ce désert qu'embellira souvent ta présence.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, TOM-CRIC.

TOM-CRIC.

Monseigneur, un cavalier est là-bas qui demande l'entrée du château : je lui ai dit l'ordre qui nous enjoint de ne laisser entrer aucun étranger. « Allez dire au Duc, a-t-il répondu, que c'est de la part du Roi. »

MALVINA.

De la part du Roi !

TOM-CRIC.

Je n'ai pu voir sa figure, qu'il tenait soigneusement cachée dans le collet de son manteau.

ATHELVOLD, à lui-même.

De la part du Roi ! (*A Tom-Cric.*) Allez, faites entrer.

TOM-CRIC, allant pour sortir.

Oh ! oh ! il a forcé la consigne : le voic

MALVINA.

Je m'éloigne, mon ami.

(Elle va pour sortir.)

ATHELVOLD, après avoir regardé dans la coulis

Tu peux rester, Malvina, c'est mon meilleu ami.

(Tom-Cric sort.)

(Édouin entre couvert d'un manteau, et se cachan le visage, tandis que Tom-Cric sort d'un autre côté.)

SCÈNE XI.

MALVINA, ATHELVOLD, ÉDOUIN.

ATHELVOLD.

C'est toi, mon cher Édouin ?

ÉDOUIN, écartant son manteau, et saluant la Duchesse.

Madame...

ATHELVOLD.

Je croyais, mon ami, que tu accompagnais le Roi dans le Cumberland.

ÉDOUIN, bas.

Je l'accompagne aussi ; mais ce n'est pas dans le Cumberland : c'est au château d'Athelvold.

ATHELVOLD.

O Ciel!

ÉDOUIN, bas.

Oui, mon ami, avant une heure le Roi sera ici.

ATHELVOLD.

La foudre m'a frappé!

MALVINA, s'approchant vivement.

Qu'est-ce donc, mon ami?

ATHELVOLD.

Tout est perdu, ma chère Malvina! le Roi vient ici.

MALVINA.

Grand Dieu!

ATHELVOLD, à Édouin.

Tu peux parler devant elle : elle sait tout.

ÉDOUIN.

Tant mieux. Comme le Roi veut te surprendre, et que ma démarche contrariait ses intentions, je me suis arrangé pour n'arriver ostensiblement qu'après lui.

ATHELVOLD.

Comment? puisque te voilà.

ÉDOUIN.

Je vais repartir pour revenir ensuite. A vingt milles d'ici, mon cheval est déferré, et nous arrêtons dans une auberge. J'avais

prévu que le Roi ne voudrait pas attendre que ce léger accident fût réparé. En effet, tandis qu'il continue sa route par le chemin le plus fréquenté, je me jette dans le chemin de traverse qui longe la forêt, courant ventre-à-terre sur un excellent cheval de relai que j'avais envoyé en avant. Ainsi le Roi me voyant n'arriver qu'après lui, restera bien persuadé qu'il m'avait laissé en arrière.

ATHELVOLD.

A-t-il beaucoup de monde ?

ÉDOUIN.

Non, il n'a emmené qu'Ardulph et moi avec un très-faible détachement de sa garde.

ATHELVOLD.

Mais par quel bizarre caprice Edgar, qui allait dans le Cumberland, a-t-il si subitement changé de résolution?

ÉDOUIN.

Au moment de partir, il reçoit justement de Cumberland des dépêches qu'il veut te communiquer. Tu venais de partir toi-même. « Notre voyage est remis, nous dit-il, mais » puisque nos préparatifs sont faits, je suis » d'avis, ajouta-t-il gaîment, que nous allions » relancer Athelvold jusque dans son antique » manoir. Nous aurons le plaisir de faire con- » naissance avec sa jeune épouse, de chasser » sur ses terres, et de voir comment va chez

» lui la destruction des loups. » Tu peux juger de l'effroi que m'a causé cette nouvelle résolution : mon ami est perdu, me suis-je dit; Edgar va voir combien la charmante duchesse diffère du portrait qu'Athelvold en a fait. J'ai aussitôt cherché les moyens de devancer le roi, pour te prévenir de son arrivée.

MALVINA.

Ah ! parlez, seigneur Édouin, quel parti nous conseillez-vous de prendre ?

ÉDOUIN.

Vous n'avez pas de tems à perdre. Je commence, Athelvold, par te faire part d'un bruit qui circule à la cour, et dont l'objet, s'il se vérifie, peut te devenir avantageux. On dit que, parmi les fêtes qui ont eu lieu à l'occasion du dernier tournois, Edgar a particulièrement distingué la belle duchesse de Cornouailles, et qu'il en est éperduement amoureux. On assure même qu'il y a des négociations secrètement entamées pour son mariage avec elle.

ATHELVOLD.

Eh bien ! tu crois ?...

ÉDOUIN.

Je crois qu'Edgar, préoccupé d'une passion d'autant plus puissante sur son cœur qu'elle est plus nouvelle, pourra voir ta Malvina sans

cette émotion et ce trouble que la beauté manque rarement de produire sur lui.

ATHELVOLD.

Mais songe donc que je l'ai indignement trompé.

ÉDOUIN.

D'accord ; mais si l'amour pour ton épouse ne vient pas fortifier en lui le ressentiment de ta faute, ta faute restera seule, et il n'est pas impossible qu'il te la pardonne. Cependant le plus sûr en ce moment est de soustraire Madame à sa vue : qu'elle s'éloigne du château à l'instant même.

MALVINA, à Athelvold.

Oui, mon ami.

ATHELVOLD.

Cela ne remédierait à rien. Edgar sait fort bien que mon épouse doit être dans ce château. Or, quel prétexte donner de son absence ? Dirai-je qu'elle est allée chez son père ? En ce cas, pourquoi suis-je venu ici, et ne suis-je pas plutôt allé la rejoindre au château de Devon ? Non, non : cette supposition passerait infailliblement pour une défaite, et le Roi n'en serait pas la dupe.

ÉDOUIN, réfléchissant.

Attends, Athelvold, il me vient une idée. (*A Malvina.*) Madame, parmi les femmes qui vous servent, ne pourriez-vous en trouver

une qui tiendrait ici votre place, et ne démentirait pas par sa figure et ses discours le portrait qu'Athelvold a été forcé de faire de vous à la cour?

MALVINA.

Oui, seigneur Édouin; votre projet me séduit, et je crois que c'est le seul qui puisse nous sauver.

ATHELVOLD.

Non, je ne me prêterai point à cette supercherie.

MALVINA.

Mon ami, il s'agit du salut de tes jours, il s'agit du mien, car je ne te survivrais pas. Laisse-moi réfléchir. Betzi... non, elle est trop folâtre; Fanny... eh! pourquoi pas? l'air gauche qu'elle aura en grande dame conviendra parfaitement. Oui, ma bonne Fanny sera aujourd'hui la duchesse d'Athelvold. Je vais la prévenir et lui donner mes instructions. Ensuite je m'éloigne du château, et vais me réfugier chez notre fermier Péters, qui est l'oncle de Fanny, et dont la ferme est au bord de la forêt.

ATHELVOLD.

Non, Malvina, je ne puis consentir...

que se soit toi qui présentes au roi la fausse duchesse ; aussi c'est tout ce qu'on exige de ta complaisance.

ATHELVOLD.

C'en est beaucoup trop, et je ne pourrai jamais...

ÉDOUIN.

Après tout, que risques-tu ? coupable pour pour coupable, tu ne le seras pas davantage par l'emploi d'une ruse qui n'est qu'une suite nécessaire de ta première faute. Ainsi voilà qui est décidé : Fanny sera la duchesse d'Athelvold.

ATHELVOLD, *se retournant.*

Que nous veut Tom-Cric que je vois accourir ?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, TOM-CRIC

(*Édouin referme promptement son manteau.*)

TOM-CRIC.

Ah ! Monseigneur... vous ne savez pas ?... le Roi, le Roi lui-même qui arrive au château !

ÉDOUIN.

Déjà !

TOM-CRIC.

Il n'est plus qu'à un mille d'ici.

MALVINA.

Juste Ciel! nous n'avons pas le tems....

ATHELVOLD.

Je respire à peine! (*A Tom-Cric.*) Mais comment sais-tu ?...

TOM-CRIC.

C'est James qui vient d'accourir et qui nous a raconté que, se trouvant sur la grande route, il a vu la voiture de Sa Majesté entourée de gardes. Quelque chose venait de casser à cette voiture, il a vu le Roi en descendre, et l'a très-bien reconnu. L'accident de la voiture retardera peut-être son arrivée d'une demi-heure.

ÉDOUIN.

Allons, au revoir, mon ami.

(Il va pour sortir.)

ATHELVOLD, le retenant.

Tiens, mon cher Édouin, je tremble que ta ruse...

ÉDOUIN.

Ne manque son effet peut-être?... Eh bien! encore une fois, ta condition n'en sera pas pire. Mais aussi, si elle réussit... Allons, réfléchis, et point de fausse délicatesse.

MALVINA.

S'il y a du blâme à encourir, mon cher Athelvold, je veux seule m'en charger.

ATHELVOLD.

Allons, vous le voulez, j'y consens.

MALVINA.

Je cours trouver Fanny.

(Elle sort précipitamment.)

TOM-CRIC, à lui-même.

Le roi qui vient ici ! Et je n'en ai que quatre-vingt-dix-neuf !

(Il sort. Athelvold reconduit Édouin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin préparé pour une fête, avec un trône de verdure sur le côté.

SCÈNE I.

MALVINA, en villageoise écossaise, FANNY, richement vêtue des habits de la Duchesse, UN VALET qui reste dans le fond.

MALVINA.

Je te laisse, Fanny. Tandis que le Roi se repose et prend des rafraîchissemens dans la grande salle, je me sauve chez ton oncle Péters. Ce valet va me conduire. Adieu, je vais gagner la petite porte du jardin, et je me trouverai tout de suite dans la forêt.

FANNY.

Vous me quittez, Madame! Ah! mon Dieu! mais, en vérité, je ne saurai comment m'y prendre. Parler au roi! moi, qui n'ai jamais vu de Roi. de ma vie. Oh! je vais être d'une gaucherie!

MALVINA.

Tant mieux.

FANNY.

Mais dites-moi au moins comment on parle à un roi.

MALVINA.

Tu diras : *Sire*, *votre Majesté* !

FANNY.

Sire, *votre Majesté* ! je n'irai pas loin avec ces trois mots-là. Je lui demanderai bien encore comment il se porte.

MALVINA.

Bien.

FANNY.

S'il a fait un bon voyage.

MALVINA.

C'est cela.

FANNY.

Mais après ?

MALVINA.

Songe donc qu'il te parlera, lui, et que tu n'auras que la peine de répondre. Enfin, avec ces riches habits, il ne peut te prendre pour une autre que pour la Duchesse.

FANNY, se donnant des airs.

Vraiment, ils ne me vont pas si mal.

MALVINA.

Je viens d'ordonner à tous les gens du château de te considérer comme la duchesse d'A-

thelvold, de ne rien faire et de ne rien dire qui démente cette supposition. N'oublie pas de le leur bien recommander encore, surtout à Betzi et à ses compagnes. Quant à Tom-Cric, je n'ai pu le prévenir ; il était sorti du château.

FANNY.

Je m'en charge, Madame.

MALVINA.

Mais garde-toi de lui en confier le motif, à lui non plus qu'aux autres.

FANNY.

C'est entendu.

MALVINA.

N'entends-je pas venir quelqu'un ? Ah ! c'est Betzi. Adieu, bon courage. Tu t'en tireras mieux que tu ne penses. (*Elle va pour sortir et revient.*) En parlant au Roi, n'oublie pas de te bien observer. Pas de proverbes, entends-tu ?

FANNY.

Non, non, Madame, soyez tranquille, un bon averti en vaut deux.

MALVINA, souriant.

Que celui-là soit le dernier, je t'en prie.

(Elle sort avec le valet.)

SCÈNE II.

FANNY, BETZI.

BETZI, à elle-même en entrant.

Bon ! je croyais madame la Duchesse partie. Où donc est Fanny ?

(Elle va pour sortir.)

FANNY, changeant de voix.

Betzi ?

BETZI.

Madame.... Eh ! c'est toi Fanny, j'oubliais que madame la Duchesse avait changé d'habits.

FANNY.

Ah çà ! Betzi, tu as bien compris que tant qu'il plaira au Roi de rester au château, il n'y a d'autre madame la Duchesse que moi, que c'est à moi qu'il faut obéir et faire honneur. N'allez pas y manquer ; la moindre indiscrétion...

BETZI.

Nous savons tout cela. Mais me diras-tu enfin ce que signifie ce double déguisement ?

FANNY.

Oh ! il y a des raisons que je ne peux pas te dire. Il suffit que tu saches qu'elles sont de la plus grande importance. Ce duc d'Athelvold !

qui aurait cru cela de lui ? Souffler une femme à son roi ! c'est un peu fort cela.

BETZI.

Qu'est-ce que tu dis donc ? Monseigneur aurait...

FANNY.

Chut ! c'est là le secret, et j'ai bouche close là-dessus. Ah çà ! Betzi, comment me trouves-tu ?

BETZI.

Ces habits sont magnifiques et paraissent faits à ta taille.

FANNY.

N'est-ce pas ? (*Elle se promène avec affectation.*) Et ces manières ? cette dignité ? heim ?

BETZI.

Comment donc ? c'est cela même. Cependant il me semble qu'il te manque quelque chose.

FANNY.

Qu'est-ce que c'est ? voyons.

BETZI.

Je ne saurais te le dire ; c'est un certain air... une certaine aisance, un je ne sais quoi enfin qui distingue Madame, et que je ne te vois pas.

FANNY.

Allons, allons, tu ne t'y connais pas ; mais

va, Betzi, va dire à toutes mes femmes de se disposer pour la fête qui va avoir lieu dans ce jardin; songez toutes à vous empresser pour mon service.

BETZI, lui fesant une grande révérence.

Madame la Duchesse sera contente de notre zèle.

FANNY, d'un air important.

Allez.

(Betzi sort.)

SCÈNE III.

FANNY.

Betzi m'a fait trembler avec sa réflexion sur ce je ne sais quoi qui me manque. Ah! bah! prenons un peu d'assurance, et tout ira bien. Voyons, que me dira le Roi? des complimens d'abord. Eh bien! je lui en rendrai; bien ou mal tournés, il n'importe. On y fait peu d'attention, c'est une menue monnaie qu'on reçoit sans compter. Ensuite il va m'inviter à aller à la cour; j'accepte... Non pas, non pas, il faut refuser; mais si pour m'y engager il allait me faire quelque tendre déclaration... Allons, quelle idée. Eh mais! qui peut prévoir... Monseigneur serait bien attrapé, si le Roi, prenant feu à ma vue, allait lui dire: Perfide, c'est donc ainsi que tu m'as trompé!

— Et ce pauvre Tom-Cric..... Bon ! le voilà qui vient par cette allée. Il faut que je le prévienne ; mais voyons un peu d'abord ce qu'il dira.

SCÈNE IV.

TOM-CRIC, FANNY.

TOM-CRIC.

MADAME ? Madame ?

FANNY, se cachant la figure de son mouchoir.

Que me veut-on ?

TOM-CRIC.

Bonne nouvelle, Madame, excellente nouvelle. Comme nous allions avec Monseigneur à la rencontre du Roi, nous avons aperçu un gros loup dans la forêt. Il n'est sûrement pas de chez nous, je l'ai jugé tout de suite à sa physionomie étrangère; mais n'importe, qu'il soit le bien venu. Monseigneur n'a pas voulu qu'on le lançât. Il a seulement ordonné de le cerner, pour en laisser au Roi tout le plaisir. Voilà qui arrange bien mes affaires ; quatre-vingt-dix-neuf dans le sac et un sur pied, c'est mon compte, et tout le monde sera content.

FANNY, déguisant sa voix.

C'est bon, mon ami, c'est bon. Allez, à votre besogne.

TOM-CRIC.

Pardon, madame la Duchesse, c'est qu'auparavant j'aurais voulu annoncer aussi cette bonne nouvelle à la pauvre Fanny.

FANNY.

Elle le sait déjà.

TOM-CRIC.

Bon ! qui a pu la lui raconter ?

FANNY.

Vous êtes bien curieux. (*A part.*) Il ne me reconnaît pas.

TOM-CRIC, à part.

C'est singulier ! ce n'est pas la voix de Madame. (*Remarquant le mouchoir sur la joue.*) Est-ce que madame la Duchesse aurait mal aux dents ?

FANNY.

Oh ! vraiment un mal affreux. Je me promène pour le soulager.

TOM-CRIC, à part.

C'est très-singulier ! On dirait que c'est la voix de...

FANNY.

Eh bien ! Tom-Cric, que faites-vous-là ?

TOM-CRIC.

C'est que... voyez un peu, madame la Duchesse, la drôle d'idée qui m'est venue, en

vous entendant parler ! c'est qu'il me semble que vous n'êtes pas madame la Duchesse.

FANNY.

Comment? je ne suis pas...

TOM-CRIC.

Si je ne suis pas ensorcelé, je croirais plutôt que vous êtes...

FANNY.

Tom-cric, vous vous oubliez. Parce qu'on vous parle quelquefois avec bonté, vous croyez pouvoir abuser... Voilà ce que c'est, la familiarité engendre le mépris.

TOM-CRIC.

Bon ! un proverbe ! c'est toi, Fanny ?

FANNY.

Insolent ! tu oses ?...

TOM-CRIC.

Ces habits te vont fort bien, vraiment.

FANNY.

C'en est trop. Je m'en plaindrai à mon mari qui te fera punir d'avoir manqué de respect à la Duchesse, son épouse.

TOM-CRIC.

Qu'est-ce qu'elle dit donc? Mais tu es Fanny.

FANNY.

Encore ?

TOM-CRIC.

Eh bien! eh bien! ne nous fâchons pas : vous êtes Fanny.

FANNY.

Oui, je suis Fanny. Mais il n'en faut pas moins que tu te comportes envers moi avec tout le respect que tu dois à la duchesse d'Athelvold. Tu as beau faire de grands yeux ; voilà l'ordre que madame la duchesse et son époux te donnent par ma bouche. Tant que le Roi sera ici, on te défend de m'appeler Fanny, et même de me parler, à moins que tu n'aimes mieux t'exposer aux plus terribles effets de la colère de Monseigneur. Adieu.

SCÈNE V.

TOM-CRIC.

Je tombe de mon haut! Est-ce que je rêve donc? Vouloir que je la traite avec tout le respect que je dois à la duchesse d'Athelvold, sous peine... Est-ce à Fanny que je viens de parler? c'est qu'elle m'a dit cela d'un air..... oui, ma foi, elle avait un air... là.. comme si... Allons, allons, cela s'expliquera peut-être; prenons patience. Oh! oh! voici le Roi qui vient de ce côté avec Monseigneur. Dépêchons-nous d'aller achever nos préparatifs pour la présentation du tribut. (*En s'en allant.*) Fanny, duchesse d'Athelvold!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ARDULPH, EDGAR, ATHELVOLD, OFFICIERS, GARDES.

EDGAR.

Je suis enchanté, mon cher Athelvold, de tout ce que je vois ici : ce séjour est charmant !

ATHELVOLD.

Je l'avais long-tems négligé, Sire.

ARDULPH.

C'est l'assemblage de toutes les beautés champêtres.

EDGAR.

La nature n'a pas fait seule tous les frais. Les jardins, l'intérieur du château annoncent aussi le goût du maître.

ATHELVOLD.

Votre Majesté me traite avec une extrême indulgence.

EDGAR.

Ce qui n'est pas non plus à dédaigner, c'est cette réunion de jeunes beautés qui s'est offerte sur mon passage. Qu'en dis-tu, Ardulph ?

ARDULPH.

C'est là, surtout, Sire, qu'Athelvold a fait preuve de goût et s'est montré connaisseur.

ATHELVOLD.

Dans cette solitude où vit la duchesse, j'ai dû rassembler autour d'elle une société qui lui fût agréable.

ARDULPH.

Sans doute, et quand vous venez la voir, il vous est doux de la trouver aussi agréablement entourée.

EDGAR, souriant.

Allons, Ardulph, point de méchanceté.

ARDULPH.

Pardon, Sire, c'est que je songeais au portrait qu'Athelvold nous a fait de son épouse.

EDGAR.

C'est par modestie, j'imagine.

ARDULPH.

Certainement. Athelvold veut nous ménager le plaisir de la surprise; car, si l'on en croit Essex et Bedfort, qui avaient vu la duchesse avant son mariage, c'est un miracle de beauté.

ATHELVOLD, vivement.

Vous ne les avez pas crus, Sire?

EDGAR.

Non : tu m'as assuré si positivement le contraire! J'ai pensé que ces étourdis auront pu voir Malvina d'un point de vue où quel-

quefois l'illusion nous abuse ; mais sais-tu bien qu'ils ne veulent pas en démordre ? ils se sont déclarés les champions de Malvina envers et contre tous.

ATHELVOLD.

Voudraient-ils persuader à Votre Majesté que je l'eusse trompée ?

EDGAR.

Que tu m'eusses trompé ! que tu te fusses exposé à tout ce que ma vengeance !... Non, Athelvold, je t'en crois incapable. Toi, m'avoir trompé ! l'idée seule m'en fait frémir !

ATHELVOLD, à part.

Je dois donc me féliciter de l'expédient imaginé par Édouin.

EDGAR, riant.

Mais à quoi pensons-nous ? (*Bas à Athelvold, qu'il tire à l'écart.*) Les champions de Malvina, et personne autre à ma cour, ne savent la commission que je t'avais donnée. (*Haut.*) Ils sont piqués, voilà tout, et ne veulent pas avoir le démenti.

ATHELVOLD.

Votre Majesté saura bientôt à quoi s'en tenir.

EDGAR.

Je ne voudrais pas pour toi, cependant, qu'elle fût par trop disgraciée de la nature.

ATHELVOLD.

Je vous l'ai dit, Sire : une beauté commune, l'esprit de même; du reste excellent caractère, mais sans usage, simple, timide... Je l'aperçois dans cette allée avec ses femmes, je vais....

EDGAR.

Va promptement, je suis impatient de lui rendre mes hommages.

(Athelvold sort.)

SCÈNE VII.

EDGAR, ARDULPH, ensuite ÉDOUIN.

ARDULPH.

Athelvold fait déjà les honneurs de sa femme comme un vieux mari.

EDGAR.

Simple, timide! ce sera pour nous du neuf, au moins. Ah! ah! voilà enfin Édouin.

ÉDOUIN.

Sire, j'ai peut-être beaucoup tardé : je croyais pouvoir vous rejoindre encore sur la route; mais, pour ferrer mon cheval, j'ai eu à faire à l'ouvrier le plus maladroit...

EDGAR.

Il n'y a pas de mal, mon cher Édouin. Tu me parais bien fatigué?

ÉDOUIN.

Sire, c'est que j'ai couru si vite... (*A Ardulph.*) Je mourais d'envie de me trouver à la présentation de la duchesse. J'arrive trop tard, sans doute ?

ARDULPH.

Non, Édouin, nous allons la voir pour la première fois ensemble.

ÉDOUIN.

Ah ! tant mieux. Je suis curieux de voir cette merveille tant vantée par Essex et Bedfort, et si peu prisée de son époux.

EDGAR, regardant vers la coulisse.

La voilà, enfin. Eh ! mais elle paraît se faire prier pour beaucoup s'approcher. (*Riant.*) Sa démarche n'annonce pas une de nos élégantes de la cour.

ARDULPH.

En effet, elle est passablement gauche.

ÉDOUIN, riant.

Tu n'y entends rien, Ardulph : ce sont là les grâces du comté de Devon.

EDGAR, souriant.

Doucement, Messieurs, je vous ordonne de garder votre sérieux.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ATHELVOLD, FANNY.

(Athelvold et Édouin se font des signes d'intelligence.)

EDGAR.

Je me félicite, Madame, de l'avantage que ce jour me procure de faire votre connaissance, et de pouvoir complimenter Athelvold sur son choix.

FANNY, avec embarras.

Sire...

EDGAR.

Me pardonnerez-vous, Madame, d'être venu vous surprendre ?

FANNY.

Votre Majesté...

EDGAR.

Je n'ai pu résister plus long-tems au désir de vous présenter mes hommages.

FANNY.

Sire, ce que vous daignez me dire est excessivement flatteur ; mais je ne crois pas mériter... certainement.... l'honneur que je reçois...

EDGAR.

Je puis vous féliciter aussi, sans doute, d'avoir pour époux l'un des plus braves et des plus fidèles de mes serviteurs.

FANNY.

Votre Majesté pourrait ajouter l'un des plus aimables seigneurs de sa cour. Je n'ai qu'un reproche à lui faire, c'est de venir trop rarement auprès de celle qu'il aime.

EDGAR.

Nous ne pouvez pas ignorer, Madame, que son service l'exige ainsi.

FANNY.

Hélas ! je le sais bien, Sire : mais un cœur vraiment épris s'accoutume difficilement..... l'absence de l'objet qu'on aime...

EDGAR.

Je vois avec plaisir combien vous chérissez votre époux.

FANNY.

Ah ! Sire, je serais bien ingrate si je ne répondais pas.... Assurément on ne peut avoir pour son épouse plus d'attentions délicates, plus de soins empressés, plus d'amour, plus...

ATHELVOLD, à part.

Bon ! que va-t-elle dire là ?

EDGAR.

Comment donc, Athelvold? voilà un éloge de tes sentimens qui me charme!

ATHELVOLD, embarrassé.

Sire...

EDGAR.

Allons, allons, il ne faut pas rougir; Madame est bien faite pour en inspirer de semblables.

ATHELVOLD, à part.

La sotte, qui va m'attirer cette piquante ironie.

EDGAR.

Je suis étonné, Madame, que le comte de Devon, votre père, n'ait point profité de cette alliance pour reparaître à la cour. On l'y voyait constamment, m'a-t-on dit, sous les règnes de mes prédécesseurs.

ATHELVOLD, à part.

Comment répondra-t-elle à cela?

FANNY.

Sire, à son âge, on n'aime plus que la retraite et le repos.

ATHELVOLD, à part.

Allons, rien ne l'embarrasse.

EDGAR.

Il me paraît que sa fille partage son goût pour la solitude.

FANNY.

Sire, on se ressemble de plus loin. (*A part.*) Ah! mon Dieu! celui-là m'est échappé. (*Edgar regarde Ardulph et Édouin.*) Sire, je voulais dire à votre Majesté que ce champêtre asyle m'offre tout ce qui peut me plaire. La nature ici dans sa simplicité... la verdure des bois... le parfum des fleurs... (*A part.*) Allons, voilà que je m'embrouille.

EDGAR.

C'est délicatement pensé. Mais ne seriez-vous pas tentée de prendre un jour votre essor, en venant à ma cour? ce serait un moyen de voir plus souvent votre époux.

FANNY.

Sire, je serais infiniment flattée...

ATHELVOLD, se hâtant de l'interrompre.

Sire, la Duchesse, élevée dans la retraite, préfère à tout l'innocente société de ses jeunes compagnes, et leurs jeux font ses plus doux délassemens.

FANNY.

Oui, Sire, nous dansons, nous chantons; et quand les soirées sont longues...

ATHELVOLD, à demi-voix à Fanny.

Mais, Madame, songez que ces détails...

EDGAR.

Laisse donc, Athelvold, je t'assure que je

verrais volontiers un échantillon des danses et des jeux qui l'intéressent.

FANNY.

O mon Dieu ! bien volontiers, Sire ; s'il ne faut que cela pour divertir votre Majesté, je vais...

ATHELVOLD.

Sire, la Duchesse ne sait pas que nous sommes convenus d'aller chasser ce loup que l'on cerne en ce moment. Ce divertissement, je crois, sera beaucoup plus du goût de votre Majesté.

EDGAR.

L'un n'empêche pas l'autre ; nous irons chasser le loup après la fête. (*A Fanny.*) Je vous en prie, Madame...

FANNY.

J'y vais, Sire. Si vous n'êtes pas trop difficile, vous serez content ; vous verrez.

(Elle sort en regardant Athelvold.)

ATHELVOLD.

Pardon, Sire, je vois dans les yeux de la Duchesse qu'elle désirerait me parler un instant.

EDGAR.

Eh bien ! va, mon cher Athelvold.

ATHELVOLD, à part en sortant.

J'avais besoin de ce prétexte pour aller respirer un peu. Cruelle situation !

SCÈNE IX.

EDGAR, ARDULPH, ÉDOUIN.

EDGAR.

Eh bien ! Messieurs, qu'en dites-vous ? la duchesse d'Athelvold n'est-elle pas charmante ?

ÉDOUIN.

Oui, Sire; elle est surtout d'une ingénuité...

EDGAR.

Et son esprit ? n'en êtes-vous pas émerveillés comme moi ?

ARDULPH.

Je crois, Sire, qu'il ne lui manque que de savoir finir ses phrases, pour dire de fort jolies choses.

EDGAR.

Ce pauvre Athelvold !

ARDULPH.

Mais, Sire, il n'est pas tant à plaindre, s'il est vrai qu'il soit épris de sa Malvina au point qu'elle vient de nous le dire elle-même.

EDGAR.

Voilà cependant celle.... je ne puis m'empêcher de rire du plaisant tour qu'aurait pu me jouer Athelvold.

ARDULPH.

Comment donc, Sire?

EDGAR.

Ma foi, il faut que je vous en fasse la confidence, mais c'est sous le secret, je vous en avertis. (*Riant.*) Vous venez de voir la Duchesse, eh bien! apprenez qu'elle a failli devenir votre reine, et que, si Athelvold avait vu la fille du comte de Devon des mêmes yeux que nos étourdis, il était chargé de la demander pour moi à son père.

ARDULPH.

Qu'entends-je? (*A part.*) C'est singulier!

ÉDOUIN.

Athelvold avait de trop bons yeux pour n'avoir pas jugé d'abord que Malvina ne convenait pas à Votre Majesté.

ARDULPH, avec malignité.

Mais elle lui a convenu, à lui.

ÉDOUIN.

Tu penses bien, Ardulph, que l'intérêt a été son seul motif.

EDGAR, riant.

Jugez quel eût été mon embarras, si Athelvold, usant de la plénitude de ses pouvoirs, avait conclu cette alliance avec le vieux comte, et m'avait amené sa fille. Aussi, je ne veux

plus m'en fier à des rapports étrangers pour le choix de mon épouse. Je ne me déterminerai qu'après en avoir jugé par mes yeux.

ÉDOUIN.

Sire, cette détermination est peut-être déjà prise; du moins, si l'on en croit certain bruit...

EDGAR.

Bon! parce que j'ai paru distinguer au dernier tournois la duchesse de Cornouailles, vite, vous établissez là-dessus vos conjectures? (*S'échauffant.*) A la vérité, elle est charmante! sa beauté est parfaite; on n'a pas plus d'amabilité, de grâces, et en même tems une dignité plus imposante; elle est adorable.

ÉDOUIN.

Sire, un pareil éloge ne peut que confirmer ce que nous n'avions fait que conjecturer.

EDGAR.

Eh bien! ce n'est que d'aujourd'hui que vous avez raison. La négociation de ce mariage a souffert quelques difficultés; elles sont enfin levées, et dans huit jours Edgar pourra se dire le plus heureux des époux.

ARDULPH.

Sire, c'est de tout notre cœur que nous vous en félicitons.

ÉDOUIN, a part.

Fort bien, voilà ce que je désirais pour Athelvold.

(Pendant l'à-parté d'Édouin, Edgar et Ardulph vont regarder dans le fond.)

EDGAR.

Ah! voilà l'aimable Duchesse qui nous amène ses jeunes amies; mais pour ne pas démentir notre réputation de galanterie, empressons-nous d'aller au-devant d'elle, et de lui offrir la main. Attendez-moi, Messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE X.

ARDULPH, ÉDOUIN.

ARDULPH.

Édouin, que dis-tu de la conduite d'Athelvold dans la commission délicate dont le Roi l'avait chargé?

ÉDOUIN.

Je dis qu'il a bien fait, en évitant au Roi l'éclat scandaleux qu'aurait produit sans doute le désaveu de sa négociation.

ARDULPH.

Je crois plutôt que le Roi n'aurait rien désavoué.

ÉDOUIN.

Comment? tu as vu, tu as entendu la

Duchesse, et tu peux croire qu'une pareille femme...

ARDULPH.

N'est point la Duchesse.

ÉDOUIN, à part.

Il me fait trembler! (*Haut.*) Eh! mais, mon cher Ardulph, ta supposition....

ARDULPH.

N'est point sans vraisemblance, mon ami. Tombe-t-il sous le sens que, par un motif de vil intérêt, Athelvold aurait épousé une femme qui conviendrait tout au plus à son maître-d'hôtel?

ÉDOUIN.

En effet, tu m'ouvres les yeux. Je m'étonne maintenant que la même idée ne me soit pas venue.

ARDULPH.

Voilà peut-être une bonne occasion d'abattre l'orgueil de cet insolent favori. Il serait plaisant de déterminer sa disgrâce dans son propre château, et au moment où il jouit de la marque la plus signalée de la faveur du monarque.

ÉDOUIN.

Oui, cela serait tout-à-fait plaisant. (*A part.*) Perfide courtisan!

ARDULPH.

Commençons par insinuer notre soupçon

dans l'esprit du Roi. Je m'en charge, et je vais lui en parler pendant la fête.

ÉDOUIN, vivement.

Doucement, doucement, craignons de nous compromettre : avant de parler au Roi, ne pourrions-nous pas tâcher de convertir ce soupçon en certitude?

ARDULPH.

Oui, cela vaudrait mieux. Mais comment?... Ah! écoute, mon cher Édouin : j'ai rencontré tout à l'heure l'un des gens d'Athelvold qui a été naguère à mon service; il me dira, j'en suis sûr, toute la vérité; sa discrétion, je la connais, ne tiendra pas contre un peu d'or. Je le retrouverai sûrement. Alors si ce que nous présumons se vérifie, nous voilà forts, et la chute d'Athelvold est certaine.

ÉDOUIN.

Oui, c'est cela. (*A part.*) S'il pouvait ne pas rencontrer cet homme! Le Roi une fois parti de ce château, Athelvold est sauvé. (*A Ardulph.*) Voilà la Duchesse.

SCÈNE XI.

FANNY, EDGAR, ATHELVOLD, EDOUIN, ARDULPH, BETZI, OFFICIERS, GARDES, JEUNES FILLES ET DANSEURS.

EDGAR, donnant la main à Fanny.

Pourquoi donc, Madame, votre main tremble-t-elle dans la mienne?

FANNY.

Sire... certainement ce n'est pas la crainte... mais j'étais si loin de m'attendre qu'un grand prince daignerait aujourd'hui....

EDGAR.

De grâce, Madame, ne nous occupons que de votre fête.

(Il veut la faire asseoir à côté de lui sur le trône de verdure; elle fait gauchement des façons pour forcer le Roi à s'asseoir le premier. Edgar va s'asseoir. Fanny s'assied après lui, mais elle craint de le toucher et tient le moins de place qu'elle peut. Le divertissement commence. Les jeunes filles viennent offrir des bouquets à Edgar, etc.)

EDGAR, se levant après le ballet, à Fanny.

Madame, je suis très-satisfait. Je conçois maintenant tout ce que vous pouvez trouver d'agrémens dans cette solitude. (*A Athelvold.*) Athelvold, va tout disposer pour la chasse, nous allons partir.

ATHELVOLD.

Oui, Sire. (*A part.*) Pourvu que cette fille, pendant mon absence...

(Il sort.)

ARDULPH, à part.

Nous, de notre côté, allons aux informations.

(Il sort.)

EDGAR, se retournant au bruit qu'on fait au dehors.

Que se passe-t-il là-bas?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ATHELVOLD et ARDULPH; UN OFFICIER.

L'OFFICIER, à Edgar.

Sire, une troupe de gens armés vient de se présenter à la porte du château. Ils voulaient en forcer l'entrée, mais vos gardes les ont facilement repoussés.

EDGAR.

Qu'est-ce que cela signifie?

L'OFFICIER.

Un vieillard, qui était à leur tête, demande avec beaucoup d'arrogance à être au moins introduit seul. Il veut parler à madame la Duchesse.

FANNY, vivement à l'officier.

Madame la Duchesse n'est point au château.

EDGAR.

Comment donc, Madame ?

FANNY.

Je veux dire que je n'y suis pas pour des gens qui se présentent de cette manière ; cela me fait trop peur.

EDGAR.

Vous n'avez rien à craindre avec nous. (*A l'officier.*) Allez, qu'on introduise ce vieillard.

(L'officier sort.)

FANNY, à part.

Si c'était quelqu'un qui connût Madame.

EDGAR.

Je ne conçois pas quelle audace cette troupe armée... mais voici cet homme.

FANNY, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est le vieux de ce matin. Il a dit justement qu'il connaissait Madame. Si je pouvais disparaître !

(Elle se mêle parmi les jeunes filles et finit par disparaître tout-à-fait)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté FANNY; LORÉDAN.

EDGAR, a Lorédan.

Vieillard, que demandes-tu?

LORÉDAN.

Eh parbleu, je demande.... (*Regardant autour de lui.*) Où est-elle donc?

EDGAR.

Téméraire, respecte ton roi, et réponds à l'instant.

LORÉDAN, interdit.

Le Roi! vous!

EDGARD.

Oui; que demandes-tu?

LORÉDAN.

Sire, justice et vengeance.

EDGAR.

Et c'est les armes à la main que tu demandes justice? Qui es-tu?

LORÉDAN.

Je suis Lorédan, comte de Devon.

ÉDOUIN, à part.

Juste ciel!

EDGAR.

Vous, le comte de Devon! et c'est vous qui venez en furieux attaquer le château de votre gendre! C'est un père qui vient porter la terreur dans la paisible retraite de sa fille!

LORÉDAN.

Dites qui vient briser les portes de sa prison.

EDGAR, bas à Édouin.

Cet homme extravague.

ÉDOUIN.

Sire, je l'ai pensé d'abord.

EDGAR, haut.

Mais qu'est donc devenue la Duchesse? qu'on la cherche, et qu'on l'avertisse que c'est son père qui la demande.

ÉDOUIN.

J'y vais moi-même, Sire.

EDGAR.

Oui, allez, Édouin.

ÉDOUIN, à part.

Tâchons en même tems de prévenir Athelvold.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, excepté ÉDOUIN,

EDGAR.

Allons, Lorédan, expliquez-moi le motif de votre étrange démarche.

LORÉDAN.

Sire, j'avais une fille, l'espoir et l'orgueil de son père, l'honneur de son sexe et de son pays, sa beauté méritait une couronne, et quoique au printems de son âge, son esprit égalait sa beauté.

EDGAR, à part.

Il faut que l'amour paternel soit bien aveugle.

LORÉDAN.

Le duc d'Athelvold rechercha ma fille, et obtint son aveu et le mien; mais au lieu de traiter son épouse avec les égards dus à sa naissance, à sa beauté, le traître l'a reléguée dans ses forêts, et l'enferme dans ce château.

EDGAR.

Est-ce là tout, Lorédan ?

LORÉDAN.

N'en est-ce pas déjà trop, Sire ?

EDGAR.

Eh bien ! il n'était pas nécessaire de déployer cet appareil guerrier. Votre paix sera bientôt faite avec Athelvold, quand vous saurez que votre fille n'habite ici que par son propre choix.

LORÉDAN.

Par son propre choix ! je ne puis le croire. Ah ! Sire, que ne l'avez-vous vue plus tôt, ma chère Malvina, vous auriez jugé qu'elle était faite pour être l'ornement de la cour la plus brillante.

EDGAR.

Je viens de la voir, Lorédan ; mais vous êtes père, et je ne puis blâmer votre admiration pour elle. Athelvold, sans la louer autant, la rend heureuse. Vous ne deviez pas en désirer davantage.

LORÉDAN.

Vous l'avez vue, Sire, et vous en parlez ainsi !

EDGAR, souriant.

Oui, nous l'avons vue et entendue.

LORÉDAN, à part.

Que signifie cette ironie ?

EDGAR.

Comte de Devon, vous allez embrasser votre fille, vous apprendrez d'elle-même à mieux apprécier votre gendre. Tâchez de calmer

votre agitation; je veux bien vous pardonner votre attaque indiscrète et votre démarche irréfléchie.

LORÉDAN, à part.

Il me pardonne! est-ce assez d'humiliations!

(Il reste absorbé.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FANNY, ÉDOUIN.

FANNY, bas à Édouin, en entrant.

C'est bon, c'est bon, j'ai très-bien compris. (*Accourant à Lorédan les bras ouverts.*) Ah! mon père... (*S'arrêtant et se retournant à Édouin.*) Eh mais! ce n'est pas lui. (*Édouin feint la surprise.*)

EDGAR, à part.

Qu'entends-je?

FANNY, bas à Édouin.

C'est cela, n'est-ce pas?

EDGAR.

Qu'est-ce donc, Lorédan? votre fille est devant vous, et vous ne la recevez pas dans vos bras?

LORÉDAN, sortant de son accablement.

Ma fille! (*Edgar lui montre Fanny.*) Là! ma fille!

(Il reste devant elle tout stupéfait.)

ÉDOUIN.

Quoi ! madame la Duchesse, ce n'est pas là votre père ?

FANNY.

Eh ! non vraiment.

LORÉDAN.

Madame la Duchesse l'malheureuse, tu oses te dire l'épouse d'Athelvold.

FANNY, à Édouin.

Est-ce à moi qu'il parle ?

ÉDOUIN, à Lorédan.

Qui que vous soyez, respectez la duchesse d'Athelvold.

LORÉDAN.

La duchesse d'Athelvold ! ô Malvina, ô ma fille chérie ! qu'es-tu donc devenue ? (*A Fanny.*) La duchesse d'Athelvold ! réponds-moi, qu'a-t-on fait de ma fille ?

FANNY.

De votre fille ?... Vous parlez de Malvina, c'est moi qui suis Malvina.

LORÉDAN.

Toi, Malvina !

EDGAR.

Madame, cet homme n'est donc point le comte de Devon ?

FANNY.

Lui, le comte de Devon! je ne le connais pas du tout, Sire.

LORÉDAN.

O comble de l'effronterie et de la scélératesse! je ne suis pas le comte de Devon!

FANNY.

Mais où donc est mon époux? qu'il vienne bien vite le confondre.

EDGAR.

En effet, pourquoi Athelvold n'est-il pas encore ici?

ÉDOUIN.

Sire, je l'ai cherché. Un de ses gens m'a dit qu'il venait de partir, pour aller dans la forêt, s'assurer de l'exécution de ses ordres, et que nous le retrouverions au rendez-vous de chasse qu'il a indiqué.

EDGAR.

Il ne fait que nous quitter, et il est déjà parti!

LORÉDAN.

Il est parti! le traître! sans doute parce qu'il n'oserait soutenir devant moi... Je ne suis pas le comte de Devon! J'étouffe d'indignation et de fureur!

EDGAR.

Doucement, vieillard trop emporté, ce

n'est point sur ce ton que vous saurez me convaincre que vous êtes Lorédan. Mais parlez, avez-vous quelque marque, quelque titre de créance, des preuves enfin ?

LORÉDAN.

Non, Sire. Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de prendre cette précaution. Mais n'est-il point parmi vos gardes quelques vieux guerriers qui aient servi sous Adelstan ou sous Édmond? ils reconnaîtront ce Lorédan qui les a tant de fois conduits à la victoire. (*Il les regarde.*) Allons, pas un! pas un! jeune monarque, jeunes courtisans, jeunes soldats, vous ne connaissez de Lorédan que le nom et les exploits. Mais, Sire, vous demandez des marques, des titres de créance. (*Découvrant sa tête.*) Voilà, voilà le coup de hache que je reçus en plantant la bannière d'Adelstan sur les remparts d'Édimbourg. (*Découvrant sa poitrine.*) Voilà le coup de lance dont le féroce Oger devait percer Edmond, votre père; je fis de mon corps un bouclier pour Édmond et je sauvai mon roi. Ah! que ne suis-je mort sur le champ de bataille! j'ai trop vécu!.. Méconnu, outragé, traité comme un vil imposteur, privé de ma fille chérie, tremblant sur le sort qui lui est réservé, la vie n'est plus pour moi qu'un odieux fardeau.

EDGAR, à part.

Quel accent de vérité perce dans ses dis-

cours! Cependant cette troupe armée dont il était suivi... Je m'y perds.

FANNY, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais être loin d'ici!

LORÉDAN.

Mais où donc est ma fille? qu'on me rende ma fille, et qu'Athelvold...

EDGAR, à Lorédan.

Écoutez: nous partons pour la chasse; trouvez bon que je vous consigne dans ce château jusqu'à notre retour. Alors Athelvold vous verra, et il n'hésitera pas à vous reconnaître, si vous êtes ce que vous dites.

LORÉDAN.

C'est ce que je demande, Sire; oui, j'attendrai Athelvold.

EDGAR.

Édouin? (*Il lui parle bas.*) Tu vas le consigner à toutes les issues, et tu viendras nous rejoindre à la chasse. (*A part.*) En vérité, je ne sais que penser de cet homme!

ÉDOUIN, à part.

Tâchons plutôt de l'envoyer chez Péters, il y verra sa fille qui saura peut-être... (*A Lorédan.*) Souffrez que je vous conduise au château.

LORÉDAN.

Oui, je vous suis. (*A Edgar.*) Edgar, je

t'ai demandé justice contre Athelvold : à ce soir donc, et tu seras forcé de me la rendre. (*A lui-même en sortant.*) O ma fille ! qu'es-tu devenue ?

(Il sort avec Édouin.)

SCÈNE XVI.

EDGAR, ARDULPH, ÉDOUIN, FANNY, OFFICIERS ET GARDES.

EDGAR.

L'étrange caractère ! (*A Ardulph qui arrive précipitamment.*) Où étais-tu donc, Ardulph, quand cet homme....

ARDULPH, bas à Edgar.

Sire, on vous trompe. Cette femme n'est point la duchesse.

EDGAR.

O Ciel ! es-tu bien sûr...

ARDULPH.

Oui, Sire. Un valet d'Athelvold qui fut à mon service...

EDGAR, regardant Fanny.

Un moment. (*A part.*) S'il est ainsi, je veux que cette femme. (*A Fanny.*) Madame, je vous prie d'aller vous disposer à nous accompagner à la chasse.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la forêt. A gauche est un bâtiment dépendant de la ferme de Péters.

SCÈNE I.

PETERS, seul, sortant de la ferme et se retournant vers sa porte.

Restez, Madame, je vais voir... (*Il écoute, et l'on entend dans le lointain le bruit du cor.*) Oui, ma foi, c'est bien le cor : nous ne nous étions pas trompés. Si la chasse allait revenir par ici ! (*Il écoute encore : bruit de cor plus éloigné.*) Allons, cela s'éloigne, rassurons-nous, et puis c'est de l'autre côté de la montagne qu'est le rendez-vous : madame la Duchesse est chez moi parfaitement en sûreté : en tout cas si quelqu'un de la chasse l'apercevait, elle est ma nièce Fanny, c'est convenu.

(Il va pour rentrer, mais il se retourne en voyant venir Tom-Cric.)

SCÈNE II.

PÉTERS, TOM-CRIC.

PÉTERS.

Ah ! c'est toi, Tom-Cric. Eh bien ! le loup ?

TOM-CRIC.

Il court encore ; mais ce n'est pas de ce côté. Il n'échappera pas, je l'espère. J'aurai mon compte, mon cher Péters, j'aurai mon compte.

PÉTERS.

Il faut convenir que le Roi a eu là une drôle d'imagination, en établissant cette taxe.

TOM-CRIC.

C'est très-bien imaginé, ma foi, quand on aura tué tous les loups...

PÉTERS.

Il n'y en aura plus, c'est clair, et alors ils ne mangeront plus nos moutons.

TOM-CRIC.

Sans doute. Et quand ces pauvres moutons ne seront plus mangés des loups...

PÉTERS.

Nous les mangerons, nous.

TOM-CRIC.

Ah ! oui... c'est cela, c'est cela. (*Ramenant*

Péters sur le devant.) Écoutez donc, maître Péters, que je vous dise le tourment qui me tracasse ; je crois que mon mariage est bien aventuré.

PÉTERS.

Comment ?

TOM-CRIC.

Il m'est défendu d'en parler ; mais je peux vous le dire, à vous qui êtes un homme.... suffit. Voilà ce que c'est. N'ai-je pas trouvé tantôt Fanny toute brave et toute pimpante des plus beaux habits de la Duchesse ? puis sans vouloir m'en dire la raison, elle m'a planté là tout ahuri et tout sot d'une pareille vision. Eh bien ! on vient de m'apprendre qu'elle avait été présentée au Roi dans cet accoutrement-là, que le Roi lui avait fait accueil et l'avait fait asseoir à côté de lui pendant la fête.

PÉTERS.

Ah ! le Roi lui a fait accueil. (*A part.*) C'est bon cela.

TOM-CRIC, soupirant.

Ah ! mon Dieu, oui. Là, demandez-moi ce que cela signifie.

PÉTERS.

Qu'est-ce que cela te fait ?

TOM-CRIC.

Comment ce que cela me fait ! d'abord

cela me fait qu'Edgar, tout bon roi qu'il est, est un égrillard qui n'a pas non plus de conscience pour les jolies filles, que je n'en ai pour les loups, moi. Cela me fait qu'il peut lui venir une fantaisie pour Fanny; et vous sentez bien que Fanny n'est pas de force à envoyer promener un roi qui lui en conterait.

PÉTERS.

Ah! ah! mon pauvre ami, tu peux être en repos, le Roi ne te jouera pas ce mauvais tour-là.

(Il rentre dans la ferme.)

SCÈNE III.

TOM-CRIC, MONTAGNARDS, ensuite JEUNES FILLES des environs.

TOM-CRIC.

Péters a raison : ce n'est pas à Fanny que le Roi s'adressera pour... allons, allons, vive la joie. (*Il va pour sortir.*) Oh! oh! que viennent faire ici nos rabatteurs? Eh bien! eh bien! vous autres, vous quittez vos postes?

UN MONTAGNARD.

Bon! le loup a pris sa course vers les grandes fondrières, et nos camarades gardent le cercle de ce côté-là.

TOM-CRIC.

Oh bien ! s'il est ainsi, reprenons haleine. Je n'en puis plus, moi : depuis ce matin, j'ai tant couru... si la maligne bête s'avise de revenir par ici, le bruit du cor nous en avertira.

LE MONTAGNARD.

Oui, oui, pas de danger. (*Tirant sa gourde.*) Veux-tu boire, Tom-cric ?

TOM-CRIC.

Volontiers, parbleu ! (*Tom-Cric boit. Ensuite la gourde passe de main en main.*) Ah ! çà, mes amis, il faut que je vous prévienne d'une chose, le rendez-vous de la chasse est changé, c'est ici qu'il aura lieu, et non pas où Monseigneur l'avait d'abord désigné.

LE MONTAGNARD.

Pourquoi donc ça ?

TOM-CRIC.

Je n'en sais rien. On dit que c'est le Roi lui-même qui l'a décidé ainsi, sur le rapport d'un de ses officiers. Quoi qu'il en soit, ne manquez pas de vous y trouver, pour faire voir au Roi comment sont faits les intrépides exécuteurs de sa loi contre les loups.

LE MONTAGNARD.

C'est dit ; là-dessus, bois encore un coup, et répète-nous ta chanson *au loup*. Nous voulons la savoir.

TOUS.

Oui, oui, la chanson : *au loup ! au loup !*

TOM-CRIC, après avoir bu.

Eh bien ! oui, je le veux bien. Ceux qui nous entendront de loin chanter le refrain, croiront que c'est le loup qui revient par ici.

(Il chante.)

Bergers, avec vos chiens fidèles,
Veillez sans cesse à vos troupeaux.
Le loup rôde, et ses dents cruelles
Menacent vos tendres agneaux.
Qu'attentif au signal d'alarmes,
Le chasseur coure avec ses armes
Dès qu'il entend crier : *au loup !*
Courez, qu'il tombe au premier coup,
Au loup ! au loup ! au loup !

(A ce premier refrain, de jeunes filles accourent et les montagnards les font danser.)

Sans nulle peur, la jeune Annette
Avec un loup nommé Colas,
Le soir allait sous la coudrette,
Et le loup ne la mordait pas.
J'entends marcher, dit la bergère,
Ah ! sauvons-nous ! (c'était son père,
Pour nos amans c'était le loup.)
Courez, qu'il tombe au premier coup.
Au loup ! au loup ! au loup !

Madelon, au clair de la lune,
Avec Richard causait souvent,
Quand son époux, sans crainte aucune,
Au cabaret était content.
Catau, dit-elle à sa servante,
Sois attentive et surveillante,
S'il revient, tu crîras : *au loup!*
Courez, qu'il tombe au premier coup.
Au loup! au loup! au loup!

(Ce dernier refrain est interrompu par le bruit du cor et des cris : AU LOUP! qui viennent de derrière le théâtre.)

TOM-CRIC.

Là! entendez-vous, camarades? à peine on parle du loup que... vite, vite à vos postes, et malheur à vous si vous le laissez échapper.

(Les jeunes filles s'enfuient; les montagnards sortent en courant de divers côtés. Tom-Cric ramasse précipitamment son arc, et court de son côté.)

SCÈNE IV.

PÉTERS, FANNY, en amazone.

PÉTERS, sortant de la ferme.

N'AI-JE pas entendu crier au loup! Eh! mais n'est-ce pas Fanny que je vois accourir?

(Fanny accourt, en regardant derrière elle à plusieurs reprises.)

FANNY, hors d'haleine.

Ah ! c'est vous, mon oncle !... Ah !

PÉTERS.

Qu'est-ce donc, Fanny ?

FANNY.

Un moment... un moment... que je respire.

PÉTERS.

Allons, allons, remets-toi, j'attendrai.

FANNY.

J'ai vu le loup, mon oncle, j'ai vu le loup ! il était sur mes talons, et bien m'en a pris... (*Se retournant.*) Et tenez, tenez, le voilà.

(On voit, à travers les arbres du fond, un loup passer rapidement, poursuivi par quelques chasseurs.)

PÉTERS, à Fanny qui se serre contre lui.

N'aie pas peur, n'aie pas peur, il est déjà loin.

FANNY.

Ah ! mon Dieu ! la vilaine bête !

PÉTERS.

Par quel hasard es-tu venue à la chasse ?

FANNY.

Le Roi l'a voulu. Ah ! çà, et madame la Duchesse ?

PÉTERS.

Elle est là.

FANNY.

Je me suis échappée pour la prévenir que le rendez-vous de la chasse est ici.

PÉTERS.

Eh! mon Dieu!

FANNY.

C'est encore le Roi qui l'a voulu.

PÉTERS.

Mais Madame ne peut plus rester chez moi sans danger.

FANNY.

Entrons chez vous, et nous verrons.... (*Elle va pour entrer et revient.*) Savez-vous, mon oncle, qu'il s'en est peu fallu, ce matin au château... Tout allait bien d'abord; le Roi me disait les plus jolies choses du monde, j'en répondais de mon côté dont il paraissait tout émerveillé (il est vraiment aimable, ce roi Edgar.) Mais ne voilà-t-il pas un homme qui arrive là comme une bourasque, et qui... Entrons, que j'aille conter tout cela à Madame.

(Elle entre dans la ferme.)

PÉTERS, prêt à suivre Fanny, se retourne.

Oh! oh! quel est cet étranger que je vois venir d'un pas précipité?

SCÈNE V.

PÉTERS, LORÉDAN, ensuite FANNY.

LORÉDAN.

Dites-donc, l'ami, n'est-ce pas là la maison du fermier Péters?

PÉTERS, hésitant.

Oui.... c'est ici; c'est moi qui suis Péters.

LORÉDAN, à part.

Bon! on m'a bien indiqué. (*Haut.*) La duchesse d'Athelvold est chez toi, et je veux lui parler.

PÉTERS, à part.

O ciel!

LORÉDAN, à part.

Nous verrons si, comme le prétend Édouin, elle saura me justifier la conduite d'Athelvold.

PÉTERS, à part.

Ah! je comprends, il est de la chasse, et c'est la duchesse Fanny qu'il demande.

LORÉDAN, à Péters.

Eh bien, tu hésites!

PÉTERS.

Non, pas du tout; je vais vous annoncer. Votre nom, s'il vous plaît.

LORÉDAN.

Mon nom? parbleu je...

PÉTERS.

Et tenez, la voilà, madame la Duchesse!

FANNY, entrant.

Allons donc, mon oncle, nous vous attendons pour convenir ensemble... (*Apercevant Lorédan.*) Ah mon Dieu!

(Elle se sauve dans la ferme.)

LORÉDAN.

Que vois-je encore cette...

SCÈNE VI.

PÈTERS, LORÉDAN.

PÉTERS.

Eh mais, qui êtes-vous donc? pour causer un tel effroi à madame la Duchesse.

LORÉDAN, furieux.

A Madame la.... Mais entrons, et hâtons-nous d'éclaircir...

PÉTERS, se jetant devant sa porte.

Vous n'entrerez pas, que vous ne m'ayez dit votre nom.

LORÉDAN.

Par-la ventrebleu! j'entrerai, et je ne te dirai pas mon nom.

MALVINA, dans la coulisse.

Mon père !

LORÉDAN.

N'est-ce pas sa voix ? (*Regardant par la porte.*) Ah ! c'est elle.

MALVINA, accourant dans les bras de son père.

Mon père !

LORÉDAN.

Ma fille ! te voilà donc enfin. Je tremblais que les scélérats...

(Il l'embrasse.)

PÉTERS, à part.

Son père !

MALVINA.

Laisse-nous, Péters.

(Péters sort.)

SCÈNE VII.

MALVINA, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Que signifie donc ce travestissement, Malvina ? que signifie surtout cette femme que j'ai trouvée en ta place au château, et qui vient encore à l'instant de s'offrir à mes yeux ? Athelvold aurait-il mis le comble à sa déloyauté ?

MALVINA.

Mon père, n'accusez pas Athelvold ; il est toujours pour votre Malvina le plus fidèle et le plus tendre des époux.

LORÉDAN.

Et quoi? tu peux pardonner à cet époux l'humiliant abandon où il te laisse!

MALVINA.

Ce que vous appelez mon abandon lui est commandé par la plus impérieuse nécessité.

LORÉDAN.

Est-ce aussi, par une impérieuse nécessité, que j'ai reçu dans son château l'affront le plus sanglant ? Je crois venir embrasser ma fille, on me présente au lieu d'elle, une malheureuse parée de son titre et de son nom, on me méconnaît ; l'indignation me transporte, on en rit, je demande ma fille, personne ne répond; mais un officier, qu'on nomme Édouin, prend pitié de mon désespoir, et m'indique cette ferme où je te retrouve, enfin. Est-ce ainsi, Malvina que ton père devait être accueilli au château d'Athelvold?

MALVINA.

Mon père, veuillez, je vous en conjure, n'en point imputer la faute à mon époux ; s'il eût été présent...

LORÉDAN.

Et pourquoi ne l'était-il pas? pourquoi n'est-il

pas venu m'épargner cet outrage ? Ma chère Malvina, fille digne d'un meilleur sort, explique-moi donc le mystère de tout ce qui ne cesse de choquer aujourd'hui mes yeux.

MALVINA.

Hélas! mon père, votre arrivée a failli tout perdre, et sans le savoir, c'était le coup de la mort que vous veniez apporter à votre fille.

LORÉDAN.

Que dis-tu ? mais, qui veut-on tromper ?

MALVINA.

Edgar.

LORÉDAN.

Le Roi!

MALVINA.

Apprenez tout, mon père. C'était par l'ordre d'Edgar qu'Athelvold était venu au château de Devon ; c'était pour Edgar et non pour lui qu'il devait vous demander ma main.

LORÉDAN.

Qu'entends-je ? c'est donc par le plus infâme mensonge, que le traître t'a dérobé la couronne de l'Angleterre !

MALVINA.

Mon père...

LORÉDAN.

Eh quoi ! voudrais-tu justifier un pareil

crime? quand il n'y a pas de supplice... Le misérable! au lieu de tomber humblement aux pieds de sa souveraine, il ose élever ses désirs jusqu'à elle et consommer sa détestable trahison!

MALVINA.

Athelvold n'est pas le seul coupable : je l'adore; oui, mon père, la première fois qu'il parut à mes yeux, mon cœur vola au-devant du sien, et si dès-lors il m'avait mise dans sa confidence, je serais avec joie devenue sa complice.

LORÉDAN.

O ciel! est-ce la fille de Lorédan que j'entends parler ainsi? La couronne qu'ont portée tes ancêtres allait revenir sur ta tête, un odieux artifice te la ravit, et c'est ainsi que tu te montres jalouse de ta gloire, de la mienne, de celle de tous tes nobles aïeux! Fille indigne de moi, je ne te connais plus.

MALVINA.

Ah! mon père, Athelvold n'est-il pas mon époux? le Ciel n'a-t-il pas entendu mes sermens? ne les avez vous pas consacrés vous-même, en bénissant notre union?

LORÉDAN.

Ah! maudit soit le jour où je formai cette alliance! (*A lui-même.*) Elle aurait été reine! (*A Malvina.*) Ma fille, des nœuds tissus par la fraude doivent être rompus.)

MALVINA.

Ah ! jamais, mon père.

LORÉDAN.

Abjure un amour insensé.

MALVINA.

Abjurez une aveugle colère.

LORÉDAN.

Qu'Athelvold soit puni.

MALVINA.

Unissez-vous à moi pour le sauver.

LORÉDAN.

Moi ! le sauver !

MALVINA, rapidement.

Le Roi va venir ici même avec la chasse. Toute la grâce que j'implore de vous, c'est de ne point détruire, par votre présence, l'effet que nous attendons de notre stratagème. Si votre arrivée a fait naître des soupçons, votre éloignement les aura bientôt dissipés, et vous ne serez plus pour Edgar qu'un inconnu qu'il ne doit jamais revoir.

LORÉDAN.

Tu oses me proposer... non. Le Roi va venir, dis-tu ? Eh bien ! je l'attends.

MALVINA.

O ciel ! c'est donc ma mort que vous voulez ! (*Pleurant.*) Et moi, grand Dieu ! qui croyais être encore aimée de mon père !

LORÉDAN.

Tu pourrais en douter, ma fille! toi, l'unique objet de ma tendresse! faut-il mon sang pour assurer ton bonheur? Parle, je suis prêt à le répandre.

MALVINA.

Il ne faut que vous dérober à la vue d'Edgar.

(Bruit de cors.)

Dieu! voici la chasse! (*Serrant son père dans ses bras*) Mon père, mon père! par pitié, laissez-vous fléchir, éloignez-vous, si vous ne voulez me voir expirer à vos yeux.

LORÉDAN, attendri.

Laisse-moi, laisse-moi.... (*A part.*) Ah! que le cœur d'un père est faible devant son enfant en pleurs.

(Nouveau bruit de cors.)

MALVINA, avec effroi.

Mon père, on s'approche! dites-moi si c'en est fait de votre Malvina.

LORÉDAN.

Tu le veux.... (*Il l'embrasse.*) Adieu.

MALVINA, le retenant, et d'un ton suppliant.

Et mon époux.

LORÉDAN.

Ton époux!... m'éloigner en ce moment, n'est ce point... Adieu. (*A part en sortant.*) Elle aurait été reine!

SCÈNE VIII.

FANNY, MALVINA.

FANNY, avançant doucement sa tête à la porte.

Ah bon! il n'est plus là. (*S'approchant.*) Eh bien, Madame?

MALVINA.

Ma chère Fanny, mon père s'est laissé fléchir; il est parti.

FANNY.

Bon voyage.

MALVINA.

La chasse arrive de tout côté. Rentrons vite à la ferme, d'où je tâcherai de m'échapper au premier moment favorable; au revoir.

FANNY, la suivant.

Comment, au revoir? je vais avec vous, Madame.

MALVINA.

Non, reste; tu ne peux t'en dispenser. Tu es de la chasse.

(Elle rentre à la ferme.)

SCÈNE IX.

PÉTERS, FANNY, garçons de ferme.

(On entend le bruit de chasse qui s'approche.)

FANNY.

Je suis de la chasse! hélas! oui, pour mon malheur; maudite commission!

PÉTERS, à la porte de sa maison.

Allons, allons, vous autres, apportez ici tout ce qu'il faut. La chasse arrive; alerte, alerte! (*A Fanny.*) Serviteur à madame la Duchesse.

(Des garçons de ferme apportent une table, des chaises, des panniers de provisions, des pots de grès et des gobelets.)

FANNY, d'un air fâché.

Oui, madame la Duchesse! ah! mon Dieu! voilà le Roi et tout le monde: maudite commission! maudite commission!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, EDGAR, ÉDOUIN, ARDULPH, OFFICIERS et, toute la suite, arrivant de différens côtés; JEUNES FILLES des environs.

EDGAR.

Ah! vous êtes ici, Madame: vous n'avez pas long-tems suivi la chasse.

FANNY.

Je vous en avais prévenu, Sire. Cet exercice...

EDGAR, à sa suite.

La maudite bête m'a bien fait courir; mais ma foi, je la laisse à qui voudra la suivre. (*Regardant autour de lui.*) Athelvold ne nous a pas encore rejoints. (*A part.*) Perfide ami! que pourras-tu me répondre?

FANNY, à part.

Le Roi ne me parle plus, je n'ai que faire ici, je pense.

(Elle rentre dans la ferme.)

ARDULPH, bas à Edgar, montrant Fanny.

Voyez-donc, Sire...

EDGAR.

Laisse. (*Le tirant à l'écart.*) Tu es bien sûr, Ardulph, qu'elle est encore dans cette ferme?

ARDULPH.

Oui, Sire. Elle n'aurait pu s'échapper sans être aperçue par nos gens.

EDGAR.

Tout-à-l'heure, entre sans affectation, cherche-là, et me l'amène.

ARDULPH.

Oui, Sire.

ÉDOUIN, montrant la table.

Sa Majesté voudrait-elle....

EDGAR.

Ah! oui. J'ai une soif dévorante.

(Il va s'asseoir à la petite table, et l'on s'empresse de le servir.)

ÉDOUIN, à part, pendant ce mouvement.

Quelle particularité peut-il y avoir entre Edgar et Ardulph. Cela m'inquiète pour Athelvold.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté FANNY; TOM-CRIC ET MONTAGNARDS.

TOM-CRIC, arrivant, portant un loup sur ses épaules.

Victoire! victoire! enfin le voilà.

EDGAR.

Qu'est-ce? qu'est-ce? (*Apercevant Tom-Cric et le loup.*) Ah, ah!

TOM-CRIC, s'approchant avec les montagnards.

Sire, quatre-vingt-dix-neuf que votre Majesté pourra voir ce soir rangés en bel ordre dans la cour du château, avec celui-ci que je viens d'abattre, cela fait cent, et Monseigneur est quitte envers vous.

(Il jette le loup par terre.)

EDGAR, à part.

Quitte ! non certes. (*Haut.*) C'est très-bien, mes enfans, je vous sais gré de votre exactitude ; mes sujets me remercieront de ma rigueur à cet égard, quand il n'y aura plus dans cette île un seul de ces animaux féroces. (*A part.*) Ah ! voici Athelvold.

(Sur un coup-d'œil d'Edgar, Ardulph entre dans la ferme.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ARDULPH, ATHELVOLD.

EDGAR.

Athelvold, je vous attendais avec impatience.

ATHELVOLD.

Sire, cette marque d'intérêt me touche d'autant plus, que voilà les premiers mots que votre Majesté daigne m'adresser depuis que nous chassons. Je cherchais déjà en quoi j'avais pu lui déplaire.

EDGAR, à part.

Il cherchait, dit-il.

TOM-CRIC, à part.

C était sûrement pour cette tête qui manquait.

EDGAR, à Athelvold.

Une affaire majeure qui m'occupe depuis quelque tems.... Je vous dirai cela, Athelvold.

ATHELVOLD, à part.

Ce n'est pas là son ton ordinaire avec moi.

TOM-CRIC, bas à Athelvold.

Monseigneur, le Roi sera content de vous, car voilà le centième.

ATHELVOLD, avec humeur.

Eh morbleu !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MALVINA, ARDULPH.

MALVINA, dans la coulisse.

Laissez-moi, laissez-moi.

(Ardulph la fait entrer malgré elle.)

ATHELVOLD, à part.

Juste Ciel !

EDGAR.

Que vois-je ? (*A part.*) Ah ! voilà qui est un peu différent.

PÉTERS.

Qu'est-ce que c'est donc, Fanny ?

MALVINA.

Mon oncle, c'est cet officier....

ARDULPH.

Sire, cette jeune fille sortait par une petite porte qui est au bout du clos de cette ferme, quand je l'ai aperçue. Elle ne voulait pas absolument revenir; mais j'avais à cœur de faire voir à votre Majesté l'une des raretés du duché d'Athelvold.

TOM-CRIC.

Tiens ! c'est madame la....

ATHELVOLD, lui saisissant le bras.

Hein ?

TOM-CRIC, stupéfait.

Oui.

(Il s'éloigne.)

EDGAR, se levant.

Elle est charmante !

PÉTERS.

Salue donc Sa Majesté, Fanny.

(Malvina salue Edgar.)

EDGAR.

Qui m'eût dit qu'au milieu de ces forêts,

et sous les habits d'une simple bergère, je trouverais une aussi rare beauté ?

MALVINA, troublée.

Sire....

EDGAR.

Comment donc, Athelvold ? tu ne m'avais pas dit.... Mais c'est que je n'ai jamais rien vu de plus aimable.

ATHELVOLD, embarrassé.

Sire... (*A part.*) Que je souffre !

ARDULPH, regardant Athelvold.

Il est sur des charbons.

EDGAR, à part.

Voyons comment ils soutiendront leur imposture. (*A Ardulph et aux autres, leur indiquant d'aller plus loin.*) Laissez... mais ne vous éloignez pas. (*A Athelvold, qui va pour se retirer avec Ardulph et Edouin.*) Reste Athelvold. (*A Malvina.*) Approchez, belle enfant.

ATHELVOLD, à part.

Que va-t-il lui dire ?

(Ardulph, Édouin et les officiers s'éloignent. Les gardes restent dans le fond.)

EDGAR, prenant la main de Malvina.

Pourquoi trembler, ma belle ? oh ! oh ! voici

des mains... certainement elles ne travaillent pas à la terre, et je sais gré au cher oncle, du ménagement qu'il a pour elles.

MALVINA, retirant doucement la main.

Sa Majesté daignera permettre que je retourne à mes occupations.

EDGAR.

Déjà si empressée de me quitter ! ah ! de grâce, quelques momens encore.

MALVINA.

Votre Majesté a-t-elle quelque chose à m'ordonner ?

EDGAR.

Ce que je désire, ne se commande pas, ma belle amie. Auprès de vous, un roi oublie son pouvoir et ne connait plus que celui de l'amour.

MALVINA, avec dignité.

Sire, ce discours... je ne dois pas entendre...

ATHELVOLD, à part.

C'est pour cela qu'il me fait rester !

EDGAR, à part regardant Athelvold.

Il se trouble. (*Haut.*) Répondez, Fanny, car c'est ainsi, je crois, qu'on vient de vous nommer; vous n'êtes pas mariée, sans doute?

MALVINA.

Sire, demain est le jour fixé pour le mariage de Fanny.

EDGAR.

Demain! et quel est donc cet époux que la charmante Fanny ne trouve pas indigne de son choix?

MALVINA.

L'époux de Fanny est le garde-chasse de Monseigneur.

EDGAR.

Serait-ce cet intrépide destructeur des loups de cette contrée, qui vient de me parler?

MALVINA.

Lui-même, Sire.

EDGAR.

Cet homme ne vous convient pas, vous méritez mieux, et je m'en charge.

ATHELVOLD.

Mais, Sire...

EDGAR.

Comment, Athelvold, tu veux donner cette adorable personne à ton garde-chasse! Mais y penses-tu?

ATHELVOLD.

Sire, je me serais bien gardé de la contraindre dans le choix de son cœur.

EDGAR.

Et c'est ton garde-chasse qu'elle aime!

ATHELVOLD, embarrassé.

Sire...

EDGAR.

Regarde-la donc, avec cette figure, ce maintien, ces grâces... Mais c'est qu'elle ne déparerait pas la cour d'un monarque!

ATHELVOLD, à part.

Je suis au supplice!

EDGAR.

Allons, je ne souffrirai pas...

MALVINA.

Sire, votre Majesté ne voudra pas faire deux malheureux.

EDGAR.

Ah! pardon, s'il en est ainsi, je serais désespéré... (*A part.*) Rien ne la déconcerte! (*Se retournant, et apercevant Tom-Cric qui reparaît dans le fond.*) Eh mais! n'est-ce pas là cet homme..... (*A Tom-Cric.*) Garde-chasse, approche.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TOM-CRIC.

TOM-CRIC, s'approchant vivement.

Que désire sa Majesté?

ATHELVOLD, à part.

On dirait qu'il prend plaisir à me percer le

EDGAR, prenant Malvina par la main, et la fesant passer auprès de Tom-Cric.

Fortuné mortel, voilà ton épouse, je veux la doter moi-même.

(Tom-Cric, dans le plus grand embarras, regarde alternativement Malvina et Athelvold.)

MALVINA, à part.

Ce malheureux va tout gâter.

EDGAR, à Tom-Cric.

Eh bien! que signifie cet extrême embarras? prends donc la main de ta Fanny.

TOM-CRIC.

De Fanny, Sire. (*A part.*) Ah! j'y suis.

EDGAR.

Allons, témoigne lui-ta joie.

TOM-CRIC.

Oui, Sire... je suis excessivement joyeux... mais c'est que....

EDGAR.

Tu n'oses pas peut-être? le respect, je conçois...

ATHELVOLD, à part.

Grand Dieu! se douterait-il...

TOM-CRIC.

Oui, Sire, le respect pour votre Majesté.

EDGAR, à part.

Fort bien, sa leçon est faite.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ARDULPH.

ARDULPH.

SIRE, le vieillard de ce matin, qui était parti du château, vient d'être repris dans la forêt, et voilà qu'on le ramène.

EDGAR.

Il était parti du château ! cela m'étonne.

MALVINA, à part.

O Ciel ! c'est mon père !

TOM-CRIC, à part.

Me voilà sorti d'un fier embarras !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LORÉDAN, ÉDOUIN, FANNY, PÉTERS.

EDGAR, à Lorédan qu'on amène.

APPROCHEZ, bon vieillard.

LORÉDAN.

Sire, souffrez que je me plaigne à vous-même de la violence qu'on me fait.

EDGAR, aux gardes qui retiennent Lorédan.

Laissez-le libre.

(Les gardes se retirent.)

LORÉDAN, à part, voyant Malvina qui a les yeux sur lui.

O ma fille, ton regard implore ma pitié. (*A Edgar.*) Sire, suis-je libre en effet?

EDGAR.

Oui, vous l'êtes.

LORÉDAN.

En ce cas, Sire, je pars.

EDGAR, à part.

On l'a mis du complot.

ATHELVOLD, retenant Lorédan.

Arrêtez, Seigneur.

LORÉDAN.

Pourquoi me retenir? (*Bas.*) Et c'est vous... (*Haut.*) N'avez-vous pas entendu le Roi dire que j'étais libre? Laissez, laissez-moi....

(Il veut se retirer.)

ATHELVOLD.

Arrêtez, vous dis-je. (*A Edgar.*) Sire, je sais qu'en parlant, c'est la foudre que j'attire sur ma tête; mais un plus long silence serait de ma part le plus vil des mensonges. C'est le comte de Devon que vous voyez devant vous.

EDGAR, à part.

J'attendais cet aveu.

LORÉDAN.

Athelvold, voilà qui t'acquiert mon estime. Mais je suis désespéré pour ma fille...

EDGAR.

Modérez ce regret, Comte ; votre retour ne m'apprend rien ; en partant pour la chasse, je savais déjà tout.

ATHELVOLD ET MALVINA, à part.

Il savait tout !

EDGAR, prenant la main de Malvina.

J'imagine que cette fois Lorédan reconnaîtra sa fille.

MALVINA, douloureusement.

Ah ! mon père !

EDGAR.

Eh bien ! Athelvold ?

ATHELVOLD.

Sire, ma faute est impardonnable ; que me servira de vous dire que c'est la plus impérieuse des passions, l'amour qui me l'a fait commettre ?

EDGAR.

L'amour peut excuser bien des fautes, mais jamais l'amitié trahie, jamais l'ingratitude. Perfide ! tu as pu me tromper ainsi ! oser encore se jouer de ma crédulité, en offrant à mes yeux une femme...

MALVINA, vivement.

Sire, c'est un artifice que vous ne pouvez lui imputer. C'est moi qui l'ai conçu, c'est moi qui l'ai exécuté malgré lui.

EDGAR.

Il n'importe, ce n'est point cet artifice qui excite mon courroux ; il est une suite nécessaire de son premier crime, et c'est ce crime que je veux punir. (*A sa suite.*) Qu'on saisisse Athelvold.

(On arrête Athelvold.).

MALVINA, éperdue.

Ah ! Sire...

EDGAR, sans l'écouter.

Allez, Ardulph, vous me répondez de lui.

ARDULPH, bas à Édouin.

Nous triomphons !

EDGAR.

Partons.

(Tout le monde va pour s'éloigner, et reste dans le fond.)

MALVINA, courant se précipiter aux pieds d'Edgar, au moment où il est prêt à sortir.

Sire, par pitié, daignez m'entendre.

EDGAR, s'arrêtant.

Levez-vous, Madame.

MALVINA.

Non, Sire, c'est à vos pieds...

EDGAR.

Levez-vous, ce n'est qu'à cette condition que je consens à vous entendre. (*Il la relève.*) Mais quel est votre espoir ? serait-ce de justifier Athelvold ?

MALVINA.

Le justifier ! Non, Sire, mais implorer votre clémence, et vous demander sa grâce.

EDGAR.

Sa grâce ! il a mérité la mort.

MALVINA.

La mort, juste ciel !

EDGAR.

Voilà donc celle qu'il osa me dépeindre comme indigne du trône et de mes vœux !

MALVINA.

Sire, quelque flatteur que soit pour moi le motif de votre courroux, j'oserai vous demander quel tort véritable vous a fait Athelvold ; ne dit-on pas que vous allez épouser la duchesse de Cornouailles ? que cette duchesse est belle, et que vous l'aimez ?

EDGAR.

Oui, je l'aime. Mais je ne l'avais point encore vue, quand Athelvold m'a si indignement trompé. A quoi tient-il donc que sa trahison ne m'ait fait tout le mal qu'elle pouvait me faire ? à l'un de ces coups du sort qu'Athelvold ne pouvait prévoir ?

MALVINA.

Eh bien ! Sire, puisque ce coup du sort doit assurer votre bonheur, ne pourrait-il pas aussi devenir le gage du pardon d'Athelvold ?

EDGAR.

Eh bien.... Qu'Athelvold vive, mais qu'il sorte du royaume, et ne reparaisse jamais devant moi.

MALVINA.

Ah ! Sire, grâce, grâce entière pour Athelvold.

EDGAR, avec émotion.

Madame...

MALVINA.

Sire, au nom de l'épouse charmante que votre amour va couronner, pardonnez un crime de l'amour, épargnez votre ami, le soutien de votre trône, ne comblez pas mon désespoir, l'idée seule du sort affreux qui menace mon époux... Je ne puis achever, mes idées se troublent, les larmes étouffent ma voix.

EDGAR, à part.

Qu'elle est intéressante ! (*Haut.*) Ardulph, fais approcher Athelvold.

MALVINA, à part.

Que va-t-il décider, grand Dieu !

EDGAR.

Athelvold, tu as indignement abusé de la confiance de ton souverain, de ton ami. Ton souverain pouvait ordonner ta mort, ton ami te pardonne.

MALVINA, avec ivresse.

Ah! Sire! (*A Athelvold.*) Cher époux!

LORÉDAN, à part.

Il est décidé qu'on ne peut résister à ses larmes.

EDGAR, souriant.

J'y mets cependant une condition. Malvina est charmante, tu l'adores; mais pour subsister long-tems, l'amour a besoin d'un peu d'inquiétude, tu amèneras ton épouse à ma cour.

ATHELVOLD.

Sire, je n'ai plus de raisons de l'en tenir éloignée.

ÉDOUIN, bas à Ardulph.

Nous triomphons.

FANNY, venant tomber aux pieds d'Edgar.

Sa Majesté daignera-t-elle me pardonner...

EDGAR.

Vous ne m'avez point offensé, ma bonne, vous m'avez amusé.

FANNY, à part se relevant.

Ma bonne! adieu ma seigneurie.

TOM-CRIC, saluant ironiquement Fanny.

Madame...

FANNY.

Touche-là, Tom-Cric, pour que tu ne

dises pas qu'avec moi les honneurs changent les mœurs.

MALVINA, à son père, lui montrant Athelvold.

Mon père...

LORÉDAN.

Allons, Athelvold, rends ma fille heureuse, je te pardonne. (*A part.*) Elle aurait été reine!

FIN D'EDGAR.

LA PETITE

BOHÉMIENNE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

IMITÉ DE KOTZBUE,

PAR M. CAIGNIEZ;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 7 novembre 1816.

PERSONNAGES.

LAZARILA, petite bohémienne.
DON RANUCIO ZAPADOR, grand d'Espagne.
INÈS, nièce de Zapador.
LE DUC D'ALZIRAS, vice-roi d'Espagne.
DON SÉBASTIEN ALVARÈS, ami du vice-roi.
DON FERDINAND, fils du vice-roi.
DON ANTONIO ALVARÈS, neveu de Don Sébastien.
BARBARA, vieille diègne.
GAVACO, geôlier, mari de Barbara.
PÉDRILLE, vieux serviteur, attaché à Don Ferdinand.
Un domestique de Zapador.
Dames et seigneurs.
Pages.
Officiers.
Gardes.
Villageois.
Bohémiens et Bohémiennes.

La scène est aux environs de Tolède, dans le château de Zapador, sous le règne de Charles-Quint.

LA

PETITE BOHÉMIENNE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne agréable, devant un château, dont on aperçoit une partie dans le fond, sur la gauche du spectateur, avec un pont-levis entre deux tourelles ; il est baissé. Tout le fond est occupé par une montagne, au haut de laquelle on aperçoit à droite quelques maisons d'un village. A droite aussi, sur le devant, est l'entrée d'une grotte avec un banc de pierre.

SCÈNE I.

LAZARILA, TROUPE DE BOHÉMIENS.

(Au lever du rideau, on aperçoit, sur la montagne, Lazarila qui appelle ses camarades. Elle tient un tambour de basque. Son vêtement, qui a quelque chose de fantasque, est en même tems léger, élégant et de bon goût. Les autres Bohémiens sont vêtus misérablement. Ils sont chargés de paquets et d'ustensiles de ménage. Les femmes ont leurs enfans, dont elles portent les plus petits sur le dos, menant les autres par la main. Lazarila indique à la troupe le village qui est au haut de la montagne, puis elle les quitte en leur montrant le château où elle a dessein d'aller. Alors toute la troupe se dirige du côté du village, et Lazarila du côté opposé. Au moment où on les perd de vue, Ferdinand et Pédrille entrent en scène par le bas de la montagne, à droite.)

SCÈNE II.

FERDINAND, vêtu en ménestrel, une guitare sur le dos, PÉDRILLE.

FERDINAND, à Pédrille, qui s'arrête dans le fond.

Que fais-tu donc là, Pédrille?

PÉDRILLE.

Pardon, seigneur, c'est que je considérais cette petite fille avec son tambourin et son accoutrement si singulier; elle a un petit minois si éveillé, si gentil, si drôle...

FERDINAND.

Elle appartient sans doute à cette bande de Bohémiens, que nous venons de rencontrer. Mais parlons de ma chère Inès; c'est bien elle que j'ai aperçue tantôt, à l'une des croisées du château.

PÉDRILLE.

Informons-nous donc bien vite, mon cher maître, à qui appartient ce château, que nous trouvons ainsi à une demi-journée de Tolède. Sous ces vêtemens qui nous déguisent, nous pouvons sans inconvénient rester un jour ou deux dans ce village; vous, pour contempler les croisées du château, et moi, pauvre vieux serviteur, pour me refaire des fatigues que j'éprouve à vous suivre.

FERDINAND, qui n'a cessé de considérer le château.

Il faut que ce magnifique domaine appartienne à quelque grand seigneur.

PÉDRILLE.

Tant mieux, car il serait fâcheux que l'amour eût si fort dérangé la tête de l'aimable Ferdinand d'Alziras, du fils du vice-roi d'Espagne, pour une fille d'une condition trop ordinaire.

FERDINAND.

N'admires-tu pas comme, dans ma disgrâce, le sort me favorise ? Forcé de m'éloigner du palais de mon père, pour aller errer en aventurier dans les montagnes de l'Andalousie, c'est dans ces lieux sauvages, que l'objet le plus adorable vient frapper mes yeux et m'enflammer de tous les feux de l'amour. Bientôt cette fille charmante cesse de s'offrir à ma vue, et c'est ici que je la retrouve. Ah! mon cher Pédrille, je veux la revoir, m'assurer de ses sentimens, et si sa naissance est telle que je n'aie point à rougir d'unir ma destinée à la sienne, employer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour me réconcilier avec mon père.

PÉDRILLE.

Cela sera difficile, tant qu'il y aura là cette femme intrigante, qui le domine.

FERDINAND.

J'y réussirais sans peine si le respectable Alvarès, l'intime ami du vice-roi, était de retour de l'Amérique, et voulait employer ses médiations.

PÉDRILLE.

Ne dit-on pas que don Sébastien Alvarès est attendu incessamment?

FERDINAND.

Il y a un an que le bruit a couru qu'il venait de s'embarquer à *Vera-Cruz*, pour revenir en Espagne; mais son neveu Antonio, questionné dernièrement à ce sujet par quelqu'un de ma connaissance, n'a fait qu'une réponse vague et qui n'indique pas que ce retour soit prochain.

PÉDRILLE.

On dit que ce don Antonio est très-lié depuis quelque tems avec don Ranucio Zapador, beau-frère du grand Inquisiteur.

FERDINAND.

Antonio serait lié avec l'ennemi de mon père et de son oncle! Ce Zapador est un fort méchant homme, que l'ambition dévore, et qu'aucun scrupule n'arrête pour la satisfaire. Il ne pardonnera jamais au duc d'Alziras, mon père, de l'avoir emporté sur lui, auprès de Charles-Quint, pour la dignité de vice-roi d'Espagne, à laquelle il prétendait avec l'an-

pui du grand Inquisiteur. Mais laissons cela, Pédrille, et va voir dans ce village si tu trouveras un gîte commode. Tu t'informeras en même tems de ce château et des maîtres qui l'habitent.

PÉDRILLE.

Vous ne venez donc pas avec moi?

FERDINAND.

Non.

PÉDRILLE.

Mais vous n'avez pas encore déjeuné, mon cher maître...

FERDINAND.

Laisse-moi.

PÉDRILLE.

Allons. (*A lui-même en sortant.*) Les amoureux sont singuliers! Ils ne boivent ni ne mangent.

SCÈNE III.

FERDINAND, LAZARILA.

FERDINAND, seul d'abord.

Un charme me fixe à cette place, où j'aperçois la croisée où mon Inès a paru. (*Lazarila paraît dans le fond et écoute.*) Asséyons-nous, et pour qu'on ne nous prenne que pour ce qu'annonce mon déguisement,

amusons-nous à tirer de cet instrument des sons qui s'accordent avec les sentimens de mon cœur.

(Il s'assied, prélude un instant, s'arrête, soupire et reste absorbé dans ses réflexions.)

LAZARILA, à part.

Son déguisement, a-t-il dit!... Eh! mais n'est-ce pas ce jeune seigneur?... eh! oui, à Madrid, l'année dernière..... pendant une fête... je l'ai remarqué sur le balcon du palais du vice-roi.

FERDINAND, recommençant à préluder et s'arrêtant encore.

Ah!

LAZARILA, l'imitant.

Ah! je comprends, notre jeune homme est amoureux..... Mais qui est-il? il faut qu'il soit un grand seigneur, car c'est à lui que le vice-roi adressait plus souvent la parole.

FERDINAND.

Voyons; tâchons de me rappeler cet air des montagnes, que des pâtres chantaient au loin, le jour que, pour la première fois, j'ai rencontré ma charmante amie.

LAZARILA, à part.

Ah! c'est dans les montagnes.

FERDINAND.

Puissent mes faibles sons parvenir à son oreille...

LAZARINA, à part.

Elle est donc au château.

FERDINAND, continuant.

Et lui rappeler aussi ce jour où son Ferdinand s'est offert à ses yeux.

LAZARILA, à part.

Il se nomme Ferdinand.

(Ferdinand pince sur sa guitare un air des pâtres espagnols. Lazarila, dans le fond, accompagne l'air, en roulant doucement ses doigts sur son tambour de basque, et de manière à ne pas interrompre Ferdinand. Quand l'air est fini, Lazarila commence à chanter sur les mêmes notes.)

FERDINAND, se retournant.

Qu'entends-je? — Eh! c'est cette petite Bohémienne. Continue, ma belle enfant.

LAZARILA.

Continue toi-même, beau ménestrel: allons, accompagne-moi, si tu veux que je chante.

FERDINAND.

Très-volontiers.

LAZARILA, chante et bat son tambour de basque, tandis que Ferdinand pince sa guitare.

AIR *du Pâtre, dans la Nina de Paësiello.*

Le doux printems, bientôt dans nos campagnes,
Va rassembler les bergers d'alentour.
Déjà leurs voix aux échos des montagnes
[illegible]

Lise, c'est toi, qui, parmi tes compagnes,
Dois cette fois triompher à ton tour.
Ah! Lise, viens, et qu'on dise en ce jour :
Lise est la fleur des filles des montagnes.

FERDINAND.

Bien, ma petite, tu viens de chanter un air qui me rappelle de doux souvenirs.

LAZARILA.

Je le sais, de doux souvenirs d'amour.

FERDINAND.

Qui te l'a dit?

LAZARILA.

Mon art.

FERDINAND, souriant.

Ah! pardon, mon erreur est excusable. Les diseuses de bonne aventure ont rarement cet âge et cette mine si friponne.

LAZARILA.

Monsieur, c'est de ma science et non de ma mine qu'il s'agit.

FERDINAND.

Ah! diable! cette gravité doctorale a vraiment quelque chose d'imposant; je suis tenté de croire... Qui es-tu? comment te nommes-tu?

LAZARILA.

Je me nomme Lazarila. J'ignore à qui je

dois le jour. Une bohémienne m'a recueillie toute petite et m'a servi de mère. Il y a deux ans que je l'ai perdue, mais elle m'a laissé pour héritage les secrets de son art et d'excellens principes. « Sois sage, me disait-elle, » tu peux un jour découvrir tes parens et une » origine illustre. Conduis-toi donc de ma- » nière à ce qu'ils puissent te reconnaître sans » rougir. » J'ai juré de n'oublier jamais cette leçon.

FERDINAND.

Très-bien, mon enfant, puisses-tu toujours penser de même! Mais qu'as-tu fait depuis que tu es privée de ta mère adoptive?

LAZARILA.

J'ai parcouru diverses contrées, tantôt bien, tantôt mal; aujourd'hui dans l'abondance, demain dans la misère : du reste toujours dansant, chantant, frappant mon tambourin, agitant mes castagnettes et disant la bonne aventure à tout venant, je reçois partout argent et bon accueil. Mais je ne suis point ingrate; j'annonce au guerrier la victoire, à la jeune fille un amant fidèle, à la veuve un consolateur, à l'avocat force procès, au vieil avare la poule aux œufs d'or, enfin je distribue à la ronde santé, plaisirs, honneurs, richesses, châteaux en Espagne, et cent ans pour en jouir.

FERDINAND.

Je m'étonne que tu saches déjà si bien met-

tre à profit les folies des hommes. (*Lui donnant de l'argent.*) Mais, c'est assez ; prends ceci, pauvre petite, et laisse-moi.

LAZARILA, lui saisissant la main.

Permets-moi donc de gagner l'argent que tu me donnes.

FERDINAND.

Va, je t'en dispense.

LAZARILA.

Soit, seigneur Ferdinand.

FERDINAND.

Qu'entends-je ? me connaîtrais-tu ?

LAZARILA.

Ne viens-je pas, Seigneur, de regarder votre main.

FERDINAND.

Pas de plaisanterie. Me connais-tu ?

LAZARILA.

Non. Mais je sais que vous vous nommez Ferdinand.

FERDINAND, à part.

Fort bien.

LAZARILA.

Je sais encore que vous êtes amoureux, et que c'est pour voir votre belle que vous venez ici sous ce déguisement.

FERDINAND.

Tu sais peut-être aussi que celle que j'aime...

LAZARILA.

Est dans ce château.

FERDINAND.

Et voilà tout, sans doute.

LAZARILA.

Pas encore. (*A part.*) Voyons si j'ai deviné. (*Haut.*) Celle qui vous a charmé ne se nomme-t-elle pas Inès ?

FERDINAND.

Précisément. Si tu pouvais me dire aussi qui elle est...

LAZARILA.

Quoi ! vous l'ignorez ? Eh mais ! c'est la parente du grand Inquisiteur, la nièce et la parente de don Ranucio Zapador.

FERDINAND.

La nièce de don Ranucio ! (*A part.*) Juste ciel ! l'ennemi de mon père !

LAZARILA.

Il n'y a que deux jours qu'elle est arrivée avec sa duègne Barbara. Je ne sais pas trop si un certain Antonio, qui vient d'arriver aussi, ne serait pas l'époux qu'on lui destine.

FERDINAND.

Don Antonio ! je suis perdu !

LAZARILA.

Pourquoi donc ? le mariage n'est pas fait. Êtes-vous aimé ?

FERDINAND.

Je n'ose encore m'en flatter.

LAZARILA.

De la modestie! c'est bien. Écoutez, Monsieur, je puis vous être utile; mais il faut que je sache d'abord comment cet amour a pris naissance.

FERDINAND.

Eh bien! aimable enfant, voici mon aventure: Mon destin m'avait dernièrement conduit dans les montagnes de l'Andalousie. Un jour j'étais assis et rêveur sur le penchant d'un rocher, lorsque j'aperçus un agneau égaré, qui avait au cou un ruban couleur de rose. Je l'appelai en lui tendant une poignée de thim sauvage; il vint à moi et se laissa caresser. Je levai les yeux, et je vis une jeune personne qui, timide comme l'agneau qu'elle cherchait, s'approchait en tremblant pour me prier de lui rendre son petit favori. A sa vue, je sentis aussitôt mon cœur battre et brûler d'amour. Je ne sais si j'avais produit la même impression sur elle, mais je la rencontrai les jours suivans au même endroit et toujours seule. Elle me dit seulement qu'elle s'appelait Inès, et que son oncle l'avait envoyée toute petite sous la surveillance d'une duègne sévère, chez une vieille parente qui avait une maison isolée dans ces environs. Mon bonheur fut de courte durée. Ne voyant plus

paraître Inès, je quittai cette contrée et pris la route de Tolède. Je passais hier devant ce château, une croisée s'ouvre, une tête charmante s'y montre un instant, et j'ai reconnu celle que j'aime.

LAZARILA.

Eh bien! Seigneur, si vos vues sur Inès sont honorables, je m'offre à vous servir.

FERDINAND.

Obtenir sa main comblerait tous mes vœux. Mais que peux-tu faire pour moi?

LAZARILA.

Quand je ne saurais qu'écarter les obstacles qui vous empêchent de voir votre belle et de lui parler, ne m'auriez-vous pas déjà quelque obligation?

FERDINAND.

Oh! si tu pouvais me rendre ce service!...

LAZARILA.

Plus que tout autre, peut-être. J'ai le talent de m'introduire partout et de parler à tout le monde sans qu'on s'en inquiète; on me laisse aller et venir sans y faire attention, ou l'on ne me remarque que pour dire en badinant. « Ah! c'est la petite Bohémienne. »

FERDINAND.

C'est charmant! je t'en prie, Lazarila, prête-moi ton secours, et tout ce que tu pourras exiger...

LAZARILA.

Ce n'est point l'intérêt qui me guide ; c'est par amitié que je vous oblige, et parce que mes intentions sont pures. Pour tout l'or du monde, je ne vous aiderais pas à faire quelque chose qui fût condamnable. Je vais rêver aux moyens de vous satisfaire ; laissez-moi seule, et revenez ici à la chute du jour, à l'heure où l'étoile du berger commence à poindre dans le ciel.

FERDINAND, souriant.

Fort bien. Précisément l'étoile du berger, n'est-ce pas ?

LAZARILA.

Sans doute. Cette étoile brillante a de tout tems indiqué l'heure de l'amour. Éloignez-vous, de grâce.

FERDINAND.

Allons, ma petite amie, pour ne pas troubler tes opérations magiques, je te laisse. (*A part.*) La nièce de Zapador ! de quel espoir puis-je encore me flatter ?

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LAZARILA.

J'AIME ce brave jeune homme, et c'est de tout mon cœur que je le servirai. Justement l'entrée du château sera libre aujourd'hui à tout le monde, en faveur de la fête que donne le seigneur Zapador pour célébrer le retour de sa nièce. J'ai vu tantôt Inès qui sortait du château avec sa duègne; elles ne sont pas encore rentrées, attendons-les ici; je pourrai peut-être .. Eh! mon Dieu! ne vois-je pas remuer des pierres dans ce mur? c'est à l'endroit où il paraît qu'il y avait jadis une porte! (*Quelques pierres tombent de la maçonnerie de la fausse porte qui est dans le mur du château, et on en voit sortir un bras nu tenant un papier.*) Juste ciel! ce bras.... ce papier... c'est quelque infortuné sans doute qui voudrait faire connaître... (*La main qui tient le papier le laisse tomber à terre et disparaît.*) Voyons, voyons bien vite. (*Elle ramasse le papier et commence à lire.*) « Si le Ciel permet que cet » écrit soit recueilli par un ami de la justice » et de l'humanité, je le supplie d'avoir pitié » d'un malheureux vieillard. » (*Elle court à l'endroit où le bras a paru, se lève sur la pointe des pieds pour y atteindre, et dit à voix basse.*) Qui que vous soyez, rassurez-

vous; votre billet est entre les mains de la petite Lazarila, qui se trouverait heureuse de vous être utile. (*Elle écoute un instant*) Je crois qu'on a répondu par un accent plaintif!... Je n'entends plus qu'un bruit sourd qui paraît s'éloigner. Continuons. (*Elle lit.*) « Je » suis don Sébastien Alvarès.... » Oh! oh! serait-il parent de cet Antonio Alvarès qui est arrivé hier ici? « Je suis don Sébastien Al- » varès, l'ami le plus intime du duc d'Alziras, » actuellement vice-roi d'Espagne. Il y avait » douze ans que j'étais au Nouveau-Monde, » où j'avais suivi Pizarre, lorsqu'un désir in- » surmontable de revoir ma patrie me déter- » mine enfin à y revenir. Le vent m'est favo- » rable, la traversée est heureuse et rapide, » je débarque à Cadix, mais à peine ai-je » touché la terre, que je suis arrêté au nom » de la sainte Inquisition et jeté dans un ca- » chot. » Ah! mon Dieu! « J'y languissais » depuis un an, lorsque dernièrement on m'a » transféré de nuit dans une des tours du » château de Zapador. » C'est sûrement dans celle que j'aperçois là-bas, ainsi ce n'est pas derrière ce mur qu'est sa prison; cette fausse porte n'était probablement que l'issue d'un souterrain qui communiquait à la tour. Mais achevons de lire: « En dérangeant une pierre » dans un coin de ma prison, j'ai découvert » l'entrée d'un souterrain qui m'a d'abord » flatté de l'espoir d'une évasion facile. Mais,

» hélas ! j'ai fait beaucoup de chemin sous la » terre pour n'arriver qu'à une issue murée » depuis long-tems. » L'infortuné ! « Être » compâtissant qui trouverez cet écrit, allez » à Tolède informer mon neveu don Antonio » Alvarès que son oncle, que son second père » gémit dans les fers de son ennemi Zapador. » Et Antonio est lié avec Zapador ! comment se fait-il... Oh ! oh ! cachons ceci. Le voilà justement ce méchant Zapador, qui fait souffrir notre infortuné prisonnier. Un jeune homme l'accompagne ; c'est Antonio, sans doute. Il serait peut-être intéressant que je pusse les entendre. Cachons-nous dans cette grotte.

(Elle se glisse dans la grotte, et reparaît de tems en tems pour écouter.)

SCÈNE V.

ZAPADOR, ANTONIO, sortant du château.

ZAPADOR.

Prenons de ce côté, mon cher Antonio ; dans cet endroit solitaire nous serons plus à l'abri des observateurs. Eh bien ! mon ami, tu as vu mon Inès, comment la trouves-tu ?

ANTONIO.

Adorable, seigneur Zapador.

ZAPADOR.

Tant mieux; car tu es l'époux que je lui destine !

ANTONIO.

Juste ciel ! moi son époux ! Je serais assez heureux !

ZAPADOR.

Oui, Antonio; je te préviens qu'ayant été élevée solitairement auprès d'une vieille parente dans les montagnes d'Andalousie, elle a contracté dans ces lieux sauvages une habitude d'indépendance qui jusqu'à présent ne paraît pas s'effrayer de ma sévérité. Elle est d'une ingénuité, d'une franchise qui t'étonneront peut-être.

ANTONIO.

Tant mieux. Si j'ai le bonheur de lui plaire...

ZAPADOR.

Elle te le dira sans détour.

ANTONIO.

Fort bien. Mais dans le cas contraire....

ZAPADOR.

Alors je saurai la soumettre à mon autorité. Mais il te faut la mériter. La main d'Inès doit être le prix d'un dévouement sans bornes à mes volontés et aux sages desseins de mon beau-frère le grand inquisiteur.

ANTONIO.

Vous savez, Seigneur, quelle preuve de dévouement j'ai déjà donnée au grand inquisiteur et à vous.

ZAPADOR.

Oui, je sais qu'étouffant les scrupules de ta faible raison, tu nous as fourni les moyens d'enlever secrètement ton oncle don Sébastien Alvarès à son retour d'Amérique. Mais c'est pour tes intérêts autant que pour ceux du Saint-Office que tu as agi en cette occasion. Tu trouvais dangereux d'attendre, pour jouir de la fortune de ton oncle, l'époque incertaine où tu pouvais en hériter. Tu craignais, non sans quelque raison peut-être, qu'il ne fût un jour assez heureux pour retrouver sa fille unique, cette petite Maria, dont on n'a jamais pu constater la mort. En effet, malgré toutes les recherches, on ne l'a pas retrouvée après l'accident funeste qui l'avait fait rouler de la pente d'une colline dans ce ruisseau dont les flots venaient d'être grossis par l'orage.

ANTONIO.

J'avoue que j'étais effrayé à l'idée de la possibilité qu'un jour cet enfant reparût pour anéantir mes droits. Cependant rappelez-vous que je ne cédai qu'à la promesse que vous me fîtes qu'il ne serait point attenté à la vie de mon oncle.

ZAPADOR.

Oui, et c'est pour assurer l'effet de cette promesse que j'ai fait dernièrement extraire Alvarès des cachots de l'Inquisition pour le tenir ici renfermé dans la grande tour. Mais laissons cet objet, et parlons de ce qu'on exige de toi aujourd'hui.

ANTONIO.

Parlez, Seigneur, pour obtenir Inès il n'est rien que je ne sois prêt à entreprendre.

ZAPADOR.

Écoute, Antonio. Ton oncle Alvarès est l'ami d'un homme bien autrement dangereux que lui par le pouvoir dont il est revêtu.

ANTONIO.

Du duc d'Alziras, voulez-vous dire?

ZAPADOR.

Oui, du vice-roi. L'inquisiteur veut le punir du scandale qu'il ne cesse de causer en Espagne, depuis que Charles-Quint lui a confié l'exercice de sa suprême puissance.

ANTONIO.

Qu'entends-je? On oserait attaquer le représentant de Charles-Quint!

ZAPADOR.

Apprends que le procès du vice-roi a été secrètement instruit au tribunal de l'Inquisition, et que la sentence de mort a été pro-

noncée. L'exécution aurait suivi de près ; mais tu sais que le zèle est quelquefois forcé de céder à la prudence, quand le coupable est puissant sur la terre.

ANTONIO.

La sentence de mort a été prononcée ! (*Zapador lui montrant une pancarte avec un cachet noir.*) Juste ciel ! ce cachet... je frémis !

ZAPADOR.

Eh bien ! Antonio, c'est toi que le grand inquisiteur a jugé digne de délivrer l'Espagne d'un grand coupable.

ANTONIO.

Moi !

ZAPADOR.

Obéis, et la main d'Inès, de la nièce du nouveau vice-roi sera ta récompense. Oui, mon ami ; car c'est sur moi, tout le monde l'a su, que Charles-Quint avait d'abord jeté les yeux, quand les intrigues du duc d'Alziras l'ont emporté sur mes droits à la suprême faveur ! sois donc bien persuadé, mon cher Antonio, que si le duc tombe, c'est Don Ranucio Zapador, l'oncle de ton Inès, qui doit monter à sa place.

ANTONIO.

Vous me parlez d'Inès ; eh bien ! Seigneur,

je ferai tout pour vous satisfaire... Cependant je tremble que mon bras inexercé....

ZAPADOR.

On n'exige pas de toi un sacrifice qui surpasse tes forces. Tu peux trouver dans Tolède un de ces êtres obscurs qui, pour quelque peu d'or, te prêtera le bras qui te manque. C'est à toi de le diriger. J'ai lieu de croire que le vice-roi viendra bientôt se livrer lui-même. Sous prétexte de rendre la justice, il voyage dans tout le royaume sans prévenir nulle part de l'époque de son arrivée. On croit qu'il ne tardera pas à venir à Tolède, ou dans ses environs. Car souvent il se plaît à séjourner dans un village, dans un bois, au milieu d'une plaine, partout où il peut se procurer le plaisir de la chasse, qui est sa passion favorite.

ANTONIO.

Ce serait donc l'occasion d'une chasse qu'il faudrait choisir, pour y épier l'instant où, seul, dans l'endroit le plus épais de la forêt...

ZAPADOR.

C'est cela même, mon ami. Mais si cette occasion ne se trouve pas, il faut avoir un autre moyen tout prêt. Un chasseur habile doit multiplier ses précautions; tandis que sa flèche fend encore l'air, son arc est déjà tendu pour en lancer une autre. Je regrette beaucoup qu'une certaine dame ait depuis quelque

tems perdu la faveur du vice-roi. Elle nous aurait servi en cette occasion avec autant de zèle qu'elle en a mis l'année dernière à exiger du duc qu'il chassât son propre fils : si bien que ce beau jeune homme, sur qui toutes nos belles avaient déjà formé des espérances, est maintenant réduit à traîner une vie errante loin de la cour de son père.

ANTONIO.

Quel dommage que cette femme nous manque !

ZAPADOR.

N'importe, on trouvera quelque autre... Enfin, mon cher Antonio, que le vice-roi meure, et ma nièce est à toi.

ANTONIO.

Votre nièce est à moi, Seigneur.

(Lazarila, qu'on a vu de tems en tems paraître à l'entrée de la grotte, fait ici un mouvement d'horreur.)

ZAPADOR, serrant la main d'Antonio.

Bien, bien, mon ami. Voilà la disposition où je voulais te voir. Allons rejoindre ces dames, et ce soir, après la fête, j'acheverai de te donner mes instructions.

(Au mouvement qu'ils font pour s'éloigner, Lazarila se précipite sur le banc de pierre et feint de dormir.)

ANTONIO, l'apercevant.

Que vois-je ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LAZARILA.

ZAPADOR.

Ah ! ah ! c'est la petite Bohémienne qu'on voit roder dans ces environs depuis quelques jours.—Elle dort.

ANTONIO.

Si ce sommeil n'était qu'une feinte, et qu'elle nous eût entendu.

ZAPADOR.

Malheur à elle en ce cas, car il faudrait sans pitié... (*Bas.*) Mais attends, nous allons nous en assurer. (*A haute voix.*) Antonio, tire ton poignard et frappe cette fille.

ANTONIO, aussi à haute voix.

Vous avez raison, Seigneur, c'est le plus prudent. (*Il s'approche de Lazarila en levant le bras sur elle, puis il se retourne pour dire à voix basse :*) Observez bien ses mouvemens.

(Lazarila ouvre un instant les yeux, aperçoit que le bras qui la menace n'est point armé, elle les referme et reste dans une immobilité parfaite.)

ANTONIO.

Allons, puisqu'il le faut... Meurs, Malheureuse ! (*Il fait un mouvement dont Lazarila ne paraît pas beaucoup s'émouvoir.*)

LAZARILA, chantant sans ouvrir les yeux.

Pon, pon, pon, pon, accourez tous,
C'est la petite bohémienne,
Pon... pon... pon...

ZAPADOR.

Elle rêve danses et chansons. Décidément elle ne nous entend pas.

ANTONIO.

Allons, elle dormait véritablement.

ZAPADOR.

Tant mieux, car elle est si gentille que c'eût été dommage... (*Voyant Antonio toucher une médaille qui pend au cou de Lazarila.*) Que considères-tu là ?

ANTONIO.

C'est cette médaille d'or, où les figures bizarres que je vois gravées me rappellent....

ZAPADOR.

Quoi donc ?

ANTONIO.

En vérité, il me semble que dans mon enfance j'en ai vu une pareille entre les mains de mon oncle.

ZAPADOR.

Laissons cela, et allons....

ANTONIO.

Permettez que j'examine encore.

LAZARILA.

Pon, pon, pon.... (*Ouvrant les yeux et paraissant s'éveiller.*) O ciel! que voulez-vous? Ah! beau chevalier, ne m'enlevez pas ce précieux talisman!

ANTONIO.

On ne songe point à te l'enlever, mon enfant.

LAZARILA.

Que vois-je! le seigneur Zapador!

ZAPADOR.

Tu me connais donc?

LAZARILA.

D'hier seulement, Seigneur. Je vous ai aperçu de loin, avec cet aimable jeune homme qui est peut-être votre fils. Frappée de cet air de noblesse et de bonté qui vous distingue, j'ai demandé qui vous étiez. On vous a nommé. L'espoir de vous rencontrer, d'implorer votre protection pour mes camarades et pour moi, m'a fait roder depuis ce matin dans ces environs. Cependant le besoin de repos m'avait attirée dans cette grotte, et je m'y suis endormie. Ah! j'étais loin de m'attendre que l'illustre seigneur que je brûlais de revoir serait précisément le premier objet que la pau-

vre petite Lazarila devait contempler à son réveil.

ZAPADOR, à Antonio.

Eh ! eh ! eh ! cette petite est vraiment...

LAZARILA, à part.

Il est flatté, bon !

ZAPADOR.

Va, Lazarila, ton espoir ne sera pas trompé ; don Ranucio Zapador te prend sous sa protection.

LAZARILA.

Ah ! Seigneur...

ZAPADOR.

Écoute ; comme tes camarades les Bohémiens sont parfois assez divertissans, je te permets de les amener à la fête que je donne aujourd'hui dans mon château.

LAZARILA.

Ils y viendront volontiers, Seigneur.

ZAPADOR.

Quant à toi, petite espiègle, l'entrée t'en sera toujours ouverte. Ne crains pas de paraître souvent sur mon passage. Tu n'en seras pas fâchée.

LAZARILA.

O mon Dieu ! que je m'estime heureuse !

ZAPADOR, lui donnant une petite tape sur la joue.

Eh ! eh ! eh ! on n'est pas plus gentille !

LAZARILA, à part.

Je l'ai échappé belle!

ANTONIO, à Zapador.

Je lui soupçonne autant de malice que de gentiliesse.

ZAPADOR.

Qu'importe! c'est ce qui la rend plus aimable. Mais allons au-devant de ma nièce qui se promène, je crois, de ce côté, avec sa duègne. Allons, viens. Antonio. (*A Lazarila.*) A ce soir, petite.

LAZARILA.

Oui, Seigneur. (*A part.*) Et je tâcherai d'en profiter.

ZAPADOR, riant.

Eh! eh! eh! la drôle de fille!

(Il s'éloigne.)

ANTONIO, le suivant.

Bonjour, bonjour petite.

LAZARILA.

Votre servante, beau chevalier.

SCÈNE VII.

LAZARILA.

Oh! les vilaines gens! conspirer ainsi contre les jours du vice-roi, qu'on dit si bon au

pauvre monde! D'un autre côté cet Antonio qui a livré son oncle, son bienfaiteur, à l'inquisition! poussé par la seule et vile crainte de voir reparaître un enfant qui lui ravirait sa fortune!... Eh! mais j'y songe à cet enfant! et ma mère adoptive qui m'a raconté souvent qu'elle m'avait trouvée sur les bords du Mançanarès! Mais de quelle idée folle allais-je m'occuper-là? Et cet infortuné qui désire qu'on informe son neveu Antonio... Juste ciel! le misérable serait plutôt capable... Non, non, gardons-nous en bien. C'est au vice-roi qu'il faut apprendre ce comble d'atrocité ainsi que l'affreux complot tramé contre lui-même. O mon Dieu! s'il vient à Tolède, qui l'avertira du danger qui l'y attend? Eh bien! ce sera moi. Oui, j'aurai le courage... Oh! oh! voici cette aimable Inès qui vient de ce côté avec sa duègne. Si je pouvais lui parler et lire dans son cœur... Allons, impossible dans ce moment. Voilà son oncle et Antonio qui les abordent. Il ne faut pas qu'ils me retrouvent ici. Courons prévenir nos Bohémiens, et revenons bien vite épier tout ce qui se passe.

(Elle sort par le devant à droite.)

SCÈNE VIII.

BARBARA, INÈS en négligé du matin, entrant par la droite, ZAPADOR, ANTONIO, revenant du château.

ZAPADOR.

Ma nièce, nous allions à ta rencontre. L'empressement du seigneur Antonio ne lui a pas permis d'attendre que tu fusses rentrée au château.

ANTONIO.

Signora, mon impatience est bien excusable. Votre présence a pour moi un charme si puissant...

INÈS.

Pardon, Monsieur, j'ai de l'humeur, et je ne pourrais pas répondre comme il convient à votre joli compliment.

ZAPADOR.

Et d'où vient ton humeur, Inès?

INÈS.

C'est Barbara, qui depuis son arrivée dans ce château ne fait que me contrarier.

BARBARA.

Soyez raisonnable, Signora, et jamais je ne vous contrarierai. Vous ai-je jamais refusé le plaisir d'une innocente promenade ? Mais

vous êtes insatiable, et peu vous importe que mes jambes puissent vous suivre. Dame ! si l'on est infatigable à votre âge, au mien on se lasse vite.

INÈS.

Tant pis pour vous. Vous prié-je de m'accompagner.

BARBARA.

C'est mon devoir, Signora. Demandez au seigneur Zapador.

ZAPADOR.

Oui, ma nièce, elle a raison.

INÈS.

Mais c'est une persécution ! Ah ! que ne suis-je encore dans notre désert de l'Andalousie ! J'y étais si heureuse de courir librement dans la campagne. Oh ! comme je m'amusais des frayeurs de Barbara qui se désolait de ne pouvoir me suivre partout, et qui, chaque fois qu'elle me voyait de loin gravir un rocher ou franchir un ravin, me criait : Prenez donc garde, Signora ; mon Dieu ! mon Dieu ! prenez donc garde.

BARBARA.

Vous étiez aussi d'une imprudence...

INÈS.

Pourquoi ne pas me laisser ici la même liberté ?

ZAPADOR.

La décence s'y oppose, Inès. Est-ce là tout le sujet de ton humeur?

BARBARA.

Il en est encore un, Seigneur. C'est que la Signora ce matin..... Mais je ne veux rien dire.

INÈS.

Parlez, Barbara, parlez, je vous le permets.

ZAPADOR.

Qu'est-ce que c'est donc?

BARBARA.

Regardez sa coiffure, Seigneur, ce ne sont que ses cheveux. Eh bien! croiriez-vous qu'elle a passé deux grandes heures devant une glace à les arranger ainsi? Si je n'étais survenue pour lui en faire honte, je crois qu'elle y serait encore.

INÈS.

Aussi Barbara est cause que je suis horriblement coiffée.

ANTONIO.

Pas du tout, Signora, vous êtes à ravir.

INÈS.

Non, Monsieur, vous n'y entendez rien, je suis affreuse.

ZAPADOR.

Allons, allons, ma nièce, Barbara n'a pas

tort de blâmer cette affectation de te regarder sans cesse au miroir.

INÈS.

C'est bien le moins, mon oncle, que je profite ici d'un agrément qui me manquait dans nos montagnes, je veux dire de ces grandes glaces qui décorent vos appartemens. C'est charmant de se voir ainsi de la tête aux pieds, et de pouvoir juger d'un coup d'œil si rien ne manque à sa parure.

BARBARA.

Vous l'entendez, Seigneur.

ZAPADOR.

Écoute, Inès, on te passera la parure, si c'est pour plaire à ton époux.

INÈS, étonnée.

A mon époux!

ZAPADOR.

Oui, mon enfant. (*Montrant Antonio.*) Et le voici.

INÈS.

Monsieur!

ANTONIO.

Moi-même, Signora, et c'est avec ravissement...

INÈS, vivement à Antonio.

Attendez. (*A Zapador.*) Mon oncle, mais c'est hier que j'ai vu Monsieur pour la première fois.

ZAPADOR.

N'importe, Inès, c'est un projet arrêté.

ANTONIO.

Et j'emploierai tous mes soins à mériter votre amour, charmante Signora.

INÈS.

Il n'est plus tems, Monsieur, mon choix est fait.

ZAPADOR.

Qu'entends-je? Barbara, que signifie...

BARBARA.

Sainte Vierge, voici du nouveau, par exemple! mais, mais, mon Dieu, je ne connais personne...

INÈS.

Je le crois bien. Ferdinand avait soin d'éviter ta rencontre.

ZAPADOR.

Quel est ce Ferdinand, Signora?

INÈS.

Oh! c'est un charmant jeune homme.

BARBARA.

Je tombe des nues.

ZAPADOR.

Où l'as-tu vu? réponds vite.

INÈS.

Dans notre désert. Tous les jours il des-

cendait de la montagne, comme un ange du ciel qui venait visiter notre vallée.

BARBARA.

C'était plutôt un ange de ténèbres qui sortait de l'enfer.

INÈS.

J'avais un jour égaré mon agneau, je le cherchais, quand au détour d'un rocher je l'aperçus auprès d'un beau jeune homme qui le caressait. Le jeune homme me rendit mon agneau de la manière la plus aimable, et, Dieu merci, je n'ai pas le défaut d'être ingrate.

ANTONIO.

C'était sans doute quelque pâtre.

INÈS.

Non, Monsieur; son air était noble, ses traits délicats, et sa physionomie spirituelle.

ZAPATOR.

Barbara, est-ce là la surveillance?...

BARBARA.

Ah! Seigneur, je vous jure par saint-Jacques de Compostelle que je n'ai jamais quitté la Signora.

INÈS.

Non, mais je te quittais, moi, quand tu fesais ta méridienne.

BARBARA.

Oh! quelle trahison!

ZAPADOR.

Quel était ce téméraire? son nom? son rang? sa famille?

INÈS.

Son nom est Ferdinand, je vous l'ai dit. Son rang, sa famille, je n'en sais rien; car je n'ai point pensé à m'en informer.

(Lazarila paraît dans le fond et s'arrête pour écouter.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LAZARILA.

ZAPADOR, à Inès.

Va, malheureuse enfant, remercie le Ciel qui te sauve de l'abîme en te donnant le seigneur Antonio.

INÈS.

Mon oncle, c'est Ferdinand que j'aime.

LAZARILA, à part dans le fond.

Fort bien!

ZAPADOR.

Brisons là, Signora, et disposez-vous à m'obéir; et vous, Barbara, tremblez....

BARBARA.

C'est ce que je fais, Seigneur.

ZAPADOR.

Dorénavant une pareille négligence ne resterait pas impunie.

INÈS.

Tenez, mon oncle, je ne me soucie plus de votre beau château, ni de toutes ces belles glaces qui me plaisaient tant d'abord; renvoyez-moi dans mes chères montagnes.

ANTONIO.

Où le moindre jeune homme paraît un ange qui descend du ciel ?

ZAPADOR, à Antonio.

Rassurez-vous, mon ami. (*A Inès.*) Signora, c'est parmi les habitans de la terre qu'il vous faut prendre un époux, et cet époux sera don Antonio.

INÈS, soupirant.

Qui n'est point un ange, en effet.

ZAPADOR.

Oui, Signora, je le veux, et vous obéirez.

INÈS.

Quel tems mon oncle a-t-il fixé pour ce mariage ?

ZAPADOR.

Cela dépend d'une circonstance... on vous avertira.

INÈS.

Je respire ! Je tremblais que ce fût demain.

ZAPADOR.

Ce serait demain, peut-être, si le vice-roi que nous attendons à Tolède arrivait aujourd'hui. Rentrons au château.

LAZARILA, s'approchant comme ne fesant que d'arriver.

Seigneur Zapador, mes camarades seront à vos ordres et disposés à faire tout ce qui dépendra d'eux pour divertir votre Excellence.

ZAPADOR.

Fort bien, fort bien, mon enfant. Dans une heure au plus tard la fête commencera.

INÈS.

Eh! mais, quelle est donc cette fille si éveillée?

LAZARILA.

Signora, je suis la petite Bohémienne Lazarila, d'autant plus empressée à vous servir, que je vois dans vos jolis traits les pronostics les plus heureux.

INÈS, soupirant.

Les plus heureux!

LAZARILA.

Oui, Signora; je sais même déjà qu'un aimable cavalier brûle d'obtenir votre main.

ZAPADOR, à Antonio.

C'est vous, mon cher Antonio.

INÈS.

Aimable, dit-elle! hum!

LAZARILA.

Sans doute. (*Bas en lui prenant la main.*) N'en avez-vous pas jugé ainsi dans les montagnes d'Andalousie?

INÈS.

Juste ciel !

ZAPADOR.

Qu'est-ce donc, ma nièce ?

INÈS, troublée.

C'est que... cette bohémienne m'a saisi la main... je ne m'attendais pas... j'ai eu peur, mon oncle.

ZAPADOR.

Quel enfantillage ! allons, rentrons.

(Il s'éloigne avec Antonio.)

INÈS, à Lazarila.

Au revoir, ma petite amie ; dans un autre moment vous m'expliquerez vos pronostics. (*Bas.*) et ce que vous savez des montagnes d'Andalousie.

LAZARILA.

Oui, Signora, de tout mon cœur.

ZAPADOR, se retournant.

Allons donc, ma nièce.

INÈS.

Me voici, mon oncle. Cette petite est charmante ; elle promet de me dire ma bonne aventure.

(Elle suit son oncle et Antonio, en se retournant plusieurs fois pour regarder Lazarila.)

SCÈNE X.

LAZARILA.

Tant d'innocence et de candeur deviendrait le prix de la scélératesse! non, je ne le souffrirai pas. Perfide Antonio, barbare Zapador, Lazarila veille sur vos victimes, et dût-elle y périr, elle saura peut-être à la fois servir deux amans, briser les fers d'un vieillard malheureux, et sauver le vice-roi du poignard d'un assassin.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin. Sur le devant, à gauche du spectateur, est un pavillon récemment arrangé pour la fête, avec des draperies jetées élégamment sur de petits arbres voisins; le tout orné de guirlandes de fleurs. Ce pavillon cache entièrement un débri d'architecture gothique. Dans l'entablement de cette ruine est une porte qui ferme l'entrée d'un souterrain. A droite, en face du pavillon, est un épais buisson de divers arbustes fleuris, parmi lesquels est un rosier chargé de roses. Quelques pas plus loin, est un gros trone de châtaignier creux dont il ne reste que quelques petite branches qui ont poussé de l'écorce.

SCÈNE I.

UN DOMESTIQUE ET PLUSIEURS OUVRIERS; LAZARILA ET SES BOHÉMIENS.

LE DOMESTIQUE, en entrant, aux ouvriers qui finissent de travailler au pavillon.

Allons, voilà qui va bien, mes amis: maintenant rapportez tous vos outils dans cette serre et vous irez vous rafraîchir. Attendez, je vais vous ouvrir. (*Il tire une clef et ouvre la porte du souterrain. Les ouvriers vont y déposer leurs outils, tels que pioches, béches, etc. En ce moment Lazarila entre avec ses*

Bohémiens.) Ah! ah! voilà la petite Bohémienne qui nous amène son monde.

LAZARILA.

Bon, c'est sans doute ici le lieu choisi pour la fête.

LE DOMESTIQUE.

Précisément, ma petite.

LAZARILA, à ses camarades.

Voyez donc ce joli pavillon qu'on vient de placer là tout exprès pour masquer cette vilaine ruine dont le triste aspect aurait effarouché les plaisirs. C'est fort bien entendu. (*Au domestique.*) Monsieur, qu'est-ce que c'est que cette porte?

LE DOMESTIQUE.

C'est celle d'un long souterrain dont nos jardiniers font leur serre depuis nombre d'années.

LAZARILA.

Où aboutit ce souterrain?

LE DOMESTIQUE.

Oh! mon Dieu, nulle part. On dit qu'autrefois il communiquait au vieux château dont il ne reste plus que cette tour que vous voyez là-bas.

LAZARILA.

Ah! fort bien. (*Aux Bohémiens.*) Allons, suivez-moi, mes amis, je vais vous conduire

là-bas sous un épais couvert, où vous pourrez achever votre toilette. Venez, venez.

(Elle s'en va avec les Bohémiens.)

LE DOMESTIQUE.

Les drôles de gens! je suis curieux de voir... suivons-les de loin.

(Il oublie la clef sur la porte du souterrain pour suivre les Bohémiens. Les ouvriers sortent avec lui.)

SCÈNE II.

ALVARÈS, sortant du souterrain.

(Il a une barbe blanche, le front chauve; il porte une chaîne dont un bout est attaché à un pied, et l'autre à l'un de ses poignets.)

Cette porte était ouverte! serais-je assez heureux.... mais non, je m'aperçois que je n'arrive pas dans un lieu d'où je puisse achever de m'échapper. Là-bas des ouvriers qui travaillent, des gens qui se promènent; plus loin, ces longs murs..... que d'obstacles! et puis comment hasarder un pas avec cette chaîne dont je n'ai pu me débarrasser et qui me trahira partout? il ne m'aura donc servi de rien d'avoir découvert, dans la tour que j'habite, l'entrée d'un souterrain dont mes gardiens ignoraient l'existence! ce sera donc en vain que je me serai fatigué à en suivre les interminables détours! Ah! le courage et les forces m'abandonnent, je me soutiens à

peine ; asseyons-nous. (*Il va s'asseoir sur un banc auprès du pavillon.*) Ah ! que la joie fait de mal quand elle a été trompée ! la première direction que j'avais suivie m'avait montré tantôt une autre issue : mais elle était murée, et c'est avec beaucoup de peine que j'ai pu déranger quelques pierres pour jeter un billet au dehors.

SCÈNE III.

ALVARÈS, LAZARILA.

LAZARILA, dans le fond.

Quel est ce vieillard ? cette chaîne qu'il porte.... que signifie...

ALVARÈS, à lui-même.

Que sera devenu cet écrit ? une voix douce a frappé mon oreille ; elle m'a paru celle d'un être sensible...

LAZARILA.

Mon Dieu ! ne serait-ce pas l'infortuné....

ALVARÈS, de même.

J'ai cru entendre prononcer un nom...

LAZARILA, s'approchant.

Celui de Lazarila, peut-être.

ALVARÈS, effrayé.

O ciel !

LAZARILA.

Ne craignez rien, Seigneur, c'est vous qui avez écrit ce billet, n'est-ce pas ?

ALVARÈS.

Moi-même, mon enfant, c'est donc toi qui l'as trouvé !

LAZARILA.

Oui, c'est moi, la petite Lazarila.

ALVARÈS.

Lazarila ! Oui, c'est ce nom, c'est aussi la voix qui, dans la sombre nuit où j'étais plongé, a résonné à mon oreille comme celle d'un ange consolateur.

LAZARILA.

Ah ! que ne suis-je un ange en effet, pour vous transporter aussitôt dans les airs, bien loin de ce séjour affreux du crime et de la plus noire perfidie ! Mais comment vous trouvé-je ici, Seigneur ?

ALVARÈS.

Je suis sorti par ce souterrain dont je vois qu'on ignorait la communication avec ma prison.

LAZARILA.

Et vous ne profitez pas ?... Mais non, votre évasion est impossible en ce moment, avec le monde que je vois circuler de tout côté dans ce jardin pour la fête qui va se réunir ici.

ALVARÈS.

Hélas ! je le sais bien, il me faut retourner dans mon cachot.

LAZARILA.

Cruelle nécessité ! oui, croyez-moi, Seigneur, avant qu'on s'aperçoive de votre vaine tentative et qu'on songe à vous chercher, regagnez votre cachot, et comptez que Lazarila mettra tout en usage pour vous faire échapper plus sûrement à vos persécuteurs !

ALVARÈS.

Toi ! et qui es-tu ?

LAZARILA.

Je ne suis qu'une pauvre Bohémienne, mais j'ai du zèle, de l'adresse et une envie insurmontable de vous servir.

ALVARÈS.

De me servir ! et tu ne me connais pas !

LAZARILA.

Ne sais-je pas, par votre billet, que don Sébastien Alvarès est malheureux sans l'avoir mérité ? en faut-il davantage pour m'intéresser à votre destinée ?

ALVARÈS.

Chère enfant ! tout ce que tu pourrais faire pour moi, ce serait d'aller à Tolède, d'y chercher mon neveu don Antonio...

LAZARILA.

Don Antonio !

ALVARÈS, continuant.

Pour lui apprendre qu'arrêté au nom du Saint-Office, je ne puis attribuer ce malheur qu'à la haine que me porte Zapador. Antonio s'empressera de venir à mon secours. Depuis que j'ai perdu ma fille, mon unique enfant, j'ai regardé Antonio comme mon fils et mon héritier. Je l'avais pris en affection dès son enfance, et il a constamment justifié ma tendresse. Mais on pourrait me surprendre ici : adieu, chère petite, je vais rentrer.

(Il va pour s'éloigner.)

LAZARILA.

Mais, Seigneur, don Antonio est un scélérat; c'est lui-même qui vous a livré au Saint-Office.

ALVARÈS, se rapprochant.

Antonio ! c'est impossible.

LAZARILA.

C'est la vérité, Seigneur. Le hasard m'a fait entendre, ce matin même, un entretien secret qu'il avait avec Zapador.

ALVARÈS.

Avec Zapador, le plus mortel de mes ennemis !

LAZARILA.

Dont il doit épouser la nièce.

ALVARÈS.

Juste Ciel !

LAZARILA.

La main de l'aimable Inès sera, si le Ciel ne la protége, le prix d'un autre crime dont l'idée seule... Mais j'espère bien l'empêcher.

ALVARÈS.

Antonio ! je doute si je veille. Antonio et Zapador réunis pour me [persécuter ! il n'est donc plus pour moi d'espoir !

LAZARILA.

Le vice-roi n'est-il pas votre ami ?

ALVARÈS.

Qui l'instruira ?

LAZARILA.

Moi.

ALVARÈS.

Tu oserais...

LAZARILA.

Oui, je saurai parvenir jusqu'à lui.

ALVARÈS.

Étrange créature ! qui peut t'inspirer pour un malheureux vieillard...

LAZARILA.

Rentrez, rentrez, Seigneur, mais auparavant permettez que sur cette main...

(Elle prend la main d'Alvarès et la baise en sanglotant.)

ALVARÈS.

O ciel! que fais-tu donc? ma main est mouillée de tes larmes! et moi qui ne puis me défendre moi-même.... Adieu, adieu, chère enfant, ton excellent cœur t'abuse sans doute sur ce que tu peux faire pour moi. Mais n'importe, je te dois au moins l'un des plus doux momens que puisse attendre un infortuné, l'aspect d'un être sensible à ses souffrances.

LAZARILA.

Ah! Seigneur, s'il faut ma vie... ciel! n'entends-je pas du bruit?

(Elle regarde autour d'elle.)

ALVARÈS, à lui-même, allant vers le souterrain.

L'aimable enfant! comment se peut-il qu'à cet âge.... (*S'arrêtant à l'entrée du souterrain.*) Ah! j'ai trop tardé. J'entends dans le souterrain.... on me cherche. C'est Gavaco, mon geôlier, sans doute.

LAZARILA.

O mon Dieu! venez pour quelques instans du moins, vous cacher derrière ce buisson.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GAVACO.

GAVACO, dans l'intérieur.

MALÉDICTION! décidément il s'est sauvé.

ALVARÈS, à Lazarila qui l'entraîne.

Non, mon enfant. Le voici ; il n'est plus tems.

GAVACO, sortant du souterrain.

Allons, je n'ai plus à choisir que de m'aller pendre ou de me sauver aussi. Mais qui diable aurait deviné que ce souterrain communiquait à la tour? il faut que ces prisonniers aient un instinct pour les découvertes... (*Apercevant Alvarès.*) Que vois-je? Ah! vous voilà, Monsieur! où prétendiez-vous aller?

ALVARÈS.

Je voulais recouvrer ma liberté, mais parvenu en ce lieu, j'en ai reconnu l'impossibilité.

GAVACO.

C'est fort heureux. Parbleu! vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une belle peur; mais la leçon est bonne, aussi... Oh! oh! vous n'étiez pas seul ici? (*A Lazarila.*) Qui es-tu, toi? que fais-tu là?

LAZARILA.

Je vas, je viens, comme il me plaît dans ce château, dont le maître m'a pris sous sa protection. Je passais, j'aperçois là cet infortuné, je lui demande qui il est...

GAVACO, effrayé.

Te l'a-t-il dit?

LAZARILA.

Non, il allait me répondre quand vous avez paru.

GAVACO.

A la bonne heure. Mais toi, la protégée du maître du château, comment t'appelles-tu?

LAZARILA.

Lazarila.

GAVACO.

Ah! tu es donc cette petite bohémienne dont on vante ici la science merveilleuse!

LAZARILA.

C'est moi.

GAVACO.

Parbleu! j'ai bien envie.... (*A Alvarès.*) Allons, Monsieur le prisonnier, faites-moi le plaisir de reprendre ce chemin qui, dès ce soir, aura cessé d'être praticable.

ALVARÈS, à Lazarila.

Adieu, aimable enfant!

(Il s'éloigne en regardant Lazarila avec une expression de reconnaissance.)

GAVACO.

Allons, allons, c'est assez. Allez devant, je ne tarderai pas à vous rejoindre. (*Regardant Lazarila.*) Je veux...

(Il suit Alvarès jusqu'au souterrain.)

LAZARILA, à part.

Cet homme veut me parler; tâchons de

m'en faire bien venir. Pauvre vieillard ! à la vue de ses indignes fers je n'ai pu retenir mes larmes; j'en suis encore tout ému.

SCÈNE V.

GAVACO, LAZARILA.

GAVACO, fermant la porte et retirant la clef.

Il peut maintenant se promener tant qu'il voudra, je le retrouverai toujours. Ma foi, je l'ai échappé belle ! Quand je le disais, que cette maudite chouette, que j'ai entendue crier si long-tems l'autre nuit, me présageait chagrins et malheurs !

LAZARILA, à part.

Il est superstitieux; fort bien.

GAVACO.

Ne voilà-t-il pas, dès le lendemain, que ma femme Barbara, dont je n'entendais plus parler depuis dix ans, arrive ici avec la nièce de notre maître !

LAZARILA, s'approchant.

C'est très-malheureux en effet.

GAVACO.

Ah ! çà, la belle enfant, puisque tu sais tant de choses, tu sais, sans doute expliquer les songes ?

LAZARILA.

Les songes? bagatelle, pour moi.

GAVACO.

Eh bien! j'en ai fait un qui me trouble l'esprit par sa singularité, et par la circonstance qu'il est revenu me tourmenter trois nuits de suite.

LAZARILA.

Ah! ah! ceci est sérieux.

GAVACO.

Écoute bien. Chaque fois, un génie, avec une longue robe blanche et une épaisse barbe noire, me fesait descendre dans une cave immense où je voyais rangés en bel ordre cinq cents tonneaux d'un vin exquis.

LAZARILA.

Cinq cents?

GAVACO.

Ni plus ni moins. Le génie, après les avoir indiqués du doigt, me disait d'une voix de tonnerre: « Gavaco, ceci t'appartient, bois » Ce dernier mot surtout était si énergiquement prononcé, que, circulant de voûte en voûte, leur écho ne finissait pas de me répéter: bois... bois... bois...

LAZARILA.

Et vous buviez?

GAVACO.

Eh! non, par la sambleu! car dans les trois

fois que j'ai fait ce rêve, je n'en étais pas plutôt là, que le gracieux tableau qui enchantait ma vue s'embrouillait, disparaissait, et je m'éveillais avec une soif ardente. Qu'est-ce que cela signifie?

LAZARILLA.

Eh! eh! ce songe mérite attention. Ces cinq cents tonneaux d'excellent vin... qui seraient pour vous une fortune... ce lieu souterrain... attendez, je commence à entrevoir... (*A part.*) Oh! si l'idée qui me vient pouvait réussir!... (*Haut.*) Oui, Gavaco, une fortune, un trésor que tu découvriras avant peu.

GAVACO.

Où donc? où donc?

LAZARILLA.

Fort près d'ici; mais j'ai besoin d'une opération magique pour savoir précisément en quel endroit de ce château on l'a caché jadis.

GAVACO.

Un trésor caché dans ce château!

LAZARILLA.

Oui, depuis cinq cents ans.

GAVACO.

Là! voyez, autant d'années que j'ai rêvé de tonneaux!

LAZARILLA.

Sans doute. Mais l'homme à la robe blanche, à la barbe noire, m'apprend que le trésor

est gardé par un pouvoir surnaturel. Cependant, Gavaco, si tu as de la résolution, du courage...

GAVACO.

J'en aurai.

LAZARILLA.

Et si je puis compter sur ta reconnaissance.

GAVACO.

Nous partagerons, c'est entendu.

LAZARILLA.

Nous en viendrons à bout; mais il faut qu'il fasse nuit. Où te trouverai-je?

GAVACO.

A la grande tour; trois petits coups à la porte, et je paraîtrai.

LAZARILLA.

Il suffit; laisse-moi.

GAVACO.

Va donc vite consulter ton grimoire. (*A part.*) Un trésor! oh! comme je boirai, si je le trouve.

(Il va ouvrir la porte du souterrain, entre et ferme sur lui.)

SCÈNE VI.

LAZARILA.

Et moi, comme je serai contente, si je t'enlève ton prisonnier! Mais j'aurais besoin d'une certaine quantité d'or; si Ferdinand, ce bon jeune homme, pouvait m'en donner, en lui expliquant l'usage que j'en veux faire... (*On entend une marche.*) Oh! oh! voilà qu'on vient ici. Il est heureux, pour nos amans, qu'il soit décidé que je serai de la fête.

SCÈNE VII.

ZAPADOR, ANTONIO, INÈS parée, PLUSIEURS DAMES ET SEIGNEURS, LAZARILA, BARBARA.

INÈS, apercevant Lazarila, à part.

Lazarila! je brûle de l'interroger.

ZAPADOR.

Ah! te voilà petite? Tu peux aller dire à tes camarades que je les attends.

LAZARILA.

J'y cours, Seigneur.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LAZARILLA.

ZAPADOR.

Don Antonio, donnez la main à ma nièce, et allons nous asseoir sous ce pavillon.

ANTONIO.

La Signora veut-elle permettre?...

(Il lui prend la main pour la conduire sous le pavillon.)

ZAPADOR, à un domestique qui entre.

Une lettre! voyons. (*Il prend la lettre et l'ouvre.*) Ah! ah! c'est..... (*La parcourant des yeux.*) Don Antonio, écoute.

ANTONIO, quittant Inès.

Qu'est-ce donc, seigneur Zapador?

ZAPADOR, à demi-voix.

Un ami m'écrit de Ciudaréal que le vice-roi, qui y était encore à la date de sa lettre, se disposait à en partir pour se diriger sur Tolède. Ainsi, selon toute apparence, nous le verrons bientôt.

ANTONIO.

Fort bien. Mais comment pourrons-nous?...

ZAPADOR.

Silence! Nous en reparlerons après la fête.

(Ils vont s'asseoir.)

INÈS.

Ah ! bon, voici Lazarila. Eh ! mais, mon oncle, quelle espèce de gens nous amène-t-elle là?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES.

(Les Bohémiens, couverts de leurs manteaux et mantes, viennent se ranger devant le pavillon.)

ZAPADOR.

Qu'est-ce donc, Lazarila, tes Bohémiens, ne pouvaient-ils se présenter sous des vêtemens moins misérables?

LAZARILA.

Je vous assure, Seigneur, que le désir de plaire à votre Excellence leur a fait employer tous leurs soins à leur parure.

ZAPADOR.

Ma foi, si c'est cela...

(A un signal que fait Lazarila, tous les vilains manteaux disparaissent d'un seul tems, et les Bohémiens se montrent galamment et quelques-uns richement vêtus. Zapador et Inès expriment à Lazarila leur surprise et leur satisfaction.)

BALLET.

(Les Bohémiens exécutent des danses d'un caractère bizarre. On danse le Bolero et le Fandango, etc.)

ZAPADOR, après le ballet.

C'est très-bien, mes amis. (*Donnant une bourse à Lazarila.*) Tiens, Lazarila, tu leur distribueras ceci.

LAZARILA, donnant la bourse à l'un des Bohémiens.

Tenez, mes camarades, allez vous partager cette marque de la munificence du seigneur Zapador.

(Les Bohémiens se retirent. Lazarila les suit lentement et regardant Inès à plusieurs reprises.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté LAZARILA ET LES BOHÉMIENS.

ZAPADOR.

Ma nièce, tu peux te promener quelque tems encore avec Barbara. J'ai à causer, avec don Antonio, de choses importantes. (*Bas.*) Antonio, suis-moi dans mon cabinet. Nous verrons, en relisant cette lettre...

(Il a l'air de continuer à lui parler en s'en allant.)

INÈS, montrant le côté par où les Bohémiens sont sortis.

Allons de ce côté, Barbara.

BARBARA.

Non, Signora. Il ne serait pas décent d'aller vous confondre parmi ces Bohémiens qui s'en vont par là. Prenons par cette allée. Elle est solitaire et propre aux sages méditations.

INÈS.

Il semble qu'elle prend plaisir à me contrarier.

(Elles sortent.)

SCÈNE XI.

LAZARILA, FERDINAND.

LAZARILA rentrant, suivie de Ferdinand.

Comment, Monsieur, vous étiez là si près!

FERDINAND.

Oui, Lazarila. J'étais au coin de cette charmille, et tant qu'a duré la fête, je n'ai cessé de m'enivrer du plaisir de contempler les traits charmans de mon Inès. J'ai même été vingt fois tenté de m'approcher assez pour qu'elle pût m'apercevoir.

LAZARILA.

Et vous auriez mal fait. Inès est si peu accoutumée à cacher ses sentimens, qu'on vous

apercevant elle eût été capable d'en témoigner sa joie devant son oncle et tout le monde. Comment auriez-vous pu réparer cette imprudence ?

FERDINAND.

Quoi, Lazarila, tu présumes que ma présence aurait produit sur elle l'effet que tu dis là ?

LAZARILA.

Certainement.

FERDINAND.

Tu sais donc...

LAZARILA.

Que vous êtes aimé, oui. Vous ne fesiez que vous en douter, eh bien ! je vous l'assure. Vous voyez que je ne vous ai point oublié.

FERDINAND.

Et le mariage avec Antonio....

LAZARILA.

Est décidé, mais il ne se fera pas.

FERDINAND.

Qui l'empêchera ?

LAZARILA.

Elle-même, et je l'aiderai.

FERDINAND.

Elle-même, dis-tu ?

LAZARILA.

Oui. J'ai remarqué qu'elle a du caractère,

et qu'on la forcera difficilement à dire oui, si son cœur lui inspire de dire non.

FERDINAND.

Tu me charmes, Lazarila! Achève, et fais en sorte qu'elle apprenne que je suis ici, que je puisse la voir, lui exprimer...

LAZARILA.

Doucement, doucement, modérez votre impatience. Écoutez, je sais qu'Inès meurt d'envie de me parler. Je ne tarderai pas, j'espère, à la rencontrer, je lui dirai sa bonne aventure; et vous, Monsieur, vous aurez soin de vous trouver là quelque part à portée de venir vérifier mes prédictions. Cela vous convient-il?

FERDINAND.

Oh! c'est charmant!

LAZARILA.

Paix! Tenez, êtes-vous heureux? La voyez-vous qui vient de ce côté avec sa duègne?

FERDINAND.

Si nous allions à sa rencontre....

LAZARILA.

Y pensez-vous? Et sa duègne *donc?*

FERDINAND.

Mais quel est ton dessein?

LAZARILA.

Courez vous cacher derrière ce buisson, et

quand vous m'entendrez... Mais les voilà, je vais avec vous pour vous expliquer... Venez, venez vite.

(Elle le pousse vivement derrière le buisson et y passe avec lui.)

SCÈNE XII.

INÈS, BARBARA.

INÈS, entrant d'abord, et regardant autour d'elle.

Si Lazarila pouvait revenir de ce côté?

BARBARA, la suivant.

Doucement donc, Signora, vous allez un train... qui me fait perdre à chaque instant le fil de notre entretien.

INÈS.

Eh bien! arrêtons-nous ici, je t'écouterai; parle.

BARBARA.

Je vous disais donc, Signora, que ces danses qui vous amusent tant, ne sont que des inventions diaboliques. On n'y fait pas un pas, un mouvement, un geste, qui n'exprime l'amour.

INÈS.

Quel mal à cela?

BARBARA.

Quel mal, Signora! C'est un grand mal

pour une jeune fille, de se repaître l'imagination de chimères amoureuses, quand elle est à la veille de contracter un mariage raisonnable.

INÈS.

Ainsi, selon toi, il ne faut pas avoir d'amour pour son mari.

BARBARA.

Je n'ai pas dit cela. Au contraire, il faut aimer son mari d'un amour honnête, sage, tranquille, de cet amour enfin....

INÈS.

Qui n'est pas de l'amour, peut-être. Eh bien! moi, je veux aimer mon mari à la folie, et voilà pourquoi je ne veux pas épouser don Antonio.

BARBARA.

On vous y forcera bien.

INÈS.

Je me tuerai plutôt.

BARBARA.

Bah! bah! on ne se tue pas, et on finit par s'accommoder de sa destinée. Eh! mon Dieu! n'ai-je pas éprouvé cela aussi? et quoiqu'il se soit écoulé une trentaine d'années, à l'heure où je vous parle, je crois voir encore le beau jeune homme.

(Ici Lazarila se montre un instant dans le fond.)

* * * * *

Comment, Barbara, tu as connu l'amour?

BARBARA.

Eh! pourquoi donc pas, Signora? ce jeune homme m'aimait, j'en étais folle. Hélas! j'eus la douleur de le voir s'embarquer pour le Nouveau-Monde, et depuis trente ans je n'ai pas eu de ses nouvelles.

INÈS.

Quel dommage!

BARBARA, soupirant.

Oh! certainement. Un an après son départ, je ne sais quel mauvais génie m'a poussé à faire le plus sot mariage.

INÈS.

Tu es mariée?

BARBARA.

Eh! oui, malheureusement. J'ai pour mari un rustre, un brutal, un sot, un ivrogne, un...

INÈS.

Eh! mon Dieu! combien en voilà-t-il?

BARBARA.

Cela n'en fait qu'un, Signora. Après dix ans bientôt d'une séparation à laquelle je m'accoutumais si bien, il faut que la première personne que je rencontre en arrivant ici l'autre jour soit mon coquin de Gavaco, que votre oncle avait fait geôlier de la grande tour.

pour une jeune fille, de se repaître l'imagination de chimères amoureuses, quand elle est à la veille de contracter un mariage raisonnable.

INÈS.

Ainsi, selon toi, il ne faut pas avoir d'amour pour son mari.

BARBARA.

Je n'ai pas dit cela. Au contraire, il faut aimer son mari d'un amour honnête, sage, tranquille, de cet amour enfin....

INÈS.

Qui n'est pas de l'amour, peut-être. Eh bien! moi, je veux aimer mon mari à la folie, et voilà pourquoi je ne veux pas épouser don Antonio.

BARBARA.

On vous y forcera bien.

INÈS.

Je me tuerai plutôt.

BARBARA.

Bah! bah! on ne se tue pas, et on finit par s'accommoder de sa destinée. Eh! mon Dieu! n'ai-je pas éprouvé cela aussi? et quoiqu'il se soit écoulé une trentaine d'années, à l'heure où je vous parle, je crois voir encore le beau jeune homme.

(Ici Lazarila se montre un instant dans le fond.)

INÈS.

Comment, Barbara, tu as connu l'amour?

BARBARA.

Eh! pourquoi donc pas, Signora? ce jeune homme m'aimait, j'en étais folle. Hélas! j'eus la douleur de le voir s'embarquer pour le Nouveau-Monde, et depuis trente ans je n'ai pas eu de ses nouvelles.

INÈS.

Quel dommage!

BARBARA, soupirant.

Oh! certainement. Un an après son départ, je ne sais quel mauvais génie m'a poussé à faire le plus sot mariage.

INÈS.

Tu es mariée?

BARBARA.

Eh! oui, malheureusement. J'ai pour mari un rustre, un brutal, un sot, un ivrogne, un...

INÈS.

Eh! mon Dieu! combien en voilà-t-il?

BARBARA.

Cela n'en fait qu'un, Signora. Après dix ans bientôt d'une séparation à laquelle je m'accoutumais si bien, il faut que la première personne que je rencontre en arrivant ici l'autre jour soit mon coquin de Gavaco, que votre oncle avait fait geôlier de la grande tour.

INÈS.

C'est fâcheux.

BARBARA.

Mais le jour commence à baisser, songeons à regagner le château.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LAZARILA.

LAZARILA, chantant et frappant son tambour de basque.

Pon, pon, pon, pon, accourez tous,
C'est la petite Bohémienne:
Jeunes fillettes, approchez-vous,
Par son art elle peut sans peine
Rendre votre destin plus doux.
Pon, pon, pon, pon, accourez tous,
C'est la petite Bohémienne.

BARBARA.

Allons, allons, laisse-nous avec ton art pernicieux.

INÈS.

Oh! je t'en prie, ma bonne Barbara. (*A Lazarila.*) Voyons, pauvre petite, si tu sauras au moins me dire le passé.

LAZARILA.

Cela me sera facile, Signora. Votre main, s'il vous plaît.

BARBARA.

Pour la rareté du fait, je veux entendre ce qu'elle dira.

LAZARILA, regardant dans la main d'Inès.

Ah! ah! je vois que vous avez passé les années de votre enfance dans une agréable solitude, sous la surveillance d'une femme prudente, qui s'est appliquée à nourrir votre âme des fruits de son expérience et de sa sagesse.

BARBARA, à elle-même.

Eh! eh! elle ne débute pas mal.... de son expérience, de sa sagesse... c'est cela.

INÈS.

Après, après, que vois-tu encore?

LAZARILA.

Attendez, je vois... l'agneau chéri qui s'égare, le beau jeune qui se montre, l'amour qui s'éveille, et les montagnes désertes qui s'animent tout à coup d'une vie nouvelle.

INÈS.

Oh! mon Dieu! Barbara, elle sait tout.

BARBARA.

Vois donc aussi ma main, Lazarila; je serais curieuse...

INÈS.

Laisse-la donc finir avec moi, Barbara.

LAZARILA, à Inès.

Laissez, nous reviendrons à vous, Signora.

(*A Barbara.*) Voyons, ma chère dame. (*Elle examine sa main, puis la regardant avec malice.*) Hum!

BARBARA.

Quoi donc? quoi donc?

LAZARILA.

Un amant.... au Nouveau-Monde.... Mais vous avez un mari, je me ferais conscience...

BARBARA.

Dites, dites toujours.

LAZARILA.

Eh bien! après trente ans d'absence, ce tendre ami revient et vous rapporte richesse, amour et fidélité.

BARBARA.

Il revient!

LAZARILA.

Trop tard.

BARBARA.

Là... voyez!... le pauvre garçon!

INÈS.

Mais, Lazarila, tu ne m'as pas dit l'avenir, à moi.

LAZARILA.

Si je ne craignais de vous effrayer, je ferais mieux que cela, je vous ferais voir votre amant.

INÈS.

Je verrais Ferdinand!... oh! je t'en prie.

BARBARA.

Comment! comment! serait-il ici?

LAZARILA.

Ici ou a mille lieues, cela m'est égal. Si la Signora le désire...

INÈS.

Oh! oui, oui, tout de suite.

LAZARILA.

Et vous, Barbara?

BARBARA.

Quoi! je pourrais voir aussi.... mais non, non, cela ne m'est pas permis, à moi.

LAZARILA.

Pourquoi donc? quel tort peut faire à votre époux une vapeur légère, qui prend à mon commandement la forme et les traits de la personne qu'on désire.

INÈS.

Sans doute, Barbara, il faut voir cela.

BARBARA.

C'est offenser le Ciel.

INÈS.

Eh! non, ma chère, une vapeur.

LAZARILA, insistant.

Une vapeur.

BARBARA.

En effet, si ce n'est que cela..... allons, voyons.

INÈS, à Lazarila.

Voyons, voyons.

LAZARILA.

Un moment. N'y a-t-il pas ici quelque part un puits, une grotte, un endroit quelconque qui soit bien sombre? Eh! mais ce vieux tronc de châtaignier, s'il était assez creux.

(Elle va regarder.)

BARBARA, à part.

Voilà vraiment que la peur me prend.

LAZARILA.

C'est justement ce qu'il nous faut. Barbara, venez ici et mettez la tête dans cette ouverture. (*A Inès.*) Vous, Signora, placez-vous ici, tout près de ce buisson. Fixez vos yeux sur cette touffe de rose; bientôt vous verrez, toutes deux, vous, Signora, parmi les roses; vous, Barbara, dans le creux de l'arbre, les images frappantes d'objets chers à vos cœurs. Y êtes-vous?

INÈS.

M'y voilà.

BARBARA, enfonçant sa tête dans le châtaignier.

M'y voilà.

LAZARILA.

Prenez bien garde! prenez bien garde! si

l'une ou l'autre bouge ou prononce une parole, le charme manque et tout s'évanouit.

BARBARA, parlant dans le creux.

Je ne bouge de là. Commencez vite.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND.

LAZARILA, roulant doucement ses doigts sur son tambour.

Invisibles habitans de l'air que nous respirons, accourez à ma voix, Miscroscopos-Oromasis-Saturno-luna-sol.

FERDINAND, passant sa tête en écartant le buisson.

Ne vous effrayez pas.

INÈS, poussant un cri.

Ah !

(Ferdinand se retire.)

BARBARA, sortant sa tête du trou.

Qu'est-ce que c'est ?

LAZARILA.

La Signora, par son cri, a fait manquer l'opération.

BARBARA.

Ah ! mon Dieu ! il me semblait déjà voir au fond de cet arbre certaine lueur bleuâtre

qui allait peut-être.... Il faut que vous vous avisiez de crier en ce moment-là !

INÈS.

Que veux-tu, ma bonne ? Un petit oiseau qui s'envolait a passé si près de moi, que j'ai senti sur ma joue le vent de ses ailes, je n'ai pas été maîtresse...

BARBARA.

En vérité, c'est être bien... (*A Lazarila.*) Tiens, Lazarila, je retourne à mon poste.

INÈS.

Et moi au mien.

(Barbara va se replacer.)

LAZARILA.

Allons, je vais voir si les esprits que j'avais convoqués auront une seconde fois la complaisance... Mais tenez-vous fermes, je vous prie.

(Elle va agiter et frapper son tambour aux oreilles de Barbara.)

FERDINAND, reparaissant.

Chère Inès, c'est moi-même.

INÈS, d'une voix étouffée.

O mon Dieu !

FERDINAND.

Chut !

LAZARILA, à Barbara.

Si vous ne voyez rien encore, enfoncez la tête plus avant.

FERDINAND, bas.

Vous m'aimez, Inès.

INÈS.

Oui.

FERDINAND.

Vous ne voulez pas épouser Antonio.

INÈS.

Non.

FERDINAND.

Eh bien! fuyez.

INÈS.

Ciel!

FERDINAND.

Mes intentions sont pures.

INÈS.

Je ne pourrai jamais...

BARBARA.

Allons, je ne puis rester davantage.

(Ferdinand disparaît.)

INÈS.

En vérité, Barbara, je devrais bien te gronder à mon tour.

BARBARA.

Pardi! vous étiez à votre aise ici, Signora, tandis que j'étouffais là-bas pour ne rien voir.

INÈS.

Grâce à toi, je n'ai rien vu non plus. Seu-

lement il m'a semblé qu'un nuage roulait devant mes yeux, je suis sûre qu'il aurait fini par devenir quelque chose, si ton impatience ne l'avait fait disparaître.

BARBARA.

Comme je ne voyais rien de semblable, moi...

INÈS.

Et la lueur bleuâtre donc!

BARBARA.

Ah! bah! ce n'était peut-être...

LAZARILA.

C'était cela. Vous avez perdu courage trop vite.

INÈS.

Vois-tu, vois-tu, Barbara, de quel doux plaisir tu nous as privées!

BARBARA.

C'est bon, c'est bon. Mais nous ne remarquons pas qu'il va faire tout-à-fait nuit, et qu'on s'inquiétera de nous au château. Rentrons, rentrons.

INÈS; elle s'éloigne.

Tiens, Lazarila, voici pour ta peine.

(Elle lui donne quelques pièces d'or.)

LAZARILA.

Que le Ciel vous récompense, aimable Signora. (*A demi-voix.*) Après cette journée

brûlante, l'air doit être bien doux à respirer sur votre balcon pendant la nuit.

INÈS.

Oh! oui, tu m'y fais penser. Au revoir, Lazarila.

BARBARA, se retournant auprès de la coulisse.

Eh bien! vous ne venez pas?

INÈS.

Tu vois bien que je te suis. (*A elle-même, en s'éloignant.*) O le beau buisson de roses!

SCÈNE XV.

LAZARILA, FERDINAND.

LAZARILA, à elle-même.

Fort bien, j'espère beaucoup de la jeune personne. (*A Ferdinand qui entre.*) Eh bien! Monsieur?

FERDINAND.

Tu es charmante, ma chère Lazarila; mais achève ton ouvrage.

LAZARILA.

Soyez tranquille, je ne le laisserai pas imparfait, quand il est déjà en si bon train.

FERDINAND.

En si bon train! que veux-tu dire?

LAZARILA.

D'abord il est déjà convenu entre vôtre belle et moi qu'elle viendra cette nuit respirer l'air sur son balcon.

FERDINAND.

Cette nuit sur son balcon! Ah! c'est délicieux!

LAZARILA.

Oui, surtout si nous pouvons lui persuader que l'air qu'on respire plus loin est encore plus salutaire.

FERDINAND.

Tu m'enchantes!

LAZARILA.

Mais je vous préviens que j'ai pour cette nuit deux entreprises à faire marcher de front. La vôtre, et celle d'un prisonnier bien intéressant qui réclame aussi mes soins. C'est un malheureux vieillard que l'on nomme don Sébastien Alvarès.

FERDINAND, vivement.

Alvarès!

LAZARILA.

Vous le connaissez?

FERDINAND.

Juste ciel! c'est l'ami de m...

LAZARILA.

Du vice-roi, il me l'a dit

FERDINAND.

Tu lui as parlé ?

LAZARILA.

Oui.

FERDINAND.

Mais pour parvenir à le tirer d'ici, l'or te serait nécessaire, peut-être ?

LAZARILA.

Il ne nuirait pas ; aussi le peu que j'ai...

FERDINAND.

En voici, prends, c'est à peu près tout ce que je possède.

LAZARILA.

Mais vous ?

FERDINAND.

Il me reste des diamans. Prends, te dis-je, pour sauver Alvarès je donnerais aussi les diamans s'il le fallait.

LAZARILA.

Ah ! Monsieur, avec cet excellent cœur, combien vous méritez ! Mais j'y songe, quand vous me donnez une pareille marque de votre confiance, comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore dit qui vous êtes ?

FERDINAND.

C'est à regret, Lazarila, que je refuse de satisfaire ta curiosité. Mais crois qu'un jour viendra peut-être où tu ne seras pas fâchée...

LAZARILA.

Paix ! quelqu'un vient, éloignons-nous.

FERDINAND.

Eh ! c'est Pédrille ! Restons, Lazarila ; Pédrille est mon valet.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRILLE.

PÉDRILLE.

Ah ! Monsieur, je vous trouve enfin. Ouf ! je n'en puis plus.

FERDINAND.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

PÉDRILLE.

Il y a, mon cher maître, qu'il nous faut quitter ce pays. J'en suis fâché pour vos amours, mais je ne pense pas qu'il soit bon que vous restiez ici tant que le vice-roi restera dans les environs.

FERDINAND.

Qu'entends-je ? mon père est arrivé !

LAZARILA, à part.

Son père !

PÉDRILLE.

Oui, Monsieur, le vice-roi avec une suite nombreuse est arrivé à la chute du jour dans

la forêt qui est à deux lieues d'ici. Il y fait dresser ses tentes. J'ai vu défiler les bagages et tous les équipages de chasse.

LAZARILA.

Quoi ! Seigneur, vous êtes le fils du vice-roi ?

FERDINAND.

Oui, Lazarila.

LAZARILA, avec agitation.

O ciel ! comment.... Pédrille, sait-on au château que le vice-roi est arrivé ?

PÉDRILLE.

Je ne le crois pas ; du moins rien n'y annonce encore qu'on en soit informé ?

FERDINAND.

Eh ! mais, qu'as-tu donc, Lazarila ? ton trouble...

LAZARILA, de même.

Seigneur, il faut aller trouver votre père.

FERDINAND.

O ciel ! mais je ne le puis. J'ai le malheur, sans l'avoir mérité.... Oui, Lazarila, il m'est interdit de m'offrir à sa vue.

LAZARILA, de même.

Il vous est interdit... et cependant il faut... O mon Dieu ! apprenez qu'en arrivant ici il vient chercher la mort.

FERDINAND.

Grand Dieu ! que veux-tu dire ?

LAZARILA.

J'ai entendu tout le complot. C'est Zapador qui l'a formé, Antonio qui le dirige, un bras inconnu qui doit frapper. Si le vice-roi n'est promptement averti, il est perdu!

FERDINAND.

Juste ciel! Adieu, Lazarila.

LAZARILA.

Attendez-donc; vous partez... mais ce malheureux Alvarès...

FERDINAND.

Je t'ai donné mon or, je te laisse le bon et honnête Pédrille; vous agirez ensemble.

LAZARILA.

Et votre Inès! comment voulez-vous?...

FERDINAND.

Je cours sauver mon père,

(Il sort précipitamment.)

LAZARILA.

Brave jeune homme! Suis-moi, Pédrille; tandis que ton maître sacrifie l'amour au devoir, allons nous occuper de son bonheur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente à droite une aile du château de Zapador, avec un perron et au-dessus de la porte un balcon. A côté du perron est un grand arbre dont le branchage touche au balcon. A gauche dans le fond est l'entrée d'une vieille citerne, offrant un reste d'architecture moresque. Du même côté, en face du château, est une tour avec une porte ferrée. Au fond est une grille qui tient toute la largeur du théâtre et qui laisse voir le parc. Cette grille s'ouvre au milieu.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, il fait nuit et clair de lune.)

LAZARILA, PÉDRILLE.

LAZARILA, seule d'abord, regardant avec inquiétude autour d'elle.

Voici la tour où l'infortuné Alvarès est renfermé. Voici le balcon où Inès m'a promis de se montrer. Mais pourquoi la nuit n'est-elle pas plus noire? N'importe, prenons courage.

PÉDRILLE, paraissant au bord de la citerne.

Lazarila ?

LAZARILA, d'abord effrayée.

Ah ! (*Reconnaissant Pédrille qui achève*

de sortir de la citerne.) Ah! c'est toi, Pédrille. Eh bien! mon ami, cette citerne...

PÉDRILLE.

Est précisément tout ce qu'il vous fallait pour frapper l'esprit du crédule geôlier. Un escalier ruiné, une vaste voûte qui menace de s'écrouler; il y a de quoi glacer de terreur l'homme le plus intrépide.

LAZARILA.

Tu as tout préparé?

PÉDRILLE.

Comme vous me l'avez prescrit?

LAZARILA.

Les pièces d'or?

PÉDRILLE.

Distribuées visiblement sur les marches de l'escalier?

LAZARILA.

La lanterne sourde?

PÉDRILLE.

Derrière un pilier, avec nos matières inflammables.

LAZARILA.

Et pour faire du bruit?

PÉDRILLE.

Soyez tranquille, la plus petite pierre que je ferai rouler dans cet abîme va faire un va-

carme épouvantable. Maintenant êtes-vous prête, et faut-il que j'aille prendre mon poste ?

LAZARILA.

Un moment. Je voudrais auparavant que la bien-aimée de ton maître... Bon ! il me semble entendre remuer cette jalousie... on l'ouvre ; c'est elle ! Va, Pédrille, va observer aux environs si personne ne peut nous surprendre.

(Pédrille sort.)

SCÈNE II.

LAZARILA, INÈS, ensuite PÉDRILLE.

INÈS, paraissant sur le balcon.

N'AI-JE pas entendu...

LAZARILA.

Signora ! signora !

INÈS.

Ah ! c'est toi, Lazarila. Ne parlais-tu pas à quelqu'un ?

LAZARILA.

Oui, à Pédrille. Il est là-bas où il fait sentinelle. Et votre duègne ?

INÈS.

Elle dort profondément.

LAZARILA.

Eh bien ! profitons du moment favorable.

Fuyez la tyrannie de votre oncle, et venez avec moi.

INÈS.

Que me conseilles-tu? Non, je ne veux pas fuir avec Ferdinand.

LAZARILA.

Ce n'est point avec lui, car il n'est plus ici.

INÈS.

Où est-il allé?

LAZARILA.

Trouver son père dans la forêt voisine.

INÈS.

Son père!

LAZARILA.

Le vice-roi.

INÈS.

Juste ciel! Ferdinand est le fils du vice-roi. Le vice-roi est donc arrivé?

LAZARILA.

Oui, cette nuit même.

INÈS.

Je suis perdue!

LAZARILA.

Pourquoi?

INÈS.

Mon oncle m'a dit hier que l'arrivée du vice-roi serait aussitôt suivie de mon mariage avec Antonio.

LAZARILA.

Vous n'avez donc pas une minute à perdre; il faut fuir.

INÈS.

Mais où me conduiras-tu?

LAZARILA.

Auprès du vice-roi, qui vous protégera.

INÈS.

Fort bien. Mais toutes les portes sont fermées.

LAZARILA.

On se sauve par la fenêtre en pareil cas. Cet arbre vous servira d'échelle.

INÈS.

Cet arbre, y penses-tu?

LAZARILA.

Pensez à Ferdinand.

INÈS.

J'y pense toujours; mais une branche peut rompre, mon pied tomber à faux, la tête me tourner, et je tomberai.

LAZARILA.

Pensez à Antonio.

INÈS, vivement.

Attends, je vais essayer.

PÉDRILLE, accourant.

Si, si!

LAZARILLA.

Qu'est-ce donc, Pédrille?

PÉDRILLE.

Cachez-vous. Un homme enveloppé d'un manteau vient de ce côté. J'ai cru reconnaître don Antonio. (Il s'éloigne.)

INÈS.

Don Antonio!

LAZARILLA.

Silence! je l'entends qui s'approche. Il vient voir votre oncle, sans doute. Si, tandis qu'on lui ouvrira, vous pouviez... O mon Dieu, le voici! retirez-vous.

INÈS.

Je t'ai comprise, ma bonne amie.

(Elle se retire du balcon, et Lazarila va se cacher derrière l'arbre.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, ANTONIO, couvert d'un manteau, venant de la gauche.

ANTONIO, après avoir frappé à la porte du château.

Zapador ne s'attend pas à la nouvelle que je lui apporte de l'arrivée imprévue du vice-roi. Cette fantaisie qu'il a eue, de s'établir ainsi dans la forêt voisine au lieu de faire son entrée

ment l'occasion... (*Retournant vers la porte.*) Eh bien! on n'ouvre pas, frappons plus fort. (*Il frappe.*) Ah! bon, j'entends qu'on vient. Voilà qu'on ouvre enfin. (*Au domestique qui paraît.*) Le Seigneur Zapador?

LE DOMESTIQUE.

Son Excellence repose en ce moment.

ANTONIO.

Qu'on l'éveille. Il faut que je lui parle à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien! entrez, seigneur Antonio.

(Inès profite subtilement de la porte ouverte à Antonio, pour sortir sans qu'il puisse l'apercevoir.)

SCÈNE IV.

LAZARILA, INÈS, PÉDRILLE.

INÈS.

Ils ne m'ont point aperçue. (*Regardant autour d'elle.*) Eh bien! où est-elle donc?

LAZARILA, sortant de sa cachette.

Me voilà, Signora. (*Appelant.*) Pédrille?

(Pédrille accourt.)

INÈS.

Ah! je commence à respirer.

LAZARILA.

Ne perdons pas de tems, Signora. Prenez par cette allée, elle conduit à un pavillon qui n'est pas fermé. Vous m'y attendrez.

INÈS.

Comment, tu ne viens pas avec moi?

LAZARILA.

Non, il faut encore... Allez vite, et gagnez le pavillon.

INÈS.

Mais seule...

LAZARILA.

Personne ne peut vous y surprendre à cette heure, et le jour n'est pas prêt à paraître. Partez.

INÈS.

Mais, mon Dieu, si je ne te revoyais pas.

LAZARILA.

Pardonnez-moi, je vous rejoindrai. Mais, de grâce, éloignez-vous; Antonio peut sortir, votre oncle.... Vite, vite au pavillon, partez, partez.

(Elle la pousse.)

INÈS, en sortant.

O mon Dieu! mon Dieu! Que vais-je devenir?

LAZARILA.

Maintenant, Padrille, tu peux aller atten-

dre mon signal dans la citerne. (*Pédrille sort.*) J'entends du bruit. On va sortir, cachons-nous derrière cet arbre et écoutons.

(Elle se cache derrière l'arbre, et se montre de tems en tems pendant la scène suivante.)

SCÈNE V.

ANTONIO, ZAPADOR sortant du château, LAZARILA, cachée, ensuite LE DOMESTIQUE.

ZAPADOR, en entrant vers la porte.

Dépêche-toi, Fabio, nous t'attendons ici. (*A Antonio,*) Ainsi, mon cher Antonio, tu m'assures bien que tes deux hommes rempliront notre attente?

ANTONIO.

Je puis vous en répondre, Seigneur. Ces deux misérables, échappés aux recherches de la justice pour des crimes précédemment commis, n'ont plus d'autre intérêt que celui de gagner beaucoup d'argent en en commettant de nouveaux. Ils sont adroits, pleins d'audace, et d'une intrépidité qu'aucun danger ne déconcerte.

ZAPADOR.

Eh bien! va les retrouver, et donne-leur tes instructions. Si le duc chasse ce matin, qu'ils le suivent partout pour saisir une de ces

occasions où très-souvent l'ardeur de la chasse l'écarte de son monde.

ANTONIO.

Ils n'y manqueront pas.

ZAPADOR, à Fabio qui paraît avec une torche allumée.

Ah! Fabio, tu vas m'éclairer jusqu'à la maison de chasse. (*A Antonio.*) Antonio, tu viendras m'y rejoindre aussitôt que tu auras parlé à tes gens. C'est de cette maison que nous partirons au petit jour pour nous rendre dans la forêt.

ANTONIO.

Dans la forêt! et qu'y faire?

ZAPADOR.

Notre cour au vice-roi. La précaution est nécessaire pour éloigner de nous tout soupçon. Etudie-toi à composer ton maintien et l'air de ton visage. Qu'il soit doux, amical et respectueux. C'est ainsi qu'il convient de s'offrir à l'ennemi puissant qu'on veut perdre. Au revoir, mon ami; du courage, et ma nièce est à toi.

ANTONIO.

Comptez sur moi. Le prix est assez grand pour me faire tout braver.

(Il sort par la gauche, et Zapador par la droite avec son domestique.)

SCÈNE VI.

LAZARILA, sortant de sa cachette.

Les scélérats! Mais ou j'y périrai, ou je déjouerai leur trame infernale. Heureusement les coquins doivent attendre, pour agir, que le vice-roi soit à la chasse. On ne chasse pas avant le jour, sans doute. J'ai du tems de reste. Employons-le à tenter la délivrance de mon intéressant prisonnier. Pédrille est à son poste dans la citerne. Voyons si je pourrai parler au geôlier.

SCÈNE VII.

GAVACO, LAZARILA.

GAVACO, dans la tour.

Encore à cette fenêtre! Allons, allons, rentrez.

LAZARILA, à part.

J'entends sa voix.

(Elle va frapper trois coups à sa porte.)

GAVACO, dans la tour.

Ah! ah! je sais ce que c'est. Bon, bon, je descends.

LAZARILA, à elle-même.

Cette pauvre Inès va s'impatienter là-bas

dans le pavillon. Mais bientôt j'espère... Ah ! voici notre homme.

GAVACO, sortant de la tour, une lanterne à la main.

Eh bien ! ma petite, as-tu fait tes conjurations ? sais-tu où est le trésor ?

LAZARILA.

Oui, mon cher Gavaco ; tu demeurais tout auprès sans t'en douter.

GAVACO.

Comment diable?

LAZARILA.

Mon ami, le trésor est là, dans cette citerne que les Maures ont construite jadis.

GAVACO.

Dans cette citerne toute ruinée ! allons, tu badines.

LAZARILA.

Je viens de m'en assurer. J'ai voulu essayer de descendre seule dans cette citerne. La première chose qui a frappé ma vue, c'est une assez grande quantité de pièces d'or répandues çà et là sur les marches de l'escalier, probablement parce que le tems destructeur aura brisé quelques-uns des vases qui contiennent le trésor.

GAVACO.

Tu as vu des pièces d'or !

LAZARILA.

En très-grand nombre, te dis-je. Mais à peine ai-je pu en ramasser deux, qu'un pouvoir surnaturel m'a repoussée dehors avec la violence d'un ouragan.

GAVACO.

Tu en as ramassé deux ?

LAZARILA.

Tiens, regarde. Ceci est-il de bon aloi ?

GAVACO, regardant avec sa lanterne.

Peste ! c'est bien de l'or ! et du plus fin, vraiment. Qui t'a empêchée d'en prendre davantage ?

LAZARILA.

Le vilain génie. Mais c'était ma faute. Oui, apprends que pour endormir le génie et enlever le trésor, il faut n'avoir sur soi aucun métal qui ne soit pas de l'or, tel qu'argent, cuivre ou fer. J'avais cependant bien vidé mes poches, mais je n'avais pas pensé à ce talisman que j'ai au cou et dont la chaîne est de cuivre.

GAVACO.

Un grand nombre de pièces d'or, semblables à celles-là, que tu as aperçues sur l'escalier ! Corbleu ! Allons voir cela. Mais par la mort, si tu me trompes...

LAZARILA.

Tu vas voir.... Mais un moment ; n'as-tu sur toi aucun métal ?

GAVACO.

Ah ! diable, je n'y pensais plus. (*Il fouille dans sa poche.*) Oui, voilà mon couteau, trois réaux et cinq maravédis. Ne t'avise pas d'y toucher, entends-tu ?

LAZARILA.

Sois tranquille.

(Au moment où Gavaco arrive au bord de la citerne, on en voit sortir des tourbillons de flamme, et l'on entend un bruit comme d'un tonnerre souterrain.)

GAVACO, reculant d'effroi.

Eh ! eh ! qu'est-ce que cela signifie ?

LAZARILA.

Voilà ce qui m'est aussi arrivé. Il faut que tu aies gardé quelque métal. Ah ! voici ce que c'est, et tes clefs, malheureux !

GAVACO.

Il faut aussi laisser mes clefs !

LAZARILA.

Sont-elles de bois, par hasard ?

GAVACO.

Non. Mais.... voyons donc encore.... (*Il retourne à la citerne ; les flammes et le bruit recommencent plus fort.*) C'est singulier ! tu crois donc...

LAZARILA.

Ce sont tes clefs, te dis-je.

GAVACO.

Mais songe donc, Lazarila, que mes clefs...

LAZARILA.

Veux-tu laisser enfoui un trésor dont on pourrait acheter tous les vignobles d'Estramadoure ?

GAVACO.

Eh bien ! je vais les déposer ici quelque part. Reste là où tu es, et pour cause.

(Il feint de les mettre alternativement dans plusieurs endroits auprès de la citerne.)

LAZARILA, à part, examinant son manége.

Il les tient encore.... Ce n'est pas là.... Pas là non plus.... C'est là, j'en suis sûre.

GAVACO.

Voyons si le Génie sera plus traitable.

LAZARILA, élevant la voix.

Maintenant tu peux descendre. (*A part.*) C'est le signal pour Pédrille.

(Gavaco approche de la citerne avec crainte; mais on n'entend plus qu'un bruit sourd qui va en diminuant.)

GAVACO.

Eh ! eh !.. C'était cela, ma foi ! plus de flammes, et ce bruit qui diminue, c'est le génie qui s'endort apparemment. Descendons.

LAZARILA, à part.

Je respire à peine.

GAVACO, dont on ne voit plus que la tête au bord de la citerne.

Sancta Madona! c'est qu'en voilà vraiment des pièces d'or! une, deux... cinq... huit... et jusqu'en bas!.... Lazarila, tu es un ange. Voyons donc, voyons donc.

(Il disparaît tout-à-fait. Lazarila va doucement enlever les clefs de l'endroit où elle les a vu cacher, et court à la porte de la prison.)

LAZARILA, ouvrant la prison.

O mon Dieu! protége-moi!

(Elle entre dans la tour.)

SCÈNE VIII.

PÉDRILLE, GAVACO, dans la citerne.

PÉDRILLE, sortant de la citerne.

Fort bien! il ne m'a pas vu.

GAVACO, criant au fond de la citerne.

Lazarila! je crois que c'est le diable qui a soufflé ma lanterne.

PÉDRILLE.

C'est moi.

GAVACO.

Je ne sais plus où je suis. Il faut qu'il ait aussi emporté l'escalier.

PÉDRILLE.

Bon! bon! cherche et romps-toi le cou.

GAVACO.

Lazarila ! parle-moi, que je puisse me diriger. (*Criant plus fort.*) Lazarila ?

PÉDRILLE.

Ah ! mon Dieu ! le bruit qu'il fait peut attirer...

GAVACO, criant.

Lazarila ! Laza...

PÉDRILLE, au bord de la citerne.

Chut !

GAVACO.

Hein ?

PÉDRILLE.

Chut ! (*A lui-même.*) Il se tait pourtant ! Mais Lazarila tarde encore..... bon ! je crois l'entendre.

SCÈNE IX.

ALVARÈS, LAZARILA, PÉDRILLE; GAVACO dans la citerne ; ensuite BARBARA.

PÉDRILLE, courant à la porte de la tour.

Est-ce vous, Lazarila ?

LAZARILA, sortant de la tour, conduisant Alvarès par la main.

Oui, Pédrille. Va vite trouver Inès, et dis-lui que nous allons la joindre.

PÉDRILLE.

Je cours. (Il sort.)

LAZARILA.

Suivez-moi, Seigneur.

ALVARÈS.

Es-tu donc un habitant du ciel qui vient pour me sauver?

LAZARILA.

Je ne suis qu'une pauvre fille, un enfant inconnu recueilli jadis sur le bord du Mançanarès.

ALVARÈS, avec émotion.

Du Mançanarès! c'est aussi là...

LAZARILA.

J'avais au cou une médaille que j'ai toujours portée depuis.

ALVARÈS.

Une médaille! ô Ciel! quel âge avais-tu?

LAZARILA.

Trois ans environ.

ALVARÈS, à part.

O Providence! ma fille avait cet âge.. (*Haut.*) Achève, Lazarila, pourrais-tu dire...

LAZARILA.

Ah! mon Dieu! n'oublions pas... nous serions perdus si quelqu'un..... venez, venez, Seigneur.

BARBARA, dans l'intérieur.

Signora ! Signora ! où êtes-vous donc ?

LAZARILA.

O ciel ! tâchez de presser le pas ; quand nous serons dehors...

GAVACO, dans la citerne, criant faiblement.

Lazarila !

LAZARILA.

Marchons vite et fesons silence.

ALVARÈS.

Marchons, je retrouve des forces dans l'espoir qui m'anime.

(Lazarila aide la marche d'Alvarès, et ils s'éloignent par la droite.)

BARBARA, paraissant au balcon.

Allons, elle n'est pas là non plus ; que veut dire ceci ?

(Elle rentre.)

GAVACO, paraissant au bord de la citerne.

Hein ?

(Alvarès et Lazarila achèvent de sortir.)

SCÈNE X.

GAVACO.

Qui parlait là ? — Lazarila, où es-tu donc ? (*Achevant de sortir de la citerne.*) Enfin m'en voilà dehors, et heureusement les mains

pleines de jolis doublons. Si ma lanterne ne s'était pas éteinte, j'en aurais trouvé la source sans doute. Mais pourquoi Lazarila n'est-elle plus là? Elle aura vu quelqu'un et se sera mise à l'écart. (*Allant pour appeler.*) Lazari... Qu'est-ce que je fais donc, moi? Puisqu'il est ainsi, rentrons vite dans la tour, comptons mon or, et point de partage; cela sera plus tôt fait. (*Il va vers la tour et s'arrête.*) A propos, mes clefs. (*Il court voir à l'endroit où il les avait cachées.*) Elles ne sont plus là. (*Courant regarder à la porte.*) Eh! que diable.... que vois-je? la porte ouverte! juste Ciel! et mon prisonnier! Mille tonnerres! il ne me manquerait plus...

(Il se précipite dans la tour.)

SCÈNE XI.

BARBARA, seule d'abord; ensuite GAVACO.

BARBARA.

C'est fait de moi! la Signora n'est nulle part dans le château! sainte Vierge! que vais-je devenir? c'est fini, je n'ai plus qu'à m'aller jeter la tête la première... O Ciel! n'entends-je pas quelqu'un?

GAVACO, sortant précipitamment de la tour.

Mille millions de verrous! il s'est sauvé!

BARBARA.

C'est mon butord de mari ! qu'est-ce qu'il a donc ?

GAVACO, apercevant Barbara dans l'ombre.

N'est-ce pas lui, là-bas ?... Halte-là ! si tu bouges... (*Il empoigne Barbara qui pousse un cri.*) Eh ! morbleu, c'est ma femme !

BARBARA.

Mais, mon Dieu ! Gavaco, quelle rage te tient ? qu'as-tu donc ? où cours-tu ?

GAVACO.

Au diable ! puisqu'il faut te le dire. Mon païen de prisonnier s'est échappé.

BARBARA.

Il aura donc emmené la Signora.

GAVACO.

Ta Signora s'est enfuie ?

BARBARA.

Eh ! oui, pour mon malheur !

GAVACO.

Parbleu ! nous voilà tous deux bien avancés ! Écoute, Barbara : tu dois avoir quelques épargnes ?

BARBARA.

Oui, oui, en très-bons billets, dans un porte-feuille qui ne me quitte jamais.

pense promise; je vous réponds dans tous les cas de l'impunité ; elle vous est assurée par la protection de Zapador et de son beau-frère le grand inquisiteur. (*A lui-même, tandis que les deux hommes s'éloignent par le parc.*) Allons retrouver Zapador, et le prévenir que son ennemi est plus près de lui qu'il ne le pensait.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

LE VICE-ROI, OFFICIERS, DAMES CHASSERESSES, PIQUEURS, GARDES ET QUELQUES VILLAGEOIS; ensuite LES DEUX HOMMES ET FERDINAND.

(Plusieurs chasseurs et chasseresses, le Vice-Roi à leur tête, passent et poursuivent l'animal, qu'on a pu entrevoir fuyant derrière les arbres du parc. (*Ce peut être un sanglier.*) Quand la chasse est passée, les deux hommes reparaissent en dehors, regardant vers l'endroit par où le Vice-Roi est sorti. Bientôt leur pantomime indique qu'ils le voient venir seul ; ils se cachent derrière les arbres.) (Le Vice-Roi reste seul, fort animé, une pique à la main, et se disposant à traverser le théâtre pour courir d'un autre côté. Les deux hommes saisissent cet instant, et se précipitent sur lui ; il leur échappe d'abord, pousse la grille, arrive sur le devant, les brigands le ressaisissent, le désarment et le terrassent. L'un d'eux va pour le poignarder, quand Ferdinand accourt l'épée à la main.)

FERDINAND, s'écriant avec fureur.

Misérables !

(Il charge les deux coquins qui laissent le Vice-Roi pour se défendre, en reculant jusqu'au-delà de la grille. En un instant il abat l'un deux, qui va tomber dans la coulisse, met l'autre en fuite; il s'élance à sa poursuite et on les perd de vue.)

SCÈNE XIV.

LE VICE-ROI, ZAPADOR, OFFICIERS, GARDES ET TOUTE LA CHASSE arrivant successivement.

ZAPADOR, à part, en entrant.

Que vois-je? le coup est manqué!

LE VICE-ROI, à lui-même.

Quel est ce jeune inconnu qu'un si beau zèle anime pour ma défense?

ZAPADOR, s'approchant.

Ah! Seigneur, qu'est-il donc arrivé à votre Altesse?

LE VICE-ROI.

Vous ici, seigneur Zapador! Eh bien! apprenez que deux misérables s'étaient apostés là pour m'assassiner.

ZAPADOR.

Grand Dieu! et c'est mon château qu'ils avaient choisi pour l'exécution de leur horrible dessein! (*A part.*) Maladroit Antonio, tu me perds!

LE VICE-ROI.

C'est au moment même où leurs poignards

étaient levés sur moi que le ciel m'a envoyé un libérateur, qui a frappé l'un des deux à mort et a mis l'autre en fuite. (*A sa suite.*) Je vous en prie, mes amis, courez de ce côté, tâchez de rejoindre mon généreux défenseur pour lui prêter assistance et le prier de venir recevoir les témoignages de ma reconnaissance.

(Plusieurs officiers sortent précipitamment.)

ZAPADOR.

Ce n'est donc pas quelqu'un de votre suite, Seigneur.

LE VICE-ROI.

Non, j'ai remarqué seulement que c'était un jeune homme; il n'a prononcé qu'un mot, et cependant, vous le dirai-je? le son de cette voix ne m'a pas paru étranger. J'ai cru même un instant..... Mais c'était une illusion sans doute, mon fils ne peut être ici.

ZAPADOR.

Votre fils, Seigneur!

LE VICE-ROI.

Non, non, ce n'est pas lui. Mon fils a trop de motifs de s'éloigner des lieux où il pourrait me rencontrer. Je l'ai si cruellement traité, trompé par des conseils perfides... Hélas! j'ai reconnu trop tard mon erreur, puisque mon cher Ferdinand en est encore la victime.

ZAPADOR, à part.

C'est son fils qui l'aurait sauvé! (*Haut.*

Seigneur, que n'ai-je pu prévoir que la chasse vous amènerait cette nuit dans mon parc, j'aurais...

LE VICE-ROI.

Vous me pardonnerez, Zapador, d'avoir violé votre propriété; si j'avais su plus tôt que ce parc vous appartînt...

ZAPADOR.

De grâce, Seigneur, laissez-moi me féliciter maintenant de pouvoir ainsi plus promptement offrir mon hommage au digne représentant de notre puissant monarque.

LE VICE-ROI, froidement.

Seigneur, tant d'empressement...

(Il est interrompu par un bruit dans la coulisse.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LAZARILA, ALVARÈS, INÈS.

LAZARILA, les premiers mots dans la coulisse, puis entrant en scène, en écartant les gardes qui veulent l'empêcher d'entrer.

Laissez-moi, laissez-moi. Je veux parler au vice-roi. C'est pour affaire qui l'intéresse personnellement.

ZAPADOR, à part.

Lazarila! que vient-elle faire ici?

LE VICE-ROI, aux gardes.

Laissez approcher.

ZAPADOR, à part, apercevant Inès et Alvarès.

Ma nièce! et ce vieillard, n'est-ce pas.... grand Dieu, c'est lui-même!

INÈS, à part.

Mon oncle! je suis perdue.

(Elle se tient à l'écart.)

LAZARILA, au vice-roi, lui présentant Alvarès.

Seigneur, je vous amène un infortuné qui ne vous est point étranger, et je viens vous donner un avis important.

ALVARÈS, bas à Lazarila.

Zapador en ces lieux!

LAZARILA.

N'importe!

LE VICE-ROI.

Quel est ce pauvre vieillard?

ALVARÈS.

Mon cher d'Alziras ne me reconnaît donc pas?

LE VICE-ROI.

Juste ciel! c'est toi, mon ami! (*Ils s'embrassent.*) Et c'est dans cet état misérable...

ALVARÈS.

Sorti des cachots de l'Inquisition, j'ai passé dans ceux du barbare Zapador.

LE VICE-ROI.

De Zapador!

ALVARÈS.

Et c'est cette chère enfant qui vient de briser mes fers.

ZAPADOR, à part.

Est-il possible!

LE VICE-ROI.

Cette petite Bohémienne!

ALVARÈS.

Oui, cette petite Bohémienne, qui, par une grâce toute particulière de la Providence, se trouve être ma fille que je croyais perdue.

LE VICE-ROI.

Ta fille!

ZAPADOR, en même tems.

Sa fille!

ALVARÈS.

Oui, son âge, ses traits si ressemblans à ceux de sa mère, le lieu, l'époque où elle a été recueillie, une médaille....Oh! oui, oui, c'est ma fille, et ma conviction est complète.

LE VICE-ROI.

L'aimable enfant! combien je te félicite, mon ami. Mais toi, comment se fait-il?.... c'est à Zapador, dis-tu, que tu dois ta captivité?

ALVARÈS.

Après avoir été dénoncé et livré par mon neveu Antonio.

LE VICE-ROI.

Par Antonio !

LAZARILA.

Ce n'est pas tout, Seigneur. (*Regardant Zapador.*) Cet Antonio et quelqu'un que je ne veux pas nommer avaient aussi conspiré contre les jours de votre Altesse ; mais j'ai appris, en revenant ici, qu'elle venait d'échapper au fer de deux brigands que je savais envoyés par eux.

ALVARÈS.

O Ciel !

ZAPADOR.

Lazarila est mal informée sans doute.

LAZARILA, malignement.

Non, Seigneur ; car Lazarila est parfois très-éveillée quand on croit qu'elle dort.

LE VICE-ROI.

Mais quel est le jeune homme inconnu *qui* m'a sauvé la vie ?

LAZARILA.

C'est votre fils, Seigneur.

LE VICE-ROI.

Mon fils !

LAZARILA.

Instruit par moi du danger que vous couriez, il a tout quitté pour voler à votre défense.

LE VICE-ROI.

Mon fils! Ah! qu'il vienne, mes bras lui sont ouverts. (*A Lazarila.*) Mais comment le connaissez-vous?

LAZARILA.

Hier je l'ai vu dans ce château, où depuis deux jours il était retenu par l'amour sous le déguisement d'un ménestrel.

LE VICE-ROI.

Par l'amour!

ZAPADOR.

Dans mon château! (*A Inès.*) Inès, serait-ce là ce Ferdinand...

INÈS, s'approchant.

Oui, mon oncle, le jeune homme des montagnes d'Andalousie.

ZAPADOR.

Perfide! c'est donc pour vous soustraire à mon autorité que vous venez auprès du vice-roi?

INÈS.

Pardon, mon oncle, je déteste Antonio que vous voulez me donner pour époux, et je venais implorer protection contre lui et contre vous.

ZAPADOR.

Quelle audace !

LE VICE-ROI.

Zapador, un mot, s'il vous plaît.

ZAPADOR.

Que me voulez-vous, Seigneur?

LE VICE-ROI.

Vous me le demandez, quand vous voyez devant vous ce vieillard respectable, mon ami le plus cher, que vous reteniez injustement dans vos fers; moi, que les poignards de deux assassins salariés ont failli atteindre dans votre propre château! votre nièce, que vous destiniez à devenir la récompense d'un crime affreux, en lui donnant Antonio pour époux.

ZAPADOR.

Mais Seigneur, Antonio...

LE VICE-ROI.

Est à mes yeux plus coupable que vous, oui, j'en conviens. Son crime révolte la nature; c'est son oncle, son bienfaiteur, qu'il a rendu l'objet de sa barbarie. Mais laissons là Antonio; un éternel et obscur cachot est le moindre châtiment auquel il doit s'attendre. Parlons de vous, Seigneur. Vous n'ignorez pas sans doute que je peux vous perdre?

ZAPADOR.

Me perdre! peut-être.

LE VICE-ROI.

Je le puis, vous dis-je ; mais j'ai résolu de ne point rechercher les preuves du complot dirigé contre moi.

ZAPADOR, ironiquement.

Cette générosité....

LE VICE-ROI.

Écoutez, Zapador. Je considère que la haine que vous me portez a dû naturellement être excitée par notre rivalité dans la carrière politique. Eh bien ! que votre ressentiment cède aujourd'hui au désir de voir votre nièce heureuse. Accordez-lui mon fils pour époux.

ZAPADOR.

Qu'entends-je ? un si noble procédé, quand vous savez qu'il n'a pas tenu à moi.... (*Lui prenant la main.*) Seigneur, je serais méprisable à mes yeux si j'hésitais un instant. Oui, duc d'Alziras, c'est de tout mon cœur que j'accepte votre alliance honorable.

LE VICE-ROI.

Vous me comblez de joie. (*Un bruit se fait entendre au dehors, où l'on entend les cris :*) *C'est lui ! c'est lui !* Que se passe-t-il là-bas ?

INÈS.

Ferdinand ! (*Au vice-roi.*) C'est votre fils, Seigneur.

LE VICE-ROI.

Mon fils ! mon libérateur !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND.

FERDINAND.

Mon père !

(Il va pour tomber à ses pieds.)

LE VICE-ROI.

Eh ! non, c'est dans mes bras, mon fils.

(Ils s'embrassent.)

FERDINAND.

Mon père, le second de vos assassins vient à son tour de tomber sous mes coups. Mais vous n'imagineriez pas peut-être quel autre misérable est venu pour le défendre. Antonio Alvarès ! Ma fureur a redoublé à sa vue ; il était armé ; la rage de se voir démasqué l'a fait se précipiter sur moi, et nous nous sommes battus avec acharnement. Enfin il a mordu la poussière ; mais la révélation qu'il m'a faite en expirant....

LE VICE-ROI.

Il suffit, mon fils, je sais tout.

ALVARÈS.

Trop juste châtiment !

FERDINAND, regardant Alvarès.

Que vois-je ?

C'est le seigneur Alvarès. Quand je voulais briser ses fers, le ciel semblait avertir mon cœur que c'était mon père que j'allais sauver.

FERDINAND.

Votre père !

LAZARILA.

Je ne vous ai point oublié non plus, Seigneur.

LE VICE-ROI.

Mon fils, pour réparer le mal que je t'ai fait, je te donne une épouse charmante. (*Montrant Inès.*) La voici.

FERDINAND.

O Ciel ! Inès !

INÈS.

Cher Ferdinand !

FERDINAND.

Ah ! Lazarila, c'est à vous que je dois ce comble de félicité.

ZAPADOR.

Oui, don Ferdinand, je le vois maintenant, nous avons tous des grâces à lui rendre.

ALVARÈS, à Lazarila.

O ma fille !

LE VICE-ROI.

Mon cher Alvarès, pourquoi n'ai-je pas pour elle un second fils ?

LAZARILA.

Ah! Seigneur, le jour où j'ai déjoué le complot qui menaçait votre tête, où j'ai retrouvé mon père et réuni deux amans, ce jour est le plus beau de ma vie. La petite Bohémienne ne serait pas plus heureuse quand le Ciel rassemblerait pour elle tout ce qu'elle a jamais promis de bonheur en disant la bonne aventure à tout le monde.

FIN DE LA PETITE BOHÉMIENNE.

AZENDAÏ,

ou

LE NÉCESSAIRE

ET LE SUPERFLU,

MÉLODRAME COMIQUE

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE,

Sujet tiré d'un conte de M. Adrien de Sarrazin,

PAR M. CAIGNIEZ;

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la porte Saint-Martin, le 6 août 1818.

PERSONNAGES.

LE CALIFE HAROUN-AL-RASCHID.
MESROU, l'un de ses vîsirs.
BALOU, vieux émir, ancien aga de la garde.
AZENDAI, jeune homme, vannier.
OSMIN, commissionnaire, ami d'Azendaï.
RUSTAN, riche marchand d'esclaves.
ZAIDE, jeune esclave.
CADIGE, vieille esclave.
USBECK, vieux serviteur.
UN OFFICIER de spahis.
MARCHANDS DU BAZAR, PORTEURS, COMMISSIONNAIRES, etc.
ESCLAVES DE BALOU.
JEUNES ODALISQUES.
ESCLAVES NOIRS ET BLANCS D'AZENDAI.
TROUPE DE SPAHIS.
OFFICIERS ET GARDES DU CALIFE. PEUPLE.

La Scène est à Bagdad, et dans une maison de campagne auprès de la ville.

AZENDAÏ,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande place de Bagdad, un jour de bazar; à droite, sur le devant, on lit au-dessus de l'entrée d'une tente richement décorée, ces mots en lettres d'or : *Rustan, marchand d'esclaves.* Cette tente déborde un peu sur la scène.

A gauche, auprès de l'avant-scène, dans l'angle d'une belle maison, est construite en planches une baraque, avec cette inscription grossièrement peinte au-dessus de la porte : *Azendaï, vannier.*

Dans le fond, à droite et à gauche, sont plusieurs belles boutiques de diverses marchandises.

On aperçoit dans l'éloignement le palais du Calife, une mosquée et autres grands édifices de Bagdad.

Au lever du rideau, les marchands commencent à ouvrir leurs boutiques et à étaler leurs marchandises; il arrive des porteurs qui déchargent leurs ballots, etc : tout le mouvement qui caractérise un bazar a lieu pendant la première scène.

SCÈNE I.

HAROUN, MESROU, tous deux déguisés en Arabes, AZENDAI, PLUSIEURS MARCHANDS ET PORTEURS qui vont et viennent.

(Azendaï sort de chez lui pour étaler devant sa porte des paniers et des corbeilles. On remarque une corbeille qui n'est pas encore terminée.

HAROUN, bas à Mesrou, indiquant Azendaï.

C'est lui, je le reconnais.

MESROU.

C'est lui-même, Seigneur.

(Azendaï rentre chez lui.)

HAROUN.

C'est donc là le pauvre réduit qu'il habite. (*Lisant l'inscription sur la porte.*) Bon ! il se nomme Azendaï. Oui, Mesrou, je veux récompenser ce jeune homme d'une manière proportionnée au service qu'il nous a rendu cette nuit.

MESROU.

Ce sera justice, Seigneur, car sans lui le plus puissant monarque de l'Asie, le grand Haroun-al-Raschid, commandeur des croyans, tombait sous le fer des assassins.

HAROUN.

Et toi donc, mon cher Mesrou?

MESROU.

Ah ! Seigneur, je n'ai tremblé que pour les jours de mon souverain maître ; et si j'avais pu, par le sacrifice des miens....

HAROUN, voyant revenir Azendaï.

Paix !

(Azendaï revient tenant et caressant une colombe blanche qui a au cou un petit ruban rose.)

AZENDAI.

Viens, ma mignone, viens. J'ai aperçu tout-à-l'heure, à l'entrée de cette rue, une bonne quantité de grains qu'on y a laissé tom-

est donc gentille!

(Il range ses paniers.)

MESROU, à demi-voix.

Ne l'abordons-nous pas ?

HAROUN.

Non, j'ai un projet....

AZENDAI, remarquant Haroun et Mesrou.

Eh! eh! ces deux Arabes du désert... On dirait qu'ils me regardent. (*Rentrant chez lui.*) Ces gens-là ont des mines...

HAROUN.

Tiens, allons nous asseoir sur ce banc.... là, à côté de cette tente. Nous y serons commodément pour observer notre jeune homme, et même pour l'entendre. Viens, je t'expliquerai...

(Ils s'éloignent par la coulisse qui est en avant de la tente de Rustan.)

SCÈNE II.

AZENDAI, ensuite OSMIN.

AZENDAI, en revenant avec d'autres paniers.

Ah! ah! ils sont partis. Mais non, les voilà qui s'asseient, et paraissent vouloir s'établir sur ce banc, à côté de la tente de Rustan;

au surplus, que m'importe? ils n
pas peur; nous ne sommes pas
grand chemin. (*Montrant tristeme*
niers.) D'ailleurs ma marchandise
d'un prix... (*Soupirant.*) Ah!

(Il va pour achever son étalage

OSMIN, arrivant gaiement.

Ah! bonjour, Azendaï.

AZENDAI.

Bonjour, mon cher Osmin, Bonj

OSMIN.

Qu'est-ce donc, mon ami? je
pas l'air joyeux que tu devrais avo
de bazar, où tu peux espérer...

AZENDAI.

De quoi veux-tu que je sois joy
puis long-tems je ne me flate plus
plutôt que l'autre sera plus heureux

OSMIN.

Bah! bah! que sait-on? au m
l'on y pense le moins.... Tiens, n
m'inquiète jamais de l'avenir.

AZENDAI.

Il faut bien que je m'en inquiè
quand je vois que mon état de va
donne à peine de quoi vivre. Cepen
suis pas paresseux, et je ne travaill
mal qu'un autre.

OSMIN.

Au contraire, tes paniers et tes corbeilles ont une tournure, une élégance... mais voilà comme le talent est découragé. Et moi, qui ne sais aucun métier, qui n'ai rien à vendre que mes services, je n'ai, Dieu merci, jamais manqué de rien. Je n'ai pourtant que mes bras, mais ils sont bons; je remue un poids de deux cents comme une plume; la nature, en me donnant des reins forts, de solides épaules et des jambes infatigables, m'a dit: Osmin, fais-toi commissionnaire, tu porteras de lourds ballots les jours de bazar, tu aideras les gens de tout état dans tout ce qui n'exige que force, adresse, promptitude et fidélité. J'ai suivi ma vocation, et je m'en trouve si bien, que je ne changerais pas mon sort contre celui d'un émir.

AZENDAI.

Eh! je n'envie pas plus que toi le sort d'un émir : je ne demande que le nécessaire.

OSMIN.

Fort bien! mais soyons de bon compte, ce nécessaire que tu demandes, ne l'aurais-tu pas sans t'en apercevoir? Écoute-moi donc: voici comme je raisonne. Tu n'es pas né comme moi dans la misère; tes parens étaient d'honnêtes marchands qui ont mal fait leurs affaires, ils ne t'avaient pas élevé pour être vannier; tu sais lire, écrire, compter, monter à

cheval, enfin un tas de choses qu'un vannier n'a pas besoin de savoir : et je dis, moi, que voilà ton malheur : avec toutes ces belles connaissances-là, tu te trouverais encore dans la détresse avec ce qui suffirait à un ignorant comme moi. Ce n'est pas le nécessaire, c'est le superflu qu'il te faudrait pour être heureux.

AZENDAI.

Tu te trompes, Osmin. Que j'aie seulement une maisonnette pour me loger commodément, une nourriture frugale mais assurée, et toujours des vêtemens simples mais propres; je n'en demande pas davantage.

OSMIN.

Ce n'est pas trop. Cependant je dirai toujours....

AZENDAI.

Ah ! mon ami, que je suis loin d'avoir ce peu que je demande ! Rien ne me réussit ; telle aventure, qui serait une bonne fortune pour un autre, tourne pour moi de manière qu'il ne m'en revient pas le plus petit avantage. Par exemple, écoute ce qui m'est arrivé la nuit dernière : en passant dans cette rue déserte, derrière la grande mosquée, j'entends un cliquetis d'épées, je cours au bruit, j'aperçois six coquins qui attaquent deux hommes qu'à leurs vêtemens je juge être des marchands arméniens. Ils se défendaient vaillamment, mais ils allaient être accablés par le nombre.

Sans réfléchir au danger auquel je m'expose (je n'avais pas même un bâton), je m'élance comme un trait sur l'un des assaillans, je le renverse d'un coup de poing, je lui enlève son arme, et me voilà ferraillant à côté des deux marchands que ce renfort anime; eux et moi, n'ayant plus chacun que deux adversaires à combattre, nous nous battons avec un acharnement incroyable; la colère double nos forces, un coup n'attend pas l'autre: enfin deux des brigands tombent, et le reste prend la fuite. J'en poursuis un, que je perds aussitôt de vue; je reviens sur le lieu du combat, je regarde autour de moi, plus personne, ni assaillans ni assaillis. Certes, je ne regrette pas le service que j'ai rendu; aucune vue d'intérêt ne m'avait poussé à défendre ces deux inconnus; mais tu m'avoueras, Osmin, qu'un petit mot de remercîment de leur part n'aurait rien gâté, et n'aurait pas rendu mon action moins méritoire.

OSMIN.

Non certainement.

AZENDAI.

Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas pour vingt pièces d'or ne m'être pas trouvé à portée de secourir ces étrangers.

OSMIN.

Bien, Azendaï, je penserais de même à ta place. Mais voici l'heure où le bazar va s'ou-

vrir, il est tems.... (*On entend une marche.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

AZENDAI.

Ah ! c'est Rustan, ce riche marchand d'esclaves, dont tu vois la tente.

OSMIN.

Oh ! oh ! la jolie suite qui l'accompagne ! Peste ! il paraît bien fourni.

AZENDAI.

Tiens, regarde un peu la première de ces odalisques.

OSMIN.

Que veux-tu que je remarque? Je ne vois que des voiles épais qui les couvrent toutes de la tête aux pieds.

AZENDAI.

Regarde, regarde ; mais laissons-les passer, et je te dirai...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, RUSTAN, ZAIDE, CADIGE, ET PLUSIEURS FEMMES entièrement couvertes de leurs voiles; ESCLAVES NOIRS ET BLANCS.

RUSTAN.

Allons, allons, mes belles, pressez le pas. Je ne suis pas curieux que la foule se rassem-

ble sur votre passage. Pour éviter cela, je voulais vous amener avant le jour, mais vos toilettes ne finissent jamais.

AZENDAI, à part, regardant la première.

Quelle grâce dans sa démarche !

RUSTAN, se tenant à l'entrée de la tente.

Doucement, doucement, n'entrez que deux à deux. Zaïde, passe la première.

AZENDAI, à part.

Elle se nomme Zaïde !

(Rustan a l'air de compter les femmes et les esclaves à mesure qu'ils passent.)

RUSTAN, quand tous sont rentrés.

Fort bien, personne ne manque.

(Il les suit dans la tente.)

SCÈNE IV.

AZENDAI, OSMIN.

AZENDAI.

Oui, mon cher Osmin, celle que je t'ai fait remarquer a fixé mon attention au dernier bazar. Il faut qu'elle soit d'un bien haut prix, car je l'ai vu marchander par plusieurs seigneurs qui paraissaient en avoir grande envie. Je n'ai fait qu'entrevoir sa figure, mais cette vue m'a fait une impression qui n'a pu s'effacer, et mes songes de la nuit m'ont dix fois,

depuis lors, offert l'image de cette charmante odalisque.

OSMIN, riant.

Ah! ah! ah! par Mahomet! je crois qu'en ce moment même c'est encore un rêve que tu fais. Où diable vas-tu t'amuser... Ah! ah! ah! va, mon pauvre ami, ni toi ni moi, ce n'est pas dans ce magasin-là que nous devons penser à nous pourvoir.

AZENDAI.

Eh! je le sais bien.

OSMIN.

Crois-moi, choisis une femme de ta condition, qui t'aidera à faire tes corbeilles, soignera ton ménage, élevera tes enfans; et ne t'avise plus de regarder passer les odalisques de Rustan.

AZENDAI.

Aussi je ris moi-même de ma folie.

OSMIN.

Et tu fais bien. Allons, je te laisse. Je vois là-bas ce marchand d'étoffes qui ouvre sa boutique; il m'emploie ordinairement: je vais lui dire bonjour.

AZENDAI.

Et moi, je vais voir si ce marchand de Mossoul, avec qui j'ai déjà fait quelques affaires, est arrivé. Après cela je reviendrai terminer cette corbeille qu'on m'a commandée, et que j'ai promise pour ce soir.

OSMIN.

Eh bien ! au revoir.

(Il s'éloigne.)

AZENDAI, s'éloignant de son côté.

Au revoir, Osmin.

OSMIN, revenant sur ses pas.

Ah! écoute donc. Celui de nous deux qui aura fait la meilleure journée régalera l'autre demain. Le veux-tu?

AZENDAI.

C'est dit. J'y consens.

OSMIN.

Aimable garçon! Allons, allons, un bon moment peut venir, et en attendant, dis comme moi: Vive la joie!

AZENDAI.

Eh bien!.... vive la joie!

OSMIN.

C'est ça, c'est ça.

(Il sort d'un côté et Azendaï de l'autre. On voit en même tems reparaître Haroun et Mesrou.)

SCÈNE V.

HAROUN, MESROU.

(Ils regardent un instant Azendaï s'en aller, puis ils se rapprochent de l'avant-scène.)

HAROUN.

Eh bien, Mesrou, tu l'as entendu. Ce qu'il désire pour être heureux est bien modéré. Certes, je le satisferais sans peine, si je me bornais à ne lui procurer que ce qu'il appelle le nécessaire?

MESROU.

Le satisfaire, Seigneur! cela ne serait peut-être pas si facile que vous le pensez. De quelques biens que l'homme soit comblé, trouve-t-il jamais qu'il a le nécessaire?

HAROUN.

Cependant tu vois que celui-ci se trouverait riche d'avoir seulement une maisonnette et une subsistance assurée.

MESROU.

Il le dit, il le pense même; mais cette belle esclave de Rustan, qui le fait rêver toutes les nuits depuis le dernier bazar, s'il allait finir par la regarder comme nécessaire à son bonheur.

HAROUN, souriant.

Commençons par lui procurer ce qu'il a d'abord demandé. Voici dans cette bourse une somme suffisante pour acheter la petite maison, et pourvoir quelque tems aux premiers besoins de la vie; mais, je te l'ai dit, je veux qu'il croie que c'est le don d'un être surnaturel, de son bon génie, qui, touché de la modération de ses désirs, a résolu de les satisfaire. Ce billet, supposé écrit par le génie, je le joins à la bourse. Azendaï y verra à quelle condition ses bienfaits sont attachés, et de quelle manière il devra s'y prendre pour en obtenir de nouveaux.

MESROU.

Y a-t-il là le prix de la belle esclave ?

HAROUN.

Non. Attendons qu'il la demande.

MESROU.

Je doute que vous attendiez long-tems.

HAROUN.

Tant mieux. Ce billet lui prescrit de consulter le sage Kaleb, ce pieux kalender qui a établi sa retraite sous une arche ruinée de l'antique aqueduc. Kaleb est très-vieux, et ne sort presque plus de sa cellule; il est de ma taille. Avec une barbe blanche, une robe pareille à la sienne, je serai ce kalender, et j'aurai soin que le hasard paraisse l'amener à la rencontre d'Azendaï.

MESROU.

C'est très-bien imaginé, Seigneur.

HAROUN.

Voyons par quel moyen nous lui ferons tenir les dons du génie, sans qu'il puisse voir la main qui les lui procure.

MESROU.

Seigneur, il s'en présente un bien facile pour cette fois. Mettons la bourse et le billet dans le fond de cette corbeille commencée, et qu'Azendaï doit, a-t-il dit, achever à son retour.

HAROUN.

Tu as raison. (*Après avoir regardé autour de lui s'il n'est point observé, il va déposer le billet et la bourse dans le fond de la corbeille indiquée ; il ramasse un peu de paille à terre et couvre le tout.*) Maintenant il serait à propos, pour mes desseins, que quelqu'un le fît penser à acheter, dans la rue de Médine, cette jolie petite maison qui touche à celle de mon grand écuyer. Qu'il la voie seulement, je suis sûr qu'elle lui plaira.

MESROU.

Je vous comprends, Seigneur, vous aurez soin que le prix ne l'effraie pas.

HAROUN.

Justement. Retirons-nous, sans trop nou éloigner, pour rester à portée...

MESROU, montrant une coulisse à gauche.

Eh ! tenez, Seigneur; entrons dans cette boutique là-bas. Le marchand m'est très-connu, et vous trouverez chez lui tout ce qui sera nécessaire pour...

HAROUN, montrant la même coulisse.

Vois donc, Mesrou, cette colombe qui se promène là tranquillement; c'est celle d'Azendaï : je la reconnais au ruban rose qu'elle porte au cou. Viens, nous tâcherons de la saisir.

MESROU.

Pourquoi donc, Seigneur?

HAROUN.

Avec un oiseau si familier, on pourrait facilement... Mais j'aperçois Azendaï : éloignons-nous.

(Haroun et Mesrou s'éloignent par la coulisse indiquée, tandis qu'Azendaï arrive par une autre.)

SCÈNE VI.

AZENDAI, seul, arrivant désolé.

Maudit métier ! quelque chose me disait que le marchand que j'attendais ne viendrait pas aujourd'hui au bazar. Allons, c'est dans l'ordre, il faut que je m'y accoutume. Quand je me désespérerai, il n'en sera ni plus ni moins.

Voyons, en attendant que les chalands viennent, terminons ma corbeille. Cette bonne femme qui me l'a commandée doit me la payer comptant, ce sera toujours... Eh ! eh ! qui peut la rendre aussi lourde ? (*Il regarde dedans, et en retire une poignée de paille*) Quel est le mauvais plaisant qui... Que vois-je ? une bourse ! par quelle aventure ?.... Un billet ! voyons, voyons. (*Il déroule le billet.*) Oh ! la douce odeur qui s'exhale de ce papier ! Jamais parfum aussi exquis n'a chatouillé mon odorat ! Lisons : « Azendaï.... » C'est bien à moi que cela s'adresse. « Azendaï, ton bon » génie, témoin invisible de ta probité et de » ta bonne conduite, a résolu de t'en récom- » penser. » Est-il possible ! « Tu ne demandes » que le nécessaire, il te sera accordé. » Oh ! je n'en demande pas davantage. « Cette bourse » t'appartient. » (*Ouvrant précipitamment la bourse.*) De l'or ! suis-je bien éveillé ? Continuons de lire. « Cette bourse t'appar- » tient, et je puis encore y ajouter. Quand » il te manquera quelque chose, demande- » la-moi à haute voix, je t'entendrai, et si » l'objet de ta demande ne passe pas les bor- » nes du nécessaire, je suis autorisé par le » saint Prophète à te l'accorder. Mais si tu » demandes le superflu, je te préviens que je » t'abandonne pour toujours. » Cette menace ne m'effraie pas. « Comme tu pourrais ne pas » savoir juger par toi-même ce qui est né- » cessaire ou superflu, consulte le sage Ka-

» leb, le kalender de l'aquéduc. » Ah ! oui, je sais.... ce vieux kalender dont on parle. « Ne confie ton secret qu'à lui. Ce saint per- » sonnage saura lever tous tes doutes. » Qu'ai-je besoin d'aller consulter Kaleb ? n'y a-t-il pas dans cette bourse plus que je n'aurais jamais osé désirer? O mon bon génie, c'est assez. Mille, mille actions de grâces pour le bien inattendu que tu m'envoies. (*Il baise le billet, puis regardant dans la bourse.*) Très-certainement, j'ai maintenant le nécessaire. Avec ceci, j'achète une petite maison, à la place de cette vilaine échoppe que j'abandonne à qui la voudra. Je reste vannier, mais je travaille en grand, j'ai des ouvriers, je double, je triple mes fonds : et c'est juste, car il faut aussi le nécessaire pour une femme que je choisirai selon mon goût, pour de jolis petits enfans qui, tous les soirs, me délasseront par leurs jeux innocens. Il me semble déjà les voir courir, danser, sauter autour de nous ! C'est un plaisir ! Et moi aussi, je saute et je danse avec eux. Allons, gai, mes enfans, la journée a été bonne, il faut...

(Il s'interrompt brusquement, en apercevant Osmin. Celui-ci, poussant devant lui une espèce de brouette, chargée d'un gros ballot, allait traverser le théâtre, mais à l'aspect d'Azendai sautant tout seul, il s'est arrêté pour le considérer.)

SCÈNE VII.

AZENDAI, OSMIN.

AZENDAI, honteux.

Ah ! c'est toi, Osmin... je ne savais pas...

OSMIN.

Mais toi, me diras-tu quelle mouche te pique, pour sauter ainsi tout seul, au milieu du bazar ?

AZENDAI.

Comment ? je sautais ?

OSMIN.

Eh ! oui, parbleu ! Et, s'il faut que je te le dise, d'une manière à m'effrayer sur ton compte.

AZENDAI.

Rassure-toi, mon ami. La joie, vois-tu.... on n'est pas toujours maître. Depuis que tu m'as quitté, j'ai fait une excellente affaire.

OSMIN.

Avec ce marchand dont tu m'as parlé, peut-être ?

AZENDAI.

Oui, oui, c'est cela même. Une affaire d'or, mon cher Osmin.

OSMIN.

de tout mon cœur. Quand je te le disais, qu'il te viendrait un bon moment. Au revoir, Azendaï.

(Il va pour s'en aller.)

AZENDAI.

Ah! dis donc... dans tes courses, tu n'aurais pas aperçu quelque part une jolie petite maison à vendre?

OSMIN.

Pourquoi faire?

AZENDAI.

C'est que je voudrais en acheter une.

OSMIN, le regardant tout stupéfait.

Ah!

AZENDAI.

Réponds-moi donc. En connais-tu quelqu'une?

OSMIN, le regardant avec inquiétude.

Non... non, en vérité; je ne sais...

AZENDAI.

Eh bien! je chercherai. (*Prenant tous ses paniers, et les jetant dans sa baraque.*) Rentrons tout cela : j'ai assez travaillé aujourd'hui.

OSMIN, à part.

Je ne m'étais pas trompé, sa tête... pauvre garçon! (*Lui tendant la main avec sensibilité.*) Sans adieu, mon ami... J'espère encore que quand je te reverrai...

AZENDAI, lui serrant la main.

Ah ! çà, tu sais notre convention pour demain, c'est moi qui dois régaler.

OSMIN, tristement.

Toi !... nous verrons cela. (*A part.*) Cela me fait une peine... pauvre garçon ! qui m'aurait dit...

(Il reprend sa brouette, et sort en s'essuyant les yeux.)

SCÈNE VIII.

AZENDAI.

Il est tout stupéfait de ma fortune. S'il savait... mais je dois me taire. J'irai faire un tour par la ville, je lirai tous les écriteaux des maisons à vendre, et peut-être... Qui regarde-t-on passer dans cette rue ? Ah ! ah ! c'est l'émir Balou, ancien aga de la garde. Je parie qu'il vient, selon sa coutume, jeter un coup d'œil sur les odalisques de Rustan. Il achète rarement, car il est si avare.... Mais je suis curieux de voir si Zaïde fixera son attention : restons à portée d'examiner ce qui se passera.

SCÈNE IX.

AZENDAI, BALOU, RUSTAN.

RUSTAN, sortant de sa tente pour aller au-devant de Balou.

Salut au seigneur Balou, joie et prospérité!

BALOU.

Bonjour, bonjour, mon cher Rustan. Eh bien! as-tu quelque chose de nouveau aujourd'hui?

RUSTAN.

Oui, Seigneur émir; et si vous êtes dans l'intention d'acheter...

BALOU.

Je ne viens jamais que dans cette intention-là; mais tu es si cher... Allons, fais-moi voir ce que tu as de mieux.

RUSTAN.

Entrez, Seigneur.

BALOU.

Non pas, non pas; ici, s'il te plaît. Tout paraît beau dans vos sombres magasins : on croit souvent avoir acheté une merveille; et quand on l'a chez soi... Ici, ici, je t'en prie.

RUSTAN, allant pour entrer.

Comme vous voudrez.

BALOU.

A propos, on m'a dit que tu avais au dernier bazar certaine Géorgienne, nommée Zaïde, qu'on m'a beaucoup vantée.

AZENDAI.

Bon!

BALOU.

L'as-tu vendue?

RUSTAN.

Pas encore. Mais je crois inutile de vous la montrer; vous la trouveriez trop chère.

BALOU.

Trop chère! Qu'en sais-tu? Voyez l'impertinent qui croit que le prix peut m'arrêter, quand la chose en vaut la peine!

RUSTAN.

Pardon; si vous le désirez, je vais vous l'amener.

BALOU.

Comment! si je le désire? Amène, amène; je veux absolument la voir.

(Rustan rentre.)

AZENDAI, à l'écart.

Fort bien! et moi aussi, je pourrai la voir.

BALOU.

Trop chère, dit-il! comme s'il y avait jamais rien de trop cher pour un homme comme

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ODALISQUES parmi lesquelles sont ZAIDE ET CADIGE.

(Rustan amène ses Odalisques qu'il fait ranger devant sa tente. Azendai se rapproche, et témoigne une vive curiosité.)

RUSTAN.

Voyez, seigneur Balou, en voici de toutes les nations et de tous les caractères.

BALOU, levant alternativement les voiles.

Celle-ci n'est pas mal, mais son air est trop sérieux. Passons. Eh! eh! cet œil éveillé me revient assez; mais non, elle me ferait enrager du matin au soir. Voyons cette autre..... (*Il lève un voile qu'il rabat brusquement, en apercevant la vieille Cadige.*) Qu'est-ce que c'est que cela? es-tu fou de mettre en vente... Ah! çà, où est donc ta Géorgienne?

RUSTAN, fesant avancer Zaide, et levant son voile.

La voici, Seigneur.

BALOU, avec un mouvement d'admiration.

Oh! oh!

AZENDAI, à part.

Qu'elle est belle!

(Il s'approche davantage.)

BALOU, émerveillé.

Parbleu ! Rustan, il faut convenir que celle-ci... (*Feignant subitement l'indifférence.*) Oui, elle est bien, très-bien ; et si tu es raisonnable... (*A part.*) Ne montrons pas l'envie que j'en ai. (*Haut, à Zaide en riant.*) Eh ! eh ! eh ! regardez-moi donc, belle enfant, que j'examine ces yeux...

(Zaide jette un coup d'œil sur lui, et détourne la tête aussitôt.)

AZENDAI, à part.

Tant de charmes seraient pour cet homme!

BALOU, tirant Rustan à part.

Je lui trouve un défaut, Rustan.

RUSTAN.

Lequel ?

BALOU.

Je ne sais... dans tous ses jolis traits il y a quelque chose... oui, certain air boudeur et dédaigneux qui... Je n'aime pas cela.

RUSTAN.

Bagatelle, Seigneur : c'est ainsi, quand elle est sérieuse; en revanche, quand elle sourit, elle enchante.

BALOU.

Ne pourrais-tu pas lui ordonner de sourire ?

AZENDAI, à part.

Vous savez bien que ces choses-là ne se commandent pas.

BALOU.

Ne se commandent pas! Je l'ordonne bien aux femmes de mon harem, moi, et je suis ponctuellement obéi. Aussi je ne m'y montre jamais, que je ne voie tous les visages rayonnans de la joie que cause ma présence.

RUSTAN, souriant.

Cela doit être, Seigneur.

BALOU.

Voyons donc, que j'examine encore.... (*Voyant Azendai qui s'est rapproché au point de se trouver sur son passage.*) Que fais-tu là si près de nous, l'ami? Retire-toi.

AZENDAI.

Pardon, seigneur Émir; j'admirais ce que j'ai vu de plus beau depuis que je respire.

BALOU.

Oui-da, jeune homme. Admire d'un peu plus loin, si tu veux me faire plaisir.

(Zaide regarde Azendai, et sourit; celui-ci recule quelques pas, les yeux toujours fixés sur elle.)

AZENDAI, à part.

Elle me regarde, je crois!

BALOU, se rapprochant de Zaide, qui continue de regarder Azendai.

Ah! bien! à la bonne heure; voilà le visage

riant que je lui désirais. Tu as raison, Rustan, elle y gagne; et je suis tenté... (*A part.*) Il faut absolument que je fasse ce marché-là.

ZAIDE, à part.

Ce pauvre jeune homme... il est fort bien.

BALOU.

Écoute, mon cher Rustan; ta Géorgienne me plaît assez; elle est... elle me... je m'en arrangerai si tu veux.

ZAIDE, à part.

O Ciel! sauve-moi de ce malheur!

BALOU.

Voyons, quel est ton prix?

RUSTAN.

Un moment, je vais... (*Aux Odalisques.*) Rentrez, mes belles.

AZENDAI, à part, tandis que les Odalisques rentrent.

Que je la plains, si le marché se conclut!

(Zaïde, avant de rentrer, jette encore un coup d'œil sur Azendai, et celui-ci exprime le regret de la voir disparaître.)

SCÈNE XI.

BALOU, RUSTAN, AZENDAI à l'écart.

RUSTAN, revenant à Balou.

Seigneur Émir, je vais vous parler en conscience.

BALOU.

Tu me fais trembler, avec ta conscience. Voyons, en deux mots, ton prix ?

RUSTAN.

Cinq cents dinars d'or.

BALOU, se récriant.

Cinq cents dinars ! es-tu fou ? c'est plus de moitié trop cher.

AZENDAI, à part.

Trop cher, dit-il ? Oh ! si je les avais !...

RUSTAN.

Écoutez, Seigneur. Vous avez vu tout-à-l'heure cette vieille esclave ; elle est du même pays, et Zaïde a l'habitude de son service ; eh bien ! je la donne par-dessus le marché.

BALOU.

Eh ! j'ai bien besoin... Allons, terminons : je t'en donne trois cents dinars.

RUSTAN.

De la vieille ?

BALOU.

Eh! non, eh! non, parbleu! je parle de Zaïde.

RUSTAN.

Y pensez-vous? On m'en a offert quatre cents au dernier bazar.

BALOU.

Et tu ne l'as pas donnée?

RUSTAN.

J'y aurais perdu.

BALOU.

Eh bien!... les veux-tu, les quatre cents dinars?

RUSTAN.

Non. Je vous ai dit cinq cents : décidez-vous; car après ce moment, si vous revenez, je vous préviens que ce sera six cents.

BALOU, s'éloignant brusquement.

Eh! va te promener! je n'en veux plus.

RUSTAN.

Serviteur, seigneur Émir.

(Il rentre chez lui.)

BALOU, s'arrêtant.

Il rentre, vraiment! Si j'allais lui offrir cinquante dinars de plus... (*Il fait un pas vers la tente.*) Mais non : le coquin tiendra bon, j'en suis sûr. N'est-il pas incroyable

est vrai qu'elle est jolie comme les houris, que son air céleste... Halte-là, Balou, pas d'extravagance, mon ami : songe quelle somme cela fait que cinq cents dinars ! Oui, oui, allons-nous en, et prions le Prophète d'éloigner de moi la tentation de revenir.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

AZENDAI, regardant sortir Balou.

Il s'en va, je respire! Mais pourquoi ce mouvement de joie? comme si j'y gagnais quelque chose! Puis-je jamais prétendre... (*Regardant vers la coulisse.*) Ah! ah! ce vieux kalender qui vient de ce côté!... si c'était Kaleb, par hasard! ce serait peut-être ici l'occasion de le consulter; si ce n'est pas lui, celui-ci pourra sans doute m'en donner des nouvelles. Le voilà, abordons-le.

SCÈNE XIII.

AZENDAI, HAROUN en vieux kalender.

(Haroun, aidant sa marche d'un bâton, va pour traverser la scène, lorsque Azendai va à sa rencontre et l'arrête.)

AZENDAI.

Vénérable Kalender, un mot, s'il te plaît.

HAROUN.

Que me veux-tu, mon fils. (*A part.*) Je me doutais qu'il avait à me parler.

AZENDAI.

Pardon. Tu dois connaître le kalender Kaleb?...

HAROUN.

Certainement, car c'est moi.

AZENDAI.

Toi! Oh! que je suis heureux de te rencontrer! Mais je crains d'interrompre...

HAROUN.

Parle, mon enfant, je t'écoute.

AZENDAI.

Voici ce que c'est. L'un de ces bons génies, qui veillent sur la destinée des mortels, a daigné se communiquer à moi.

HAROUN.

Un génie ! L'as-tu-vu ?

AZENDAI.

Non ; mais il m'a écrit. Ce billet était joint à une bourse qu'il m'a fait trouver dans le fond d'une corbeille. Tiens, lis.

HAROUN, feignant la surprise.

Que vois-je ? je reconnais ces caractères sacrés ; ce sont les mêmes par lesquels une main invisible a daigné quelquefois me tracer des règles de conduite, après mes longues et profondes méditations. Ah ! mon fils, tu dois te trouver bien heureux !

AZENDAI.

Oui, je suis heureux, et cependant il manque encore à mon bonheur certaines petites choses.... Mais lis, tu verras quelle condition le génie a mise à ses bienfaits.

HAROUN, les yeux sur le billet.

Je vois qu'il te défend de lui demander le superflu.

AZENDAI.

Je n'en veux pas non plus. Je l'ai dit, le nécessaire me suffit ; mais je crains de ne pas savoir toujours le distinguer du superflu : c'est là mon embarras, et c'est là-dessus que le genie a prévu, sans doute, que j'aurais besoin de te consulter.

HAROUN. lui rendant le papier.

Reprends ce précieux écrit, et voyons ce que tu désires.

AZENDAI.

D'abord, bon père, dis-moi, je t'en prie... est-ce du superflu, qu'une jolie femme?

HAROUN.

Non, mon fils.

AZENDAI.

C'est ce que je pensais.

HAROUN.

Certainement, tu peux faire un choix parmi les jolies filles de ta condition.

AZENDAI.

De ma condition? Ah! c'est que ces filles-là.... Faut-il t'avouer la vérité, bon père? j'aime la plus charmante personne....

HAROUN.

Ah! ah! et quelle est-elle?

AZENDAI.

Une jeune esclave qui est là dans cette tente, et que le vieux émir Balou a déjà marchandée ce matin. J'en ai tremblé pour elle, c'eût été un meurtre! car Zaïde est bien certainement du superflu pour l'émir Balou, tandis qu'elle me serait si nécessaire, à moi.

HAROUN.

AZENDAI.

Cinq cents dinars d'or.

HAROUN.

C'est un peu cher.

AZENDAI, soupirant.

Eh ! oui, je le sais bien. Je ne dois pas y penser, n'est-ce pas ?

HAROUN.

Un moment. Tu es amoureux, dis-tu ?

AZENDAI.

A en perdre la tête.

HAROUN.

En ce cas, il est très-nécessaire d'éviter de perdre la tête, et je crois bien qu'on ne refusera pas de t'exaucer.

(Pendant qu'Azendaï parle, Haroun fait un signal vers la coulisse à droite.)

AZENDAI.

O mon bon génie, tu connais les vœux de mon cœur, ajoute à tes bienfaits la possession de l'adorable Zaïde ! (*En ce moment, la colombe d'Azendaï traverse en volant le théâtre. Elle tient un papier dans son bec, et entre par une petite fenêtre dans sa baraque.*) Que vois-je ? C'est ma blanchette qui passe là ! Elle tient au bec un papier. Qu'est-ce que cela peut être ?

(Il court chez lui.)

HAROUN, à lui-même.

Fort bien, Mesrou a fort adroitement saisi
on signal.

AZENDAÏ, rentrant un papier à la main.

O ciel! mes yeux ne me trompent-ils pas?
A Haroun.) Lis, lis un peu ceci.

HAROUN, lisant.

» A vue, je paierai, pour Azendaï, la som-
» me de mille dinars d'or. *Signé* Ali-eb-Mé-
» hal. » (*Lui rendant le billet.*) Cela ne
métonne pas: ta prière a été entendue de
ton bon génie.

AZENDAÏ.

Et c'est ma gentille blanchette qu'il a choi-
sie... Je n'en reviens pas! Quoi? je pourrais,
avec ce billet.... Mais où demeure donc cet
honnête homme d'Ali-eb-...? Comment as-tu
dit, bon père?

HAROUN.

Ali-eb-Méhal. C'est le nom du plus riche
banquier de Bagdad. Ce billet à vue vaut de
l'argent comptant, et sera reçu comme tel
par tous les marchands de l'empire.

AZENDAÏ.

Et par Rustan aussi?

HAROUN, souriant.

Et par Rustan aussi.

AZENDAI.

Je ne me sens pas de joie ! O mon génie ! je te rends grâce.

HAROUN.

Tu n'as plus rien à me demander ; je te laisse. Adieu, mon fils.

(Il va pour sortir.)

AZENDAI.

Ah ! un mot encore. J'ai une petite inquiétude. Si l'on me voit tout à coup faire tant de dépense, n'est-il pas à craindre qu'on ne vienne me chicaner sur la cause secrète de ma subite prospérité ?

HAROUN.

N'es-tu pas sous la protection d'un génie puissant ? Peux-tu croire qu'il t'aurait accordé un si beau privilége pour qu'il n'en résultât pour toi que des disgrâces ? Non, mon enfant. Ainsi sois tranquille. (*A part.*) J'y ai pourvu. (*Haut.*) Au revoir.

(Il sort,)

SCÈNE XIV.

AZENDAI.

Allons, rassurons-nous, puisque le bon père le dit. Mais il faut que je me dépêche d'aller trouver Rustan, de peur qu'un autre... Un moment ! Et où conduirai-je la belle es-

clave quand je l'aurai achetée ? (*Indiquant sa baraque.*) Ce ne sera pas dans cette... La belle figure que nous ferions là tous deux ! Il faut donc... (*Regardant vers la coulisse.*) O mon Dieu ! voilà le vieux Balou qui revient. Ah ! diable ! c'est au plus pressé qu'il faut courir. Ayons d'abord la femme, nous pourvoirons après aux moyens de la loger.

(Il entre précipitamment dans la tente de Rustan.)

SCÈNE XV.

BALOU ET DEUX ESCLAVES. Ensuite RUSTAN ET AZENDAI.

BALOU, *en arrivant dans le fond à l'un de ses esclaves.*

Toi, cours devant, et préviens Rustan de mon arrivée. (*L'esclave accourt et entre chez Rustan.*) Non, la jolie Géorgienne ne me sort pas de la tête. Il est vrai que la somme... Eh ! il faut se satisfaire une fois dans la vie. Je me priverai sur autre chose. Oui, je ferai jeûner mes esclaves pendant un mois, et je regagnerai... Oh ! oh ! quel bruit fait-on dans la tente de Rustan. Est-ce que...

(On entend disputer dans la coulisse.)

AZENDAI, *en colère, suivant Rustan qui sort de sa tente.*

Parbleu ! Rustan, tu m'écouteras.

RUSTAN.

Un moment donc ; tout à l'heure ; quand j'aurai parlé au seigneur Balou.

BALOU.

Qu'est-ce donc, Rustan ?

RUSTAN.

Rien, rien. C'est ce jeune homme qui voulait... Eh bien ! seigneur Émir ?

BALOU.

Mon cher, je t'apporte les cinq cents dinars.

RUSTAN.

Je vous ai dit que ce ne serait plus la même chose si vous reveniez. J'ai marchand pour les cinq cents dinars. Il faut donc offrir davantage pour avoir la préférence.

BALOU.

Mais c'est une indignité. Allons, je donne six cents.

ALENDAI.

Et moi sept.

BALOU.

Que dit celui-là ?

RUSTAN.

Il dit sept cents dinars.

BALOU.

Eh ! mais, n'est-ce pas ce jeune homme qui tantôt... Il a donc commission pour acheter ?

RUSTAN.

Je le présume.

BALOU, avec effort.

Eh bien... huit cents, dont les trois quarts comptant, et le reste demain matin.

RUSTAN, prêt à consentir.

Allons, je...

AZENDAI.

Mille, et je paie comptant.

RUSTAN, étonné.

Mille!

BALOU.

Ah! c'est trop fort! Comment? ce drôle..,

RUSTAN, à Balou.

Dites-vous plus, Seigneur?

BALOU.

Eh! non, parbleu.

RUSTAN.

Jeune homme, Zaïde est à vous, si vous avez...

AZENDAI, donnant le billet.

Cet effet vous convient-il?

RUSTAN, lisant.

Ali-eb-Méhal! C'est de l'or en barre. Je vais vous chercher Zaïde.

(Il va pour sortir.)

BALOU.

Un moment, un moment, Rustan. (*A Azendai.*) L'ami, me diras-tu pour qui tu fais ce beau marché ?

AZENDAI.

Pour moi.

BALOU.

Pour toi ! Et tu as l'audace... Sais-tu bien qui je suis ?

AZENDAI.

L'émir Balou, ancien aga de la garde du palais.

BALOU.

Ancien, c'est fort bien. Mais si je n'en fais plus les fonctions, j'en ai encore le titre, les prérogatives, et l'on ne m'offense pas impunément. Rustan, c'est moi qui te paierai les mille dinars ; va me chercher ta Géorgienne.

RUSTAN.

Cela ne se peut plus, Seigneur. Elle appartient à ce jeune homme ; il me l'a payée.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

BALOU, AZENDAI, LES DEUX ESCLAVES DE BALOU.

BALOU, à lui-même.

Par la barbe d'Ali, me faudra-t-il souffrir?... (*A Azendai.*) Malheureux! que prétends-tu faire d'une esclave si chère et si belle?

AZENDAI.

Ma femme. Oui, dès demain je l'épouse.

BALOU.

Mais, c'est inconcevable... Tiens, veux-tu que je te dise ma pensée? Cet argent ne t'appartient pas. Oui, oui, tu l'as volé, misérable!

AZENDAI.

Morbleu! seigneur Balou, ne m'échauffez pas les oreilles; je pourrais oublier...

BALOU, furieux.

Il me menace, je crois! Mais, mais, vit-on jamais un drôle comme celui-là? Comment, il... Attends, attends; tu vas voir. Ah! ah! Bon! je vois passer là-bas un détachement de spahis. Je cours de ce pas... Tout à l'heure, tout à l'heure, l'ami, tu vas avoir de mes nouvelles.

SCÈNE XVII.

AZENDAI, ensuite ZAIDE, CADIGE, ET AUTRES ESCLAVES.

AZENDAI.

Ah! diable, me voilà dans une jolie affaire! Maudite vivacité! Mais m'entendre dire aussi... (*Courant voir dans le fond.*) Les spahis n'arrivent point encore. (*A Zaïde que Rustan lui amène.*) Ah! venez, venez ma chère, mon adorable Zaïde...

ZAIDE.

Que vois-je? C'est à ce jeune homme que vous m'avez vendue, Rustan?

AZENDAI.

Il est vrai, ma belle amie, que je ne suis pas riche comme le vieux Balou; mais soyez sans inquiétude, le nécessaire ne vous manquera pas chez moi. Partons.

RUSTAN, montrant Cadige qui porte un grand carton de toilette.

Tenez, emmenez aussi cette esclave, qui vous sera fort utile. Elle se nomme Cadige. (*Azendai hésite*) Emmenez, emmenez, je l'ai dit; c'est par-dessus le marché

AZENDAI.

A la bonne heure,

CADIGE, à elle-même.

Par-dessus le marché! comme si l'on n'avait pas aussi son prix!

AZENDAI, à Zaïde a qui prend congé de ses compagnes.

De grâce, dépêchons-nous; nous n'avons pas un moment à perdre. Je tremble que les spahis... Ah! mon Dieu! les voilà!

(Au moment où il va pour s'éloigner avec Zaïde et Cadige, une troupe de spahis, un officier à leur tête, lui barre le passage. Balou est avec eux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, BALOU, UN OFFICIER, ET TROUPE DE SPAHIS.

BALOU, en arrivant.

HALTE-LA! jeune homme. (*A l'Officier.*) Capitaine, arrêtez ce malheureux.

ZAIDE.

Juste ciel! que signifie..

(Elle retourne, effrayée, auprès de Rustan.)

BALOU.

Qu'on le traîne chez le cadi. C'est là qu'il nous expliquera...

(Les spahis se saisissent d'Azendaï.)

AZENDAI, se débattant.

moins permis... (*Criant tandis qu'on l'entraîne.*) On peut s'informer de moi : je me nomme Azendaï, et chacun vous dira...

L'OFFICIER.

Azendaï! (*Vivement aux spahis.*) Soldats, laissez ce jeune homme. (*Il fait un commandement, et les spahis se rangent en ligne d'un angle du théâtre à l'autre.*) Azendaï, tu es libre.

(Azendaï resté stupéfait à regarder la ligne des spahis, qui lui ouvre un passage.)

BALOU, étonné.

Qu'est-ce que cela veut dire?

AZENDAI, à l'officier.

Quoi! Capitaine, je puis...

L'OFFICIER.

Aller partout et avec qui tu voudras.

AZENDAI, à part.

C'est apparemment mon bon génie qui... Allons. (*Courant reprendre Zaïde auprès de Rustan.*) Ma chère Zaïde, et vous, bonne femme, venez; je vais vous conduire au prochain caravansérail : vous y resterez jusqu'à ce que j'aie trouvé une maison pour vous loger convenablement.

(Il prend Zaïde par la main et va pour l'emmener.)

BALOU, en colère.

Doucement, doucement, l'ami. (*A l'officier.*) Mais songez donc à ce que vous faites,

Capitaine. Vous venez de l'entendre ; il n'a pas même une maison pour se loger ?

AZENDAI.

Rien n'est plus faux. J'en ai une.

BALOU.

Où est-elle ?

AZENDAI, fesant sonner son argent.

Dans ma poche.

BALOU.

Mais encore une fois, Capitaine, je ne comprends pas...

AZENDAI.

Ni moi non plus, et cela m'est égal. Sans rancune, seigneur Balou.

(Azendaï, conduisant Zaïde, passe fièrement devant la ligne des spahis. Balou, Rustan et les esclaves restent stupéfaits sur le devant de la scène, et le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle très-simplement décorée. Une table, une console et quelques fauteuils en font tout l'ameublement.

Dans le fond, à droite, est la porte d'entrée, par où l'on vient du dehors. Sur le devant du même côté, est une croisée qui est censée donner sur le jardin.

A gauche, dans le fond, est la porte qui communique dans l'intérieur. Il y en a une autre du même côté, plus près de l'avant-scène.

La cloison qui termine la salle dans le fond est mobile et peut s'enlever. On n'y voit aucune apparence de porte.

SCÈNE I.

MESROU, richement vêtu, USBECK.

MESROU.

Ainsi, mon cher Usbeck, Azendaï n'a point hésité à te prendre à son service?

USBECK.

Non, seigneur Mesrou. Au moment où il venait de conclure le marché de cette maison, je ne lui eus pas plus tôt dit que j'en étais le gardien depuis long-tems, qu'il s'est écrié : Ta figure me plaît; veux-tu rester avec moi? — Volontiers, lui ai-je dit.

MESROU.

Fort bien. Nos soins ont réussi. Azendaï, sans qu'il s'en doutât, a fait choix de la maison qui convenait le mieux aux desseins que le Calife a sur lui.

USBECK.

Sa position seule a pensé faire une difficulté. Cette demeure, à l'extrémité de la ville, dans une rue peu fréquentée, lui causait quelque inquiétude pour la sûreté du trésor qu'il a à garder, de sa chère Zaïde, Mais son aspect presque champêtre, la vue qui s'étend dans la campagne, le prix modéré, en rapport avec ses moyens, tout cela l'a séduit, et il s'est décidé.

MESROU.

Sait-il que cette petite maison, qui touche à celle du grand-écuyer du Calife, en était naguère une dépendance?

USBECK.

Non, Seigneur. Il est loin de penser qu'il existe une communication de l'une à l'autre, et qu'il n'est séparé que par cette mince cloison de la plus belle salle de la maison du grand-écuyer.

MESROU.

Surtout qu'Azendaï ne soupçonne pas que le calife est pour quelque chose dans sa bonne

USBECK.

Non ; non. J'ai très-bien compris que c'est à son bon génie seul... Comptez sur ma discrétion, Seigneur.

MESROU.

Allons, je te laisse, de crainte qu'il ne rentre et ne me surprenne.

USBECK.

Il y a trop peu de tems qu'il est sorti pour aller chercher sa belle esclave au caravansérail où il l'avait déposée. Il y a loin d'ici là.

MESROU.

N'importe, je vais... J'entends du bruit, je crois !

USBECK.

Il aurait donc fait bien grande diligence ! en effet, on entre ; c'est lui certainement. Il va monter par ici, descendez par l'autre escalier, pour ne pas le rencontrer.

(Il lui indique la porte du fond, à gauche.)

MESROU.

N'oublie pas les signaux convenus.

USBECK.

Reposez-vous sur moi, Seigneur.

(Mesrou sort par la porte indiquée.)

SCÈNE II.

USBECK, AZENDAI.

AZENDAI, vivement en entrant.

Mon bon Usbeck, tu vas voir ma chère Zaïde, et tu me diras si je m'y connais.

USBECK.

Je suis persuadé, cher maître... Mais où l'avez-vous donc laissée?

AZENDAI.

Elle va monter. Elle a voulu d'abord parcourir, avec Cadige, le rez-de-chaussée et le jardin de la maison.

USBECK, à part.

Son inspection sera bientôt faite.

AZENDAI, regardant par la fenêtre, à droite.

Tiens, viens, vois... la voilà dans le jardin! elle se baisse pour cueillir une fleur. Vois donc, vois donc? Y a-t-il rien au monde de plus charmant?

USBECK.

En effet, elle me paraît...

AZENDAI.

Aussi je l'ai résolu, elle sera ma femme, et sous deux jours le grand Prophète aura entendu nos sermens.

USBECK.

Bien, bien, cher maître, je vois avec plaisir...

AZENDAI.

Laisse-moi, Usbeck. S'il le faut je t'appellerai.

(Usbeck sort.)

AZENDAI, seul, regardant autour de lui.

Me voilà donc chez moi! j'ai une maison qui m'appartient; des meubles! ils sont simples, mais propres. Ici, je puis recevoir des amis; j'ai au moins des sièges à leur offrir. Ils sont deux, trois, quatre, il n'importe, je les prie de s'asseoir. Allons, mes amis, mettez-vous là et causons. (*Il range quelques fauteuils et s'assied sur l'un.*) Ah!.... eh! mais, on est très-bien là-dessus. (*Il essaie un autre fauteuil.*) Vraiment, rien n'est plus commode. Quelle différence avec mon unique escabeau à trois pieds, que j'avais là-bas! si étroit, si dur, sans dossier! à la bonne heure, avec ceci on s'appuie, on se penche, on se balance, on a toutes ses aises, c'est charmant! avoir avec tout cela une femme adorable, et de plus deux personnes à notre service, tandis que ce matin encore... Mais n'est-ce point un rêve que je fais? (*Appelant.*) Usbeck!

(Usbeck rentre, et Azendaï se contente de le regarder avec satisfaction.)

USBECK.

Cher maître...

AZENDAI, à lui-même.

C'est cela !

USBECK.

Qu'avez-vous à m'ordonner ?

AZENDAI.

Rien, rien. Je voulais voir... (*A lui-même.*) C'est cela, j'appelle, et aussitôt... (*Se levant vivement.*) Et Osmin donc ! mon bon ami Osmin.... Ah ! ah ! ah ! je ris encore de la figure que je lui ai vu faire tantôt, quand je lui ai demandé s'il ne connaissait pas une maison à vendre. Ah ! ah ! ah !

USBECK, à part.

Eh ! eh ! eh ! sa joie me réjouit.

AZENDAI, à lui-même.

Ah ! çà, n'oublions pas notre convention pour demain. Je le ferai avertir que c'est chez moi le lieu du rendez-vous. Oui, mon cher Osmin, chez moi, dans ma maison. C'est comme cela, mon ami. Ah ! ah ! ah ! (*Apercevant Usbeck.*) Que fais-tu là, Usbeck ?

USBECK.

Vous m'avez appelé, j'attends vos ordres.

AZENDAI.

Mes ordres ! je n'en ai point en ce moment à te donner.

USBECK, allant pour sortir.

Pardon, je...

AZENDAI.

Ah ! si fait. Diable ! j'oubliais l'essentiel. Dis-moi, pourrais-tu nous procurer ce soir une jolie collation ?

USBECK.

C'est très-facile ; il y a à deux pas d'ici...

AZENDAI.

Eh bien ! va, et n'épargne rien aujourd'hui, c'est jour de noce, va... Mais, un moment, je pense qu'il faut que je ressorte. Attends ici Zaïde, elle pourrait avoir besoin de toi, tu iras commander la collation plus tard. Je serai bientôt de retour.

USBECK.

Quelle affaire si pressée ?...

AZENDAI.

Je vais te le dire : tu vois mon vêtement ; d'honneur, je suis honteux d'être fait de la sorte, auprès de mon élégante amie. J'ai remarqué, en arrivant dans cette rue, un tailleur dont l'étalage m'a paru de fort belle apparence. La nuit vient, je vais voir tandis qu'il fait encore jour... Mais je me sauve avant que Zaïde me revoie ; ne la préviens pas, entends-tu ?

USBECK.

Il suffit.

AZENDAI, à lui-même.

C'est cela !

USBECK.

Qu'avez-vous à m'ordonner ?

AZENDAI.

Rien, rien. Je voulais voir... (*A lui-même.*) C'est cela, j'appelle, et aussitôt... (*Se levant vivement.*) Et Osmin donc ! mon bon ami Osmin.... Ah ! ah ! ah ! je ris encore de la figure que je lui ai vu faire tantôt, quand je lui ai demandé s'il ne connaissait pas une maison à vendre. Ah ! ah ! ah !

USBECK, à part.

Eh ! eh ! eh ! sa joie me réjouit.

AZENDAI, à lui-même.

Ah ! çà, n'oublions pas notre convention pour demain. Je le ferai avertir que c'est chez moi le lieu du rendez-vous. Oui, mon cher Osmin, chez moi, dans ma maison. C'est comme cela, mon ami. Ah ! ah ! ah ! (*Apercevant Usbeck.*) Que fais-tu là, Usbeck ?

USBECK.

Vous m'avez appelé, j'attends vos ordres.

AZENDAI.

Mes ordres ! je n'en ai point en ce moment à te donner.

USBECK, allant pour sortir.

ZAIDE.

Oh ! c'est admirable. (*A Usbeck.*) Brave homme, tu vas nous montrer le reste.

USBECK.

Oui, Madame. Cette pièce, d'abord, sert de salle à manger et de salon de compagnie.

CADIGE.

Fort bien. Cela fait deux sans bouger de place.

USBECK.

Ensuite (*montrant la porte dans le fond à gauche*) par là, c'est la chambre à coucher d'Azendaï, donnant sur la rue. (*Montrant celle sur le devant du même côté.*) De ce côté c'est la vôtre, Madame. La vue est superbe, car on découvre une partie des jardins de la maison de campagne du feu prince de Bassora, qui n'est qu'à deux cents pas des portes de la ville.

ZAIDE.

Voyons, voyons donc cela.

USBECK.

Entrez, vous verrez un joli cabinet de toilette d'abord, et plus loin votre chambre.

(Zaïde sort.)

CADIGE, à Usbeck qui va pour suivre Zaïde.

Ah ! dites donc... et ma chambre à moi ?

USBECK.

Ici dessus, un étage de plus à monter, voilà tout.

CADIGE.

Sous le comble peut-être ?

USBECK.

Précisément.

CADIGE.

Et la vue ?

USBECK.

Sur le mur d'un immense atelier d'armes.

CADIGE.

Ah ! .. eh bien ! cela sera fort gai.

ZAIDE, rentrant en éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! quelle magnificence ! (*Conduisant Cadige jusqu'à la porte.*) Viens donc voir, Cadige, le voilà mon cabinet de toilette ! grand comme cette table à peu près ; quand tu voudras me coiffer, ma bonne, il faudra que la moitié de ton corps reste dans la chambre à coucher, tandis que l'autre moitié sera tout près de moi.

CADIGE.

C'est très-agréable ; et comment est-elle cette chambre à coucher ?

ZAIDE.

Oh ! superbe, en vérité, une tenture à grands ramages bleus sur un fond vert ! c'est

un ouvrage rare, et qui date, j'en suis sûre, du règne du premier Calife.

USBECK, à part.

Azendal qui croit ne manquer de rien!

ZAIDE.

Quant à la vue, oh! par exemple, cet homme avait raison; je n'ai fait qu'y jeter un coup d'œil, cela doit être magnifique.

USBECK, à part.

Voilà au moins quelque chose.

CADIGE.

Et moi, avec ma perspective du grand mur de l'atelier d'armes.

USBECK.

Si Madame n'a pas besoin de moi, j'irai faire une commission que mon maître m'a donnée.

ZAIDE.

Oui, oui, va, mon ami.

(Elle va ouvrir la croisée à droite et regarde en dehors.)

USBECK, à part, en sortant.

Pauvre jeune homme! c'est un bijou que sa petite maison, disait-il tout à l'heure.

SCÈNE IV.

ZAIDE, CADIGE.

ZAIDE, *se retirant de la fenêtre.*

Allons, la promenade ne me fatiguera pas dans son jardin ; c'est un avantage.

CADIGE.

En vérité, ma chère Zaïde, j'admire comme vous vous soumettez gaiement à votre destinée.

ZAIDE.

Que veux-tu ? il faut s'accommoder à tout dans la vie.

CADIGE.

Oui, et même à n'être que la femme obscure d'un pauvre vannier, quand les soins qu'on a pris de votre éducation vous avaient rendue digne de faire l'ornement du premier harem de l'Asie.

ZAIDE.

Le maître de ce premier harem de l'Asie pouvait être un homme fort déplaisant. Au moins Azendaï est aimable.

CADIGE.

Est aimable ! est aimable ! je le veux bien, mais cela ne me regarde pas. Quant à vous, Zaïde, il se peut.... Après tout ce n'est toujours qu'un vannier.

ZAIDE.

Tu conviendras cependant qu'il n'a ni l'air ni les manières d'un simple ouvrier. Il s'exprime bien, son langage n'est pas dépourvu d'élégance, et je croirais volontiers qu'il n'était pas né pour cet état.

CADIGE.

Fort bien, fort bien. Mais que deviendrai-je ici, moi? dans une maison riche, au moins, on trouve à qui parler. C'est là, qu'à défaut de plus doux plaisirs, j'aurais participé aux fêtes, aux intrigues des belles du harem. Rivalités, confidences, petites méchancetés, ruses, perfidies, joie folle, désespoir; on vit parmi tout cela, et le tems passe agréablement.

ZAIDE.

Azendaï n'est pas riche, je le vois bien, j'en suis fâchée sans doute, mais qu'y faire?

CADIGE.

Ah! Zaïde, combien votre sort eût été plus brillant, si vous aviez appartenu au riche émir Balou, qui avait une si furieuse envie de vous acheter!

ZAIDE, riant.

A l'émir Balou! si vieux, si laid! Ah! ah! ah! j'aurais été chez lui une femme bien heureuse!

CADIGE.

Il est vrai qu'il est, dit-on, d'une avarice... D'ailleurs nous l'avons entendu, comme il s'est débattu sur le prix avec Rustan.

ZAIDE.

Et un émir ! tandis qu'un pauvre garçon comme Azendaï dédaigne de marchander, ne calcule rien que son amour, et sacrifie, pour m'avoir, tout ce qu'il possède peut-être au monde.

CADIGE.

Donc il ne lui restera rien, et bientôt...

ZAIDE, l'interrompant.

C'en est assez sur ce sujet. (*A elle-même.*) Azendaï tarde bien à rentrer Allons, en l'attendant...

(Elle s'éloigne.)

CADIGE.

Où allez-vous donc ?

ZAIDE.

Dans ma chambre, jouir de ce point de vue que je ne me suis pas donné le tems de considérer tout-à-l'heure.

CADIGE.

Et rêver au cher vannier, sans doute ?

ZAIDE.

Oh ! très-certainement ce ne sera pas à ton émir Balou.

SCÈNE V.

(Le jour commence à baisser.)

CADIGE, seule d'abord, ensuite **AZENDAI.**

CADIGE.

A mon émir Balou ! comme si j'étais plus qu'elle émerveillée de sa personne ; je voulais dire seulement... J'entends du bruit, on monte : c'est notre heureux jeune homme, sans doute. (*Regardant vers la porte à droite.*) Oui, c'est lui-même. Oh ! oh ! la belle toilette.

AZENDAI, en entrant, sous un vêtement élégant mais simple.

Où est ma chère Zaïde ?

CADIGE.

Elle est là, Seigneur, attendant votre retour avec impatience.

AZENDAI.

Que veux-tu dire avec ton seigneur ?

CADIGE.

Pardon, c'est cet habit qui vous donne l'air si distingué...

AZENDAI.

Ah ! ah ! tu trouves donc ?

CADIGE.

Vous êtes charmant comme cela, et je suis sûre que la belle Zaïde...

AZENDAI.

Fort bien. Va la trouver, et dis-lui que je l'attends ici.

(Cadige sort.)

SCÈNE VI.

AZENDAI.

(Il ôte un beau sabre qu'il pose sur un fauteuil.)

Eh ! eh ! mon habit neuf a déjà produit son effet ; espérons que Zaïde... Ah ! çà, je voudrais bien savoir à quel dessein l'émir Balou a passé tout à l'heure devant ma porte et s'y est arrêté pour la regarder. Mais bah ! qu'ai-je besoin de m'inquiéter ? ce vieux fou ne peut pas... eh ! mais, qui sait? cette maison, dans un quartier isolé, n'est peut-être pas très-sûre. (*Regardant vers la fenêtre.*) Ce jardin... ô mon Dieu ! voilà seulement que je remarque comme le mur en est bas et facile à escalader ! (*Il ferme la fenêtre.*) Pour dormir ici tranquillement, je vois qu'il me faudrait quatre ou cinq esclaves de plus, dont l'exacte surveillance... Parbleu ! j'ai presque envie de demander à mon génie... doucement : tu as le nécessaire, me dirait-il ; ma foi, je ne sais pas trop si c'est l'avoir que de rester en danger de le perdre, faute de moyens pour le conserver. Excellente réflxetion que je fais

SCÈNE VII.

(Il fait nuit.)

AZENDAI, USBECK.

AZENDAI.

En bien ! Usbeck, la collation ?

USBECK.

Ma foi, cher maître, je n'ai rien trouvé chez le traiteur notre voisin.

AZENDAI.

Comment, rien ?

USBECK.

Je veux dire si peu de chose...

AZENDAI.

Il fallait aller chez un autre.

USBECK.

Chez un autre, c'est très-loin, et voilà qu'il fait nuit.

AZENDAI.

Mais, mon ami, nous ne pouvons pas nous passer... tiens, retourne chez ton traiteur, tu prendras ce que tu trouveras, il faudra bien

nous en contenter pour ce soir. Va, cours, et reviens promptement.

USBECK, à part, en sortant.

Je n'irai pas loin.

AZENDAI, seul un instant.

Que je suis fâché que, précisément aujourd'hui, le premier jour, je me voie forcé de traiter si mesquinement celle pour qui je voudrais... (*En se retournant il apercoit une table couverte d'un brillant service et éclairée de bougies, qui, tandis qu'il parlait, a monté de dessous le plancher.*) Quel prodige! (*Courant appeler à la porte.*) Usbeck? Usbeck?

USBECK, de loin.

Oui, cher maître.

AZENDAI, à lui-même.

Certes, voilà bien une marque évidente du pouvoir surnaturel qui me favorise. (*A Usbeck qui entre.*) Usbeck, laisse là ton traiteur, je me suis pourvu ailleurs.

USBECK.

Ailleurs! eh! mon Dieu! c'est donc avec une baguette magique que vous venez...

AZENDAI.

N'importe, n'importe, cela ne te regarde pas. Voilà une collation servie, il ne s'agit

USBECK, à part.

Cela ne me regarde pas, dit-il.

SCÈNE VIII.

CADIGE, ZAIDE, AZENDAI, USBECK.

AZENDAI.

Ah! viens, viens, ma bien-aimée.

ZAIDE.

Je t'ai fait attendre, Azendaï ; c'est Cadige qui...

CADIGE, montrant la table.

Ah! voyez donc, Madame.

ZAIDE, étonné.

Comment, Azendaï ! voilà une table servie avec une somptuosité... C'est charmant.

AZENDAI.

Pouvais-je moins faire pour toi, ma belle amie ?

ZAIDE.

Aussi de la galanterie ! (*Bas à Cadige.*) Tu l'entends, Cadige, pour un vannier...

CADIGE.

Il surpasse mon attente.

ZAIDE.

Eh ! mais, je n'avais pas encore fait attention... à la bonne heure, mon ami, ce nou-

veau vêtement te va très-bien ; sans être brillant, il est convenable et de bon goût.

AZENDAI.

Je suis charmé qu'il te plaise. Mais mettons-nous à table, il est bien tems. (*A Usbeck et à Cadige.*) Laissez-nous, mes amis ; mais ne vous éloignez pas trop, pour être à portée de nous entendre si nous avons besoin de vous appeler.

USBECK.

Oui, cher maître. Allons, venez, Cadige.

CADIGE, à part.

Il faut qu'il soit plus riche que je ne pensais.

(Usbeck allume un bougeoir et sort avec Cadige.)

SCÈNE IX.

ZAIDE, AZENDAI.

AZENDAI, avançant deux fauteuils.

Asseyons-nous, ma chère Zaïde.

ZAIDE.

Volontiers.

(Elle s'assied.)

AZENDAI, s'asseyant.

Voyons, que désires-tu de tout ceci ? Tiens, goûtons ce plat qui me paraît... (*Il sert.*) En vérité, je doute si je veille ! te voir là, ma

charmante amie, assise à cette table, à côté de moi... tant de bonheur... j'ai peur d'en devenir fou !

ZAIDE.

Pourquoi donc ?

AZENDAI.

Oh ! si tu savais quel chemin j'ai fait depuis ce matin. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas que tu t'attendes à trouver toujours ici... Je ne suis pas grand seigneur, et je ne puis...

ZAIDE.

Eh ! mais, je sais fort bien, Azendaï, qu'une maison ne peut pas se monter en un jour : je suis raisonnable, et j'attendrai.

AZENDAI.

Ah ! tu attendras ?

ZAIDE.

Oui, des bagatelles, mille petites choses pour ma toilette : comme des colliers, des bracelets, où j'aimerais tant à voir briller les diamans de Golconde et les perles de l'Orient.

AZENDAI.

Les diamans de Golconde ! Apparemment que ces petites choses-là sont nécessaires.

ZAIDE.

Mais certainement.

AZENDAI.

Eh bien ! vois quelle était mon erreur ! je

m'imaginais que tu étais assez parée de tes charmes.

ZAIDE.

Ce ne sont pas des complimens que je te demande.

AZENDAI.

Allons, allons, pour ta satisfaction, il n'est rien que je ne... Tiens, buvons.

ZAIDE.

A toi, mon aimable ami.

AZENDAI.

A toi, ma chère Zaïde. (*Il boit, puis à part.*) Des perles! des diamans! hum!...

ZAIDE, regardant autour d'elle.

Je considère aussi cette maison; entre nous, crois-tu qu'elle soit logeable?

AZENDAI, étonné.

Qu'est-ce que tu dis donc? mais il me semble qu'on peut être beaucoup plus mal logé. (*A part.*) Et j'en sais quelque chose.

ZAIDE.

Ai-je ici un appartement qui me convienne? Quoi! pas un boudoir, un salon de compagnie, une salle de bains! Qu'est-ce encore que ton jardin? Où sont ces belles et longues allées couvertes, ces fontaines jaillissantes, et surtout ces jolis bosquets, ces ombrages mystérieux où, pendant la chaleur du jour...

AZENDAI.

Assez, assez : si je te laisse dire, tu vas me demander peut-être cette magnifique maison du feu prince de Bassora, qu'on voit ici près, en sortant de la ville.

ZAIDE.

Tout à l'heure, de ma chambre, j'en admirais le vaste et beau jardin. Oh! que je voudrais être là!

AZENDAI.

Je le crois, et moi aussi. C'est là que tu trouverais ces longues allées, ces ombrages mystérieux...

ZAIDE.

Ce serait charmant!

AZENDAI.

Sans doute, sans doute. Et puis l'occasion est belle; car cette maison est en vente. Le premier visir en a, dit-on, offert vingt mille tomans; mais on en veut trente mille.

ZAIDE.

Il faut l'acheter, mon ami.

AZENDAI, posant son verre qu'il allait boire.

Par Mahomet! voilà bien l'idée la plus extravagante... En vérité, Zaïde, tu m'effraies : à t'entendre on te croirait une princesse enlevée depuis peu sur les rivages de l'Indostan.

ZAIDE.

Non; je suis tout simplement la fille de pauvres gens d'un village de Géorgie. Enlevée, je ne sais comment, dès l'âge de six ans, je fus élevée avec soin par un riche marchand d'esclaves; et c'est de ce cher instituteur que Rustan m'a achetée, il y a trois mois.

AZENDAI.

La fille de pauvre gens? Eh bien! à la bonne heure, voilà qui nous rapproche.

ZAIDE.

Pardon, Azendaï; quand je t'ai vu, pour moi seulement, dépenser mille dinars, je croyais...

AZENDAI.

Que je pouvais encore en dépenser cent mille, n'est-ce pas? Non, ma bonne amie. Un protecteur puissant m'a promis de m'accorder toujours le nécessaire et jamais le superflu. Tu étais nécessaire à mon bonheur : voilà pourquoi j'ai pu t'acheter.

ZAIDE.

Je t'en prie, laissons là ma folle proposition. Aime-moi toujours de même, mon bon ami, et je n'aurai rien à désirer.

AZENDAI.

Ah! cette assurance me rend le plus heureux des hommes. Mais dis-moi donc... Rus-

tan m'a parlé de tes talens; tu serais bien aimable de me procurer le plaisir de t'entendre chanter!

ZAIDE.

S'il y avait ici un luth pour m'accompagner... (*On entend préluder sur une harpe ou sur un piano.*) Qu'entends-je ?

AZENDAI.

Oh! oh! d'où cela peut-il venir ? (*Il se lève et va regarder de tous côtés.*) Zaïde, essaie de chanter, nous verrons si cet instrument mystérieux aura la complaisance...

ZAIDE.

Voyons.

(Elle chante le premier vers du couplet suivant ; l'instrument caché accompagne la voix et cesse avec elle.)

AZENDAI.

Eh! mais, c'est cela!

ZAIDE.

C'est singulier!

AZENDAI, à part.

Allons, il faut qu'il y ait encore là... Oui, c'est comme cette table; on ne veut pas que rien manque à la fête. (*Allant se rasseoir.*) Continue, continue, ma chère amie.

ZAIDE.

(Elle chante les couplets suivans, que l'instrument accompagne. Azendaï écoute Zaïde avec ravissement.)

Sous le beau ciel de Géorgie,
Fillette à peine a vu le jour
Qu'elle sent naître, avec la vie,
Désirs d'amour.
Les eaux, les bois, là tout l'inspire :
L'amour est dieu dans ce séjour;
Jusques à l'air qu'on y respire
Brûle d'amour.

C'est là que dans le frais bocage
On croit entendre, au point du jour,
L'oiseau dire dans son ramage :
Aimez d'amour.
Oui, sous le ciel de Géorgie,
Tout nous répète chaque jour :
Amour, doux charme de la vie!
Aimons d'amour.

AZENDAI.

Ah! ma belle amie, tu m'enchantes! ta voix porte à mon cœur... (*Se retournant vivement.*) N'entends-je pas du bruit dans le jardin?

(Il va ouvrir la fenêtre et regarde.)

ZAIDE, se levant.

Qu'est-ce donc, mon ami?

AZENDAI, à la fenêtre.

Je n'aperçois rien. Mais l'obscurité est si grande...

ZAIDE, effrayée.

Que regardes-tu donc ?

AZENDAI.

J'avais cru entendre... (*Refermant la fenêtre.*) Allons, je me serai trompé. (*A part.*) Ce mur de jardin est si bas ! (*Il va pour se rasseoir à table. L'on entend frapper.*) Oh ! oh ! n'est-ce pas à la porte de la rue qu'on frappe ?

ZAIDE.

Qui pourrait venir ?

(On frappe encore.)

AZENDAI.

Usbeck ? Cadige ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, USBECK, ensuite CADIGE.

AZENDAI, à Usbeck.

Usbeck, sais-tu qui peut frapper à cette heure ?

USBECK.

Non, cher maître, je ne conçois pas...

CADIGE, entrant tout essoufflée.

Cher maître, on a frappé, j'ai couru, j'ai demandé : Qui est là? on m'a répondu : L'émir Balou.

AZENDAI et USBECK, en même tems.

L'émir Balou !

CADIGE.

Il veut absolument vous parler : j'ai dit que j'allais vous le proposer, et je n'ai pas ouvert.

(Les coups de marteau redoublent.)

AZENDAI.

Voudrait-il user de violence?

USBECK.

Pour lui en ôter l'idée, je vais lui ouvrir et vous l'amener.

AZENDAI.

Es-tu fou? Et s'il a du monde?

USBECK.

Son monde n'entrera pas. (*On frappe encore plus fort.*) Vous l'entendez; si nous n'ouvrons pas, on brisera la porte. Courons; venez avec moi, Cadige?

CADIGE.

Mais, mon ami, je n'ai plus de sang dans les veines.

(Usbeck l'entraîne et ils sortent.)

SCÈNE XI.

ZAIDE, AZENDAI.

AZENDAI.

ZAIDE, va vite te renfermer.

ZAIDE.

Mais toi?

AZENDAI, prenant son sabre.

Ne crains rien; j'ai ici de quoi... J'entends monter : va vite, ma chère amie.

ZAIDE, sortant.

O mon Dieu! mon Dieu!

AZENDAI, à lui-même.

Je serai donc ici exposé sans cesse... Non, je n'ai point encore le nécessaire. (*Allant écouter à la porte.*) Je reconnais la voix de l'émir! je crois qu'il est seul.

SCÈNE XII.

AZENDAI, BALOU, USBECK, CADIGE, ensuite ZAIDE.

AZENDAI, à Balou, qui entre.

C'EST vous, Seigneur! Qui vous amène? de quel droit...

BALOU.

La paix! la paix! mon intention n'est pas de te faire de la peine. (*A part.*) Filons doux jusqu'à ce que...

AZENDAI.

Que me voulez-vous enfin?

BALOU.

Deux mots, et je te laisse.

AZENDAI, à Usbeck.

Était-il seul?

USBECK.

Deux hommes allaient le suivre : mais je leur ai brusquement fermé la porte au nez, et voici la clef.

(Azendai replace son sabre sur un fauteuil.)

BALOU, à part.

Heureusement je puis me passer de ces deux là.

AZENDAI.

Usbeck, descends, et veille à la porte de la rue.

USBECK.

Oui, cher maître. (*A part.*) Allons vite prévenir...

(Il sort.)

BALOU, à part.

Va, va veiller à la porte de la rue.

AZENDAI.

Seigneur émir, je vous écoute. Dépêchez-vous.

BALOU, avec inquiétude.

Oui.... je me dépêche. (*A part.*) Les autres devraient être dans le jardin. (*Haut.*) Écoute, Azendaï; tu es un honnête garçon, et je veux te rendre un service. Oui, oui, un service. Un homme de ton état ne peut sans danger conserver une esclave comme Zaïde. Écoute moi donc? (*Ici, Zaïde avance la tête dans la porte entr'ouverte.*) Je connais quelqu'un qui a formé le projet de te l'enlever, et qui a tous les moyens d'y réussir.

AZENDAI.

Morbleu! s'il osait...

BALOU.

Il osera, je le connais; c'est l'homme le plus entêté.... Ainsi, tu perdras Zaïde, l'énorme somme qu'elle t'a coûté, et pis encore peut-être. Eh bien! cède-la-moi, je te...

AZENDAI.

N'achevez pas, Seigneur. Si c'est là tout ce que vous aviez à me dire...

ZAIDE, s'approchant vivement.

Azendaï, laisse-moi répondre. (*A Balou, étonné de son apparition.*) Émir Balou, je veux t'apprendre que j'aimerais mieux vivre

dans la plus pauvre cabane avec Azendaï, que d'aller habiter un palais avec toi. Laisse-nous.

AZENDAI.

Adorable amie !

BALOU, à part.

Ils sont là, je les entends. (*Haut.*) Oui-da, la belle ! Eh bien ! apprends que tu n'as plus de choix à faire. Dans un instant tu vas me suivre.

AZENDAI, furieux, reprenant son sabre.

Te suivre ! Par la ventrebleu, crois-moi, Balou, sors, sors sur-le-champ, ou je ne réponds plus...

BALOU, effrayé.

Eh bien ! eh bien ! je sors.

AZENDAI.

Dépêchons.

BALOU, criant de toute sa force, en jetant un coup d'œil vers la fenêtre.

Oui, oui, je sors. M'entendez-vous ? (*A part.*) Paraîtront-ils enfin ? (*A Azendaï, qui le pousse.*) Eh ! mais, donnez-moi donc le tems...

(En ce moment, la croisée à droite s'ouvre avec violence, et plusieurs hommes se précipitent de la croisée sur la scène, tandis que d'autres entrent par la porte. Zaïde pousse un cri d'effroi.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LES GENS DE BALOU.

AZENDAI.

Que vois-je? (*A Balou.*) Ah! traître, tu vas...

(Balou a profité du premier mouvement de surprise d'Azendaï, pour courir à Zaïde qu'il saisit par le bras. Azendaï court le sabre levé sur Balou, mais il est entouré par les hommes et désarmé aussitôt.)

BALOU, à ses gens.

Tenez-le bien, tenez-le bien. (*A Zaïde.*) Venez, venez la belle. (*A part.*) Elle est à toi, Balou!

(Roulement de timbales, pendant lequel tout le monde reste immobile et écoute.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, HAROUN.

HAROUN, criant avec force de l'intérieur.

Misérables!

(Étonnement général.)

BALOU, avec effroi, lâchant Zaïde.

Grand Dieu! cette voix...

AZENDAI.

Est-ce mon bon génie qui vient me secourir?

ZAIDE.

Son bon génie !

BALOU, à part.

C'est la voix du Calife, je suis perdu.

(En même tems que la table disparaît, la cloison du fond s'enlève, et l'on voit un riche salon, à l'entrée duquel, au milieu d'une éclatante lumière, on voit s'avancer Haroun, enveloppé d'une ample draperie blanche, avec une épaisse barbe noire.)

BALOU, consterné.

Sublime représentant du grand Prophète...

HAROUN.

Silence !

(Balou se prosterne la face contre terre. Tous ses gens en font autant.)

AZENDAI, à Haroun.

Céleste intelligence, ô mon bon génie !...

(Il va pour se prosterner.)

HAROUN, l'en empêchant.

Laisse, Azendaï... Il n'appartient qu'aux méchans de rester devant moi le front dans la poussière. Oui, je suis ton bon génie, et je veux t'en donner une nouvelle preuve. La maison du feu prince de Bassora vient d'être achetée en ton nom. Dès demain tu peux aller l'habiter. (*Lui donnant une petite boîte de bois de sandal, avec clef et serrures dorées.*) Tu trouveras là ce qui va te devenir nécessaire. (*Regardant Balou.*) Et malheur à ceux qui tenteraient encore de troubler ton repos. Émir

Balou, lève-toi. Pour cette fois, je veux bien retenir la foudre qui devait frapper ta tête.

BALOU, se relevant.

O divine clémence ! je jure...

BALOU.

Sors.

(Balou et ses gens se retirent respectueusement et à reculons, tandis qu'Haroun a le doigt tendu vers la porte, dans l'attitude du commandement. Asemdaï et les deux femmes s'inclinent vers lui avec l'expression de la reconnaissance, et le rideau tombe sur ce tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un magnifique jardin ; sur le devant, à gauche, est un riche péristyle dans le goût oriental, qui sert d'entrée à la maison : on y monte par quelques marches, entre deux rampes en marbres ; à droite est un joli berceau, sous lequel est une petite table et deux chaises de jardin.

Le jardin est orné de jets d'eau, de vases, de statues ; il est terminé par le Tigre, dont on aperçoit les flots, au-delà d'une balustrade surmontée de pots de fleurs de distance en distance.

Plus loin deux collines, plantées d'arbres de toute espèce, laissent entrevoir, dans la vallée qui les sépare, une perspective immense. Mais la vue est interrompue par une maison rustique qui occupe l'entrée de cette vallée. (*)

SCÈNE I.

USBECK, ET SEPT A HUIT ESCLAVES, DONT QUATRE NOIRS, sortant de la maison.

USBECK.

Allons, c'est bien, mes amis. Azendaï ne doit plus tarder à revenir, et il vous saura

(*) La décoration change à vue plus tard; mais on peut éviter ce changement et même le ballet, en se conformant à la note qu'on trouvera à la fin de la pièce.

gré d'avoir en si peu de tems tout préparé pour le recevoir. Il est allé chercher sa bien-aimée, et vous allez la voir. J'entends du bruit. (*Il va voir dans le fond.*) C'est lui, le voilà qui ouvre la grille. Courez à sa rencontre et faites ce que je vous ai dit.

(Les esclaves sortent en courant.)

SCÈNE II.

USBECK, ensuite AZENDAI, ZAIDE, CADIGE, ET LES ESCLAVES PRÉCÉDENS.

USBECK, seul d'abord.

Voilà donc Azendaï devenu propriétaire de cette belle maison de plaisance, dont le prince de Bassora a fait si long-tems ses délices! Qui jamais aurait pu croire.... Mais le voici.

(Azandaï entre triomphant, avec Zaïde et les Noirs. Il a un habit plus riche et plus élégant.)

AZENDAI.

Ma chère Zaïde, tu vois les esclaves que j'ai trouvés dans la maison, ils sont compris dans le marché, et ils nous appartiennent. Enfin nous voilà chez nous. Du moins on respire ici! regarde, regarde autour de toi, mon aimable amie, n'est-ce pas là tout ce que tu désirais.

ZAIDE.

Oh ! c'est charmant.

(Elle court dans le fond, passe et repasse en regardant de tout côté.)

AZENDAI, gaiement.

Eh bien ! Usbeck ?

USBECK.

Ah ! cher maître, que j'ai de joie de votre bonheur !

CADIGE, émerveillée.

Mais, mais, qui se serait jamais attendu?...

AZENDAI.

Ce n'est pas moi certainement. Aussi mon cœur suffit à peine...

ZAIDE, accourant.

C'est charmant, mon cher ami ! mais regarde donc, Cadige, n'est-ce point un séjour enchanté ?

CADIGE.

Ah ! Madame, je me crois transportée dans un jardin de féerie.

ZAIDE.

Et cette exposition qui permet à la vue de s'étendre au loin sur le cours du Tigre !

AZENDAI, regardant vers le fond.

Oh ! oui, c'est surtout la vue... Eh ! mais, je n'avais pas encore fait attention...

ZAIDE.

Qu'est-ce que c'est ?

AZENDAI, changeant de place pour mieux voir.

Quel dommage ! voilà qui gâte tout.

ZAIDE.

Quoi donc ?

AZENDAI.

Tiens, vois-tu cette vilaine petite maison là-bas ?

ZAIDE.

Ah ! tu as raison.

CADIGE.

Oui, Azendaï a dit le mot : voilà qui gâte tout.

ZAIDE.

Dès demain, mon bon ami, il faut la faire abattre.

AZENDAI.

Mais elle ne m'appartient pas.

ZAIDE.

Tu l'acheteras.

AZENDAI.

Si cela se peut...

ZAIDE.

Cela se pourra. Mais, mais vois donc, sans cette misérable hutte, nous découvririons d'ici les croissans dorés qui brillent sur les tourelles

du palais de campagne du Calife. Ne serait-ce pas admirable ?

AZENDAI.

Cette cabane appartient sans doute à quelque pauvre pêcheur, et je suis sûr que pour peu de chose...

ZAIDE.

Et quand cela coûterait beaucoup, qu'importe ? ton mystérieux bienfaiteur ne te laissera pas dans l'embarras. A propos, tu ne m'as pas encore dit ce que contenait cette boîte qu'il t'a donnée.

AZENDAI.

Le contrat d'acquisition de cette maison, avec quelques billets portant la signature d'un certain Ali-eb-Méhal, honnête homme, fort bon à connaître.

ZAIDE.

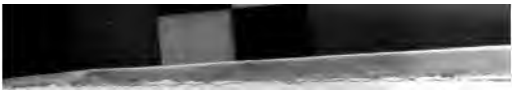
Qu'il est donc aimable ton génie ! Ce qui me plaît de lui surtout, c'est qu'il est souverainement raisonnable. Ces choses que tu avais si peur de lui demander parce que tu les croyais superflues, eh bien ! tu vois, il les a jugées nécessaires, lui.

AZENDAI.

Oui, et en conscience je ne l'espérais pas.

ZAIDE.

C'est que tu n'es pas un génie, mon bon ami.



AZENDAI.

Je le sais fort bien. Qu'entends-je ?

(On entend une douce harmonie d'instrumens à vent.)

ZAIDE, qui a couru dans le fond.

Ah ! viens donc voir, Azendaï, les deux jolies barques qui descendent le fleuve ! ces banderolles, ces fraîches guirlandes... rien n'est plus galant !

USBECK, à part.

Résistera-t-il à la tentation ?

(Deux barques élégamment décorées passent dans le fond. Elles sont manœuvrées par des noirs et toutes remplies de femmes voilées. On les perd bientôt de vue dans les coulisses opposées.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FEMMES voilées, sur des barques.

AZENDAI.

Toutes ces femmes voilées, qu'est-ce que cela veut dire ?

USBECK.

C'est sans doute un grand seigneur du voi-

viennent débarquer ? comme je m'amuserais ! comme je...

ZAIDE, bas à Cadige.

Es-tu folle, Cadige ?

AZENDAI, à part.

Eh ! cette femme a raison. Mais comment oser demander à mon génie...

ZAIDE.

Mon ami, n'entrons-nous pas ? je meurs d'envie de voir la maison.

AZENDAI.

Je vais te conduire, ma belle amie. Usbeck, j'ai fait ce matin, chez les premiers marchands de la ville, plusieurs emplettes qui vont m'être expédiées. C'est toi que les commissionnaires demanderont : tu les recevras et les paieras.

USBECK.

Oui, cher maître.

AZENDAI, donnant la main à Zaïde.

Entrons, ma chère Zaïde. (*A part en sortant.*) Si cette maudite cabane n'était pas là !

(Cadige et les esclaves entrent avec eux dans la maison.)

SCÈNE IV.

USBECK.

J'AIME ce bon jeune homme, et cependant j'aide à le tromper. Oui, mais j'ai pour complices précisément ceux qui ne lui veulent que du bien. Le Calife et son visir Mesrou sont en ce moment dans le village, cachés dans la maison du fermier. J'ai mes instructions, et je m'y conformerai scrupuleusement. Ah! ah! voici sans doute deux de ces commissionnaires qu'on attend.

SCÈNE V.

USBECK, OSMIN, ET UN AUTRE COMMISSIONNAIRE.

(Ces deux derniers sont chargés de paquets et de cartons.)

OSMIN, en entrant.

USBECK?

USBECK.

C'est moi.

OSMIN, lui donnant une facture.

Tenez.

USBECK, regardant la facture.

Ah! ah! ce sont les étoffes. Entrez, vous

déposerez cela sur une grande table que vous verrez sous le vestibule. (*Les deux commissionnaires entrent dans la maison, et Usbeck continue en regardant la facture.*) Eh! eh! la dépense va déjà bon train. Azendaï n'en restera pas là. Je l'observais tout à l'heure, quand ces barques ont passé... (*Riant.*) Eh! eh! eh! je vois cela d'ici, nous aurons un harem. (*Aux commissionnaires qui reviennent.*) Tenez, mes amis, voilà pour votre peine.

(Il leur donne de la monnaie.)

OSMIN.

Merci, notre maître.

L'AUTRE COMMISSIONNAIRE, en s'en allant.

Allons, viens, Osmin.

USBECK, à part.

Osmin! ne serait-ce pas.... (*Appelant Osmin qui a suivi son camarade.*) Dis donc, l'ami.

SCÈNE VI.

USBECK, OSMIN.

OSMIN, revenant sur ses pas.

Qu'est-ce que c'est?

USBECK.

Oui.

OSMIN.

Commissionnaire ?

USBECK.

Vous le voyez bien.

OSMIN.

Je crois que c'est toi qu'on m'a ordonné d
chercher ce matin.

USBECK.

Pourquoi faire ?

OSMIN.

Une chose fort agréable. Connais-tu Azen-
daï ?

USBECK.

Si je le connais ! c'est mon intime : deux
doigts de la main ne sont pas plus unis que
nous l'étions depuis dix ans. (*Avec un sou-
pir.*) Mais hélas !

Quoi donc ?

OSMIN.

Ne m'en parlez pas ; un si aimable garçon !...

Eh bien ?

USBECK.

OSMIN, d'un air de confidence.

Sa tête... Ah ! mon Dieu ! Hier matin, ne
ai-je pas rencontré qui riait et sautait tout
ul au milieu du bazar ? je m'approche de

lui, je lui parle; voilà mon homme qui bat la campagne, qui veut acheter une maison, qui me demande si je... Songez donc... un pauvre diable qui peut à peine, en suant sang et eau, gagner une drachme par jour! Oh! cela m'a...

USBECK.

Allons, allons, ne t'afflige pas, mon garçon: ton ami n'a pas perdu la tête, la maison qu'il voulait acheter... Mais il te dira cela lui-même; car le voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, AZENDAI.

AZENDAI.

Eh bien! Usbeck, on a donc apporté... Eh! mais, c'est toi, Osmin.

OSMIN.

Que vois-je? est-ce bien Azendaï?

AZENDAI.

Oui, mon ami, moi-même. Parbleu! puisque te voilà, tu vas... (*A Usbeck.*) Usbeck? (*Il lui parle à l'oreille, puis il dit haut.*) Oui, oui, là, sans façon, sur cette petite table. Dépêche-toi.

(Usbeck sort.)

SCÈNE VIII.

OSMIN, AZENDAI.

AZENDAI.

Eh bien! Osmin, comme tu me regardes!

OSMIN.

C'est que j'étais si loin de m'attendre, en venant ici... Comment c'est toi, avec cet habit magnifique! Et que fais-tu dans cette maison?

AZENDAI.

Ce qui me plaît : je suis chez moi, eh! oui, mon cher. J'ai aussi une maison en ville, une jolie petite maison, ma foi; mais en comparaison de celle-ci...

OSMIN.

Quoi! ce riche domaine...

AZENDAI.

M'appartient. (*Riant.*) Ah! ah! ah! tu as beau ouvrir tes grands yeux, c'est comme je te le dis. Un protecteur puissant et d'une nature supérieure... mais j'ai bouche close là-dessus. (*A un noir qui apporte une bouteille et deux verres.*) Ah! bon; pose là, et laisse-nous.

(Le noir sort.)

OSMIN, à part, tandis qu'Azendaï rapproche la table et débouche la bouteille.

Un protecteur puissant!... Eh! mais, j'y songe : ces deux Arméniens auxquels il a sauvé la vie... Si le Calife en était un, par hasard. Ah! diable.

AZENDAI.

Osmin, tu dois être altéré de ta course : tiens, viens boire un coup.

OSMIN, avec un peu d'embarras.

Quoi! vous voulez...

AZENDAI.

A qui parles-tu, je t'en prie? Vous voulez...

OSMIN.

Ma foi je ne sais plus trop comment parler à celui qu'une si haute protection vient de distinguer des gens de notre état.

AZENDAI.

Ma haute protection ne m'empêchera jamais de voir en toi mon meilleur ami. (*Lui présentant un verre plein.*) Allons, veux-tu me fâcher?

OSMIN, prenant le verre.

Non, donne.

AZENDAI.

A la bonne heure. Mais asseyons-nous et causons.

OSMIN.

A ta prospérité, mon cher Azendaï.

AZENDAI.

Merci. A la tienne, Osmin.

OSMIN, allant pour boire.

Eh! mais, c'est du vin!

AZENDAI.

Oui, oui, et du bon, je m'en vante. Mais bois donc.

OSMIN, après avoir hésité.

Allons, le Prophète ne s'en fâchera pas; c'est sans doute le mauvais vin qu'il a défendu. (*Il boit.*) L'excellente liqueur!

AZENDAI.

Eh bien! notre convention d'hier.... celui de nous qui aura fait la meilleure journée, as-tu dit... Hein! est-ce moi? Au surplus, je t'avertis que ceci n'est qu'un à compte, j'espère bien...

OSMIN, buvant.

Je l'ai toujours dit, tu es le plus aimable garçon que je connaisse. (*Tendant son verre.*) Encore un à compte, je t'en prie.

AZENDAI, lui versant.

Volontiers.

OSMIN.

Charmant garçon! charmant garçon!

AZENDAI.

Tiens, mon cher Osmin, je veux que tu profites de ma bonne fortune : et pour commencer, je te donne ma petite maison ; ensuite... Écoute-moi donc. J'y joins quelques avances pour établir un bon commerce, et tu pourras y faire en peu de tems...

OSMIN.

De très-mauvaises affaires. (*Il se lève.*) Pas de ça, pas de ça, mon cher. Un commerce à moi, qui n'y connais rien ! qui ne sait ni lire ni écrire ! je te remercie : garde ta petite maison, qui serait trop grande pour moi, tes avances que j'emploierais fort mal, et laisse-moi comme je suis. Je ne te demande qu'une chose : c'est qu'en dépit de ta bonne fortune tu me conserves ton amitié.

AZENDAI, se levant aussi et lui serrant la main.

Toute ma vie, mon cher Osmin. Mais j'aurais voulu...

OSMIN.

Paix ! je suis content.

(Il reprend son verre.)

AZENDAI.

Le singulier homme !

OSMIN, buvant lentement.

Sais-tu qu'il est exquis ton vin ? Le sourire des houris ne vaut pas cela, j'en suis sûr.

AZENDAI.

Ah! ne vaut pas cela.... Je suis pour les houris, moi. (*S'appuyant sur l'épaule d'Osmin,*) J'en ai une, mon ami.

OSMIN.

Une houri?

AZENDAI.

Je veux dire une femme qui a pour moi tout le charme que l'imagination prête à ces filles du ciel. C'est Rustan qui me l'a vendue.

OSMIN.

Ah! c'est donc cette esclave que tu...

AZENDAI.

Oui, elle est ici, je viens de la laisser à sa toilette.

OSMIN.

Heureux mortel! une maison de campagne de prince! une belle femme et de bon vin! et tu n'en es pas plus fier! c'est charmant cela, de nous voir ainsi tous deux, moi avec mon habit de travail, toi, brillant comme un soleil, trinquant familièrement ensemble, là... comme si... à ta santé, mon ami.

(Il boit.)

AZENDAI.

Ce bon Osmin!

OSMIN, achevant son verre.

N'auras-tu que celle-là?

AZENDAI.

Comment?

OSMIN.

Eh! oui, puisque te voilà grand seigneur, il te faudrait...

AZENDAI, souriant.

Un harem peut-être?

OSMIN.

C'est cela?

AZENDAI.

J'y ai déjà pensé, mon ami.

OSMIN.

Bah!

AZENDAI.

Oui, j'ai là-bas certain corps de logis... ce serait en vérité dommage de le laisser désert.

OSMIN.

Ah! çà, écoute donc, c'était pour badiner que je disais cela. Je n'avais d'autre idée...

AZENDAI.

Elle est excellente ton idée. En effet, sans un harem, cette belle maison, ce jardin immense ne seront jamais qu'une triste solitude.

OSMIN.

AZENDAI, continuant.

Mais comme tout s'anime, si je vois courir dans ces longues allées, autour de ces bassins, une vingtaine de jeunes odalisques qui se poursuivent, se séparent, s'appellent, se réunissent, en poussant des cris folâtres ; vois-tu, vois-tu le joli coup d'œil que cela fait?

OSMIN.

Par Mahomet! je crois y être. Tu me donnerais presque envie de courir après toutes ces petites...

AZENDAI.

Et ma Zaïde au milieu de tout cela, plus belle, et plus séduisante que toutes les autres! Quel tableau ravissant, enchanteur!

OSMIN.

Tu as raison, mon ami, dans une maison comme celle-ci, un harem est nécessaire.

AZENDAI.

Est nécessaire, c'est le mot. Sais-tu bien que tu parles comme un ange, mon cher Osmin.

OSMIN.

C'est ton vin qui fait cela apparemment.

AZENDAI.

Eh bien! encore un coup.

(Il verse.)

OSMIN.

C'est bien parler aussi, cela.

AZENDAI.

A la santé de nos anciens camarades.

OSMIN.

Bien, je le leur dirai, sois-en sûr.

AZENDAI.

Et surtout à notre ami Tobar, n'oublie pas celui-là.

OSMIN, tristement.

Tobar? hélas! ce pauvre ami...

AZENDAI.

Que lui est-il arrivé?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, USBECK.

USBECK.

Cher maître, Zaïde trouve que vous tardez bien.

AZENDAI, vivement.

Usbeck, un moment. (*A Osmin.*) Eh bien! Tobar?

OSMIN.

Il y a huit jours que le malheureux a fait une chute dont il est si grièvement blessé, que le voilà pour un mois peut-être condamné à ne pouvoir travailler.

AZENDAI.

Ah! mon Dieu!

OSMIN.

Une femme, quatre enfans en bas âge, et rien pour les nourrir: oh! c'est...

AZENDAI, tirant vivement de sa bourse quelques pièces d'or.

Fais-moi un plaisir, Osmin; va voir Tobar aujourd'hui même, et donne-lui ceci.

OSMIN.

Quoi! de l'or! une si forte somme...

AZENDAI.

Prends, prends. Je puis faire cette dépense. (*A lui-même.*) Parbleu! si quelque chose est nécessaire, c'est bien, je crois, de secourir les malheureux.

USBECK, à part.

Aimable jeune homme!

OSMIN, avec sentiment.

Que je t'embrasse, Azendaï! ce que tu fais là... (*S'essuyant les yeux.*) Mais je te laisse, et je cours bien vite pour entendre plus tôt le concert de bénédictions qui va retentir en ton honneur sous le toit du pauvre Tobar.

(Il sort en courant.)

SCÈNE X.

AZENDAI, USBECK, ensuite ZAIDE.

USBECK, à part.

Je suis sûr que là-bas dans la ferme on apprendra ceci avec plaisir.

AZENDAI, revenant de conduire Osmin jusqu'à la coulisse.

Allons rejoindre ma chère Zaïde.

USBECK.

Tenez, la voilà qui vient ici.

AZENDAI, à Zaïde qui entre en brillante parure.

Ah! ma tendre amie, que tu es charmante avec cette parure!

ZAIDE.

Et cependant tu vois qu'elle est bien simple.

AZENDAI, souriant.

Bien simple!

ZAIDE.

Je viens de visiter tous les appartemens. Ah! mon ami, que je suis contente! Elle est superbe ta maison! quelle magnificence! quelle richesse.

AZENDAI, avec distraction.

de vue... Allons, décidément, cette cabane ne peut rester là. Usbeck, va promptement jusqu'à cette petite maison là-bas; vois le propriétaire : quelque prix qu'il en demande, conclus avec lui, va, je t'avouerai de tout.

USBECK.

Il suffit, cher maître.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ZAIDE, AZENDAI, ODALISQUES non voilées, ensuite UN NOIR.

ZAIDE.

C'est très-bien, Azendaï : voilà comme j'aime à te voir agir. Oh ! mais, vois donc, vois donc, mon ami !

(On entend un air de danse en sourdines, sur lequel on voit paraître dans le fond, deux, ensuite quatre, ensuite un plus grand nombre de jeunes odalisques qui traversent légèrement le théâtre et reviennent sur leurs pas.)

AZENDAI.

Par quelle aventure... (*Allant vers elles.*) Mes belles, me direz-vous ? (*Elles se sauvent toutes à son approche.*) Je ne conçois pas...

ZAIDE.

Ce qui m'étonne, mon ami, c'est que j'en ai reconnu deux ou trois qui étaient mes compagnes chez Rustan.

AZENDAI.

Est-il possible? mais où est donc Usbeck ? (*Appelant.*) Usbeck ? Usbeck ?

ZAIDE.

Tu l'as envoyé chez le pêcheur.

AZENDAI.

Ah ! c'est vrai. Tiens, tiens, regarde, les voilà toutes rassemblées là-bas, avec bon nombre de noirs et d'autres esclaves.

ZAIDE.

Elles auront trouvé la grille ouverte, et la curiosité, sans doute...

AZENDAI.

Ecoute, Zaïde, sais-tu bien que tout ce monde-là ne serait pas de trop dans une maison comme celle-ci ?

ZAIDE.

Eh ! mais, ce monde que tu dis, c'est un harem ! tu voudrais un harem ?

AZENDAI.

Mais pense donc, ma bonne amie, combien il te serait agréable de trouver, quand tu le voudrais, autour de toi, de jeunes personnes de ton âge, avec qui tu pusses rivaliser de parure, de grâces, de talens, et sur qui tu l'emporterais toujours. Et puis songe que sans un harem, point de jeux, de danses, de concerts pour varier tes plaisirs et charmer tous tes momens?

ZAIDE, malignement.

Tu ne parles pas des tiens.

AZENDAI.

Oh ! sois tranquille, jamais...

ZAIDE.

Eh bien !.... oui, toute réflexion faite, aie ton harem, j'y consens, pourvu que ton génie ne juge pas que c'est justement là ce superflu qu'il t'a défendu de lui demander.

AZENDAI, souriant.

Oh ! il est si raisonnable, disais-tu tantôt !

ZAIDE.

Ah ! ah ! que nous veut cet esclave ?

AZENDAI, à un noir qui lui présente un billet.

Qui t'envoie, l'ami ?

(Le noir témoigne qu'il est muet.)

AZENDAI.

Un muet ! Eh ! mon Dieu... Ce billet va t'apprendre, sans doute...

AZENDAI, parcourant le billet.

C'est Rustan qui m'écrit.

ZAIDE.

Rustan !

AZENDAI.

Oh ! oh ! écoute, écoute un peu ceci. (*Lisant.*) « Azendaï, l'homme que tu m'as envoyé » a vu le zèle que j'ai mis à remplir tes inten-

» tions. » (*A Zaïde.*) L'homme que je lui ai envoyé ! Que je meure si je comprends...

ZAIDE.

Achève donc vite.

AZENDAI, lisant.

« Tu peux te vanter maintenant d'avoir un » harem dont s'applaudirait un premier visir. » Au reste, c'était juste ; quand je suis bien » payé, je sers bien. » (*A Zaïde.*) Il est bien payé, dit-il. (*Lisant.*) « Je n'attends pas de ré- » ponse, car je pars à l'instant. Salut. RUSTAN. » Pouvais-je jamais m'attendre...

ZAIDE.

Pourquoi donc pas, Azendai? tes vœux auront été entendus, et les voilà remplis. (*Au muet.*) Va, l'ami, fais approcher tout ce monde.

(Le muet sort.)

AZENDAI.

Comment ! c'est toi-même qui veux...

ZAIDE.

Oui, mon ami, je suis très-contente.

AZENDAI.

Ah ! tu es adorable ! O mon céleste bienfaiteur ! comment t'exprimer ?...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ODALISQUES, ESCLAVES NOIRS ET BLANCS.

(Sur une marche avec cymbales et triangles, on voit entrer le cortége. Quand il est arrivé devant Azendaï, les Odalisques se prosternent devant lui. Il s'empresse de les faire relever.)

ZAÏDE, à quelques-unes.

Te voilà donc, Zulime ? et toi, Roxane ; Atalide aussi ?

(Elle leur fait amitié.)

AZENDAI.

Allons, mes belles amies, soyez les bien venues. Je serais flatté de vous voir exécuter une fête pour ma Zaïde, la bien-aimée de mon cœur.

BALLET.

(Zaïde et Azendaï vont s'asseoir sur des carreaux que des esclaves apportent devant le péristyle. Les Odalisques et les noirs exécutent des danses de divers caractères.)

AZENDAI, se levant après le ballet.

C'est très-bien. Maintenant, mes jeunes amies, songez que c'est à Zaïde plutôt qu'à moi que vous allez appartenir. Je lui abandonne

AZENDAI.

sur vous tout pouvoir; attachez-vous donc à lui plaire.

ZAIDE.

Mon ami, voici Usbeck...

AZENDAI.

Ah! bon!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, USBECK.

AZENDAI.

Eh bien, Usbeck, le propriétaire de cette petite maison...

USBECK.

Je suis furieux, cher maître. Par un inconcevable entêtement, cet homme ne veut pas la vendre.

AZENDAI.

Il est donc riche?

USBECK.

Pas du tout. Je l'ai trouvé là, raccommodant ses filets, et autour de lui, quatre ou cinq marmots presque nus, qui sont ses enfans. Eh bien! malgré cela, il refuse vingt fois, au moins, la valeur de sa misérable cabane, que je me suis permis de lui offrir: je ne veux pas la vendre, disait-il; ma pêche fournit à tous mes besoins: j'ai le nécessaire et ne désire rien de plus.

AZENDAI, à part.

Il a le nécessaire !

USBECK.

Mais songe donc, lui dis-je, que du prix que je t'offre tu pourras acheter une maison dix fois plus grande et plus belle que la tienne. — Ce ne serait pas la mienne : c'est sous ce toit que je suis né, j'y suis heureux, tout m'y attache ; je tiens ici comme le beau palmier qui ombrage ma porte, et qu'on ne pourrait déraciner sans le faire périr. Puis voilà qu'il me montre auprès de là le bosquet témoin de ses amours, devant lui la pelouse où vont jouer ses enfans, de cet autre côté... — Eh ! que diable ! me suis-je écrié, tu ne perdras rien de toutes ces belles choses, pour aller t'établir cent pas plus loin. — Je ne veux pas me déranger. — Mais vois donc tes enfans, maudit entêté ! ils te reprocheront un jour... — Ils ne seront pas plus malheureux que leur père : adieu. Là-dessus, il me tourne le dos, s'éloigne en chantant, et me laisse là tout stupéfait de sa ridicule obstination.

ZAIDE.

Cet homme est bien bizarre !

AZENDAI.

Je vois ce que c'est. Le coquin a deviné mon intention : il se fait un malin plaisir de s'opposer à l'envie que j'ai de faire disparaître sa cabane de l'endroit où elle offusque ma vue.

Voilà le seul motif de sa résistance, et le malheureux refuse son bonheur et celui de ses enfans, uniquement exprès pour contrarier le mien.

ZAIDE.

C'est une indignité.

USBECK.

A votre place, cher maître je n'en resterais pas là. Le grand Haroun-al-Ralschid est souverainement juste. Je ne doute pas qu'il ne condamne dans ce pêcheur le caprice et l'entêtement. C'est ce qu'il a déjà fait, à ma connaissance, dans une occasion semblable.

AZENDAI.

Dans une occasion semblable ?

USBECK.

Absolument. Nous ne sommes qu'à deux pas de la ville. L'heure approche où chaque jour le Calife donne ses audiences. Venez, je n'hésite pas à vous accompagner pour rendre témoignage à la vérité.

ZAIDE.

Usbeck a raison, mon ami.

AZENDAI.

Eh bien ! partons, mon cher Usbeck. Je veux en avoir le cœur net.

AZENDAI.

Adieu, ma chère Zaïde. Je ne serai pas longtems absent. Peste soit du maudit homme qui vient troubler mes plaisirs, au moment où je croyais n'avoir plus rien à désirer au monde.

(Il s'éloigne par la droite avec Usbeck. Zaïde, les femmes et les autres esclaves le conduisent jusque dans les coulisses; et aussitôt que le théâtre est vide, la décoration change.)

(Le théâtre représente une grande salle du palais du Calife. Un trône, élevé sur plusieurs marches, et décoré avec magnificence, en remplit le fond. Mais, au moment du changement, la partie de cette salle occupée par le trône est cachée par une draperie qui tient toute la largeur du théâtre.)

SCÈNE XIV.

HAROUN, MESROU.

(Haroun est couvert d'un manteau brun sous lequel on entrevoit son brillant costume.)

HAROUN, en entrant.

Azendai est donc en route pour se rendre ici?

MESROU.

Oui, Seigneur. C'est ce que vient de m'assurer un esclave qu'Usbeck a fait partir en avant, pour m'en donner avis.

HAROUN.

En ce cas, nous sommes revenus à tems.

MESROU.

Qui se serait attendu qu'Azendaï viendrait aujourd'hui réclamer le droit d'acheter et d'abattre une cabane qui lui gâte un point de vue ?

HAROUN, riant.

Lui, qui, dans son étroit et obscur réduit, n'avait encore hier devant les yeux que les murs des maisons voisines ! et aujourd'hui, ce n'est plus assez pour lui que de posséder la plus belle maison de plaisance qui soit aux environs de Bagdad, vingt femmes charmantes dans son harem, un grand nombre d'esclaves, un luxe de parure et d'ameublement qui rivaliserait avec celui d'un prince ! Il faut convenir que ce jeune homme est un peu difficile à contenter.

MESROU.

Voilà cependant, pour un homme de son état, une assez forte dose de superflu qu'il a obtenue de votre munificence.

HAROUN.

Que veux-tu, mon cher Mesrou ? je ne voulais rien calculer avec celui qui m'a sauvé la vie. Je ne me repens pas de ce que j'ai fait pour lui. Ce qu'Usbeck nous a rapporté de sa conduite avec d'anciens camarades.... Oui, Azendaï mérite d'être heureux. Cependant il est tems que je m'arrête. Pour donner le nécessaire à ce jeune insensé, mon trône

et mes trésors ne suffiraient pas. Qu'est-ce donc que le superflu, si personne ne croit jamais le posséder? Ah! mon ami, je vois que ce que l'homme appelle le nécessaire est un gouffre où l'univers entier s'engloutirait sans le remplir.

MESROU.

Je vous en avais prévenu, Seigneur.

HAROUN.

Oui; mais j'étais loin de m'attendre que le pauvre Azendaï aurait porté si loin l'extravagance de ses désirs. Il faut avouer aussi que sa Zaïde est bien un peu la cause... A propos, viendra-t-elle?

MESROU.

Ceux qui sont allés la chercher ont ordre de faire la plus grande diligence : elle ne peut tarder.

HAROUN.

Quant à Azendaï, je voudrais, pour toute punition, qu'on pût lui remettre devant les yeux.... Ne t'ai-je pas parlé ce matin d'une idée qui m'était venue?

MESROU.

Oui, Seigneur, et j'ai même déjà prévenu votre intention : car je viens d'envoyer dans son ancienne demeure, pour qu'on en rapporte...

HAROUN.

Paix! J'entends du bruit dans la salle des

gardes ; c'est Azendaï, peut-être. Je te laisse. Attends ici que je fasse avertir.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MESROU, AZENDAI, USBECK.

USBECK, bas à Azendaï, en entrant.

C'est le visir Mesrou.

MESROU, à Azendaï, qui le salue profondément.

Jeune homme, qui t'a permis de pénétrer dans cette enceinte ?

AZENDAÏ, troublé.

Seigneur.... pardon, je viens.... je voudrais...

MESROU.

Comment te nommes-tu ?

AZENDAI.

Azendaï, Seigneur...

MESROU.

Azendaï ! tout autre eût payé de sa tête... mais Azendaï peut rester.

(Un esclave vient parler à Mesrou.)

AZENDAI, bas à Usbeck.

Encore mon nom ! tu l'entends.

MESROU, à l'esclave.

Bon ! il suffit. (*L'esclave se retire.*) Azen-

daï, tu vas bientôt jouir de l'insigne faveur de contempler sur son trône le plus grand des monarques de l'Asie.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

AZENDAI, USBECK.

AZENDAI.

Conçois-tu cela, Usbeck? Hier, ce capitaine de spahis qui ne veut plus m'arrêter quand je me suis nommé! puis voilà le visir Mesrou, tout prêt à se fâcher, et qui s'apaise aussitôt qu'il entend mon nom! c'est singulier, au moins!

USBECK.

Très-singulier, en effet. Il est possible que le génie ait attaché à votre nom certain.... je ne sais quoi... qui...

AZENDAI.

Écoute... écoute! (*On entend commencer l'air d'une marche.*) Ah! viens donc voir, Usbeck... dans cette galerie, tout ce monde qui se rassemble, ces officiers, ces gardes, ces femmes... Rangeons-nous de ce côté.

(On voit défiler dans le fond des officiers, des gardes, ensuite des femmes suivies de deux petits noirs qui portent un objet caché sous un voile richement brodé; d'autres officiers et des gardes ferment la marche.)

AZENDAI, parlant sur l'air de la marche qui s'éloigne.

Tout cet appareil du souverain pouvoir jette dans mon âme un trouble...

USBECK.

Vous avez remarqué, cher maître, ces deux petits noirs qui ont passé? Que portaient-ils là de caché sous ce beau voile?

AZENDAI.

C'est apparemment quelque chose de bien léger, pour que ces enfans n'en paraissent pas plus chargés.

USBECK.

Oh! très-léger, assurément (*à part*) si c'est ce que je soupçonne.

(On entend un bruit de trompette.)

AZENDAI.

Oh! mon Dieu! la peur me prend, mon cher Usbeck, et je ne sais plus si j'aurai le courage...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE CALIFE, ZAIDE, FEMMES DE LA COUR DU CALIFE, OFFICIERS, GARDES, NOIRS, PEUPLE.

(La draperie s'écarte à droite et à gauche, et l'on voit le Calife sur son trône et dans son plus brillant costume; Mesrou va se placer sur les marches. Tout le fond du théâtre est rempli d'officiers et de gardes; quelques gens du peuple se répandent sur le devant. Sur une estrade, à droite, sont plusieurs femmes, dont quelques-unes sont voilées et d'autres ne le sont pas. Zaide est parmi les premières, et n'est point remarquée d'Azendaï. Au moment où le rideau s'écarte, Azendaï, Usbeck et le peuple se prosternent; un officier les fait relever sur un signe du Calife. Les deux petits noirs qu'on a vus passer reparaissent, et vont déposer leur fardeau sur un guéridon doré qui est à gauche.)

MESROU.

Approche, Azendaï.

HAROUN.

Jeune homme, je connais le sujet de ta plainte contre un pêcheur des bords du Tigre; mais, avant de te permettre de parler, je t'ordonne d'écarter ce voile.

(Il lui indique le guéridon à gauche.)

AZENDAI, à part, avec saisissement.

O ciel! cette voix ne m'est pas inconnue; on dirait...

HAROUN.

Eh bien ?

AZENDAI.

J'obéis, Seigneur. (*Il écarte le voile en tremblant, et l'on voit une corbeille non terminée, sur laquelle est jeté l'habit qu'Azendaï avait au premier acte.*) Que vois-je ? ce vêtement.... eh ! mais, c'est mon habit de travail ! Voilà aussi cette corbeille qu'hier matin je me disposais à terminer, quand j'y ai trouvé les premiers bienfaits de mon invisible protecteur. Comment se fait-il ?...

HAROUN.

Regarde-moi bien, Azendaï.

AZENDAI.

Grand Dieu ! ce sont les traits, c'est la voix de celui que j'appelais mon bon génie !

HAROUN.

Et qui n'aurait pas cessé de l'être, si tu avais été plus sage. Tu n'avais demandé que le nécessaire, et j'avais résolu de t'accorder tout ce que tu demanderais ; mais tes vœux insensés ont passé toute mesure : je t'ai comblé de richesses qui te rendent l'égal des premiers de mes sujets, et tu n'es pas satisfait ! Comment as-tu si promptement oublié que naguère encore tu tressais cette corbeille pour

poser les riches habits qui te couvrent, et revêtir ceux de ton premier état.

AZENDAI.

Juste ciel! Ah! Seigneur, ce ne sont pas les richesses que je regretterais; mais Zaïde, ma chère Zaïde! je ne puis plus vivre sans elle; et si tu m'ôtais les moyens de la conserver, autant vaudrait ordonner ma mort.

HAROUN.

Rassure-toi, Azendaï: je veux récompenser le service que tu m'as rendu.

AZENDAI, étonné.

Que je t'ai rendu, ô mon souverain maître! moi?

HAROUN.

Oui, brave jeune homme; tu vois en moi et dans mon visir Mesrou les deux marchands arméniens que tu as si à propos secourus l'autre nuit.

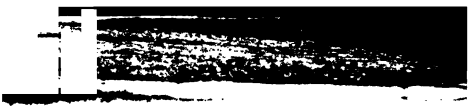
(Il lève le voile de Zaïde que des femmes amènent.)

AZENDAI.

Zaïde!

HAROUN.

Épouse Zaïde, et garde tout ce que je t'ai donné; mais, puisqu'il faut que l'homme désire toujours quelque chose, je veux que la cabane du pêcheur reste à sa place, et que tu ne puisses jamais en disposer.



AZENDAI.

Ah ! j'y renonce de bon cœur ; je fais plus, souverain commandeur des croyans, de tous les biens que tu m'as donnés je ne veux garder qu'une honnête aisance et ma chère Zaïde ; le reste est pour moi le superflu, j'en ferai du bien aux malheureux.

HAROUN.

Ta résolution est noble et belle, Azendaï ; tu n'as dans son exécution aucun excès à craindre ; dans tous les cas je saurais y pourvoir.

FIN D'AZENDAI.

NOTA

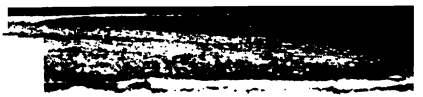
Pour les théâtres qui n'ont point de ballet, et pour ceux qui manquent des moyens de changer la décoration à vue.

POUR SUPPRIMER LE BALLET AU TROISIÈME ACTE.

Scène II. *Après ces mots de Zaïde :* Vois donc, vois donc, mon ami, *elle ajoute :* toutes ces femmes qui entrent là-bas dans le jardin.—AZENDAI. Par quelle aventure ?.—ZAIDE. Ce qui m'étonne, c'est qu'il me semble en reconnaître deux ou trois, etc., *suivez la scène jusqu'à ces mots de Zaïde :* Et les voilà remplis ; *après lesquels elle ajoute :* Allons recevoir tout ce monde—AZENDAI. Comment ! c'est toi ? etc. ; *suivez jusqu'à ces mots :* Céleste bienfaiteur ! comment t'exprimer ?.... (*Il va pour sortir.*) ZAIDE. Attends, voici Usbeck déjà de retour.--AZENDAI. Ah ! bon, etc. ; *tout de suite la scène* 13.

POUR ÉVITER LE CHANGEMENT A VUE AU TROISIÈME ACTE.

Après la sortie d'Azendaï, d'Usbeck et de Zaïde, à la fin de la scène 13, *des gardes, Mesrou et Haroun, en brillant costume, entrent en scène ; ils regardent aller Azendaï. Au lieu des trois premières répliques de la scène* 14, *Mesrou dit en entrant :* Oui, Seigneur, c'est à Bagdad que court Azendaï, pour se jeter aux pieds de votre trône, et implorer votre justice.—HAROUN. Fort bien, mais il reviendra sur ses pas, car avant de sortir du village il apprendra que je suis ici.--MESROU. Qui se serait attendu, etc.



jusqu'à la fin de la scène, où *après ces mots :* Dans son ancienne demeure, pour qu'on en rapporte... *Mesrou ajoute, en montrant deux noirs qui apportent l'objet caché sous un voile :* Ah ! bon, voici justement... HAROUN. Paix ! Je vois revenir Azendai ; *passez à la scène* 17, *qui n'est plus que la* 15 *et dernière. Azendaï arrive en tremblant.* MESROU. Approche, Azendaï.—AZENDAI. Ah ! mon Dieu ! je ne sais plus si j'aurai le courage... —HAROUN. Jeune homme, je connais, etc. ; *suivez la scène jusqu'à ces mots d'Haroun :* Si à propos secourus l'autre nuit; *Il ajoute, en s'adressant aux gardes :* Faites approcher... (*On amène Zaïde.*) — AZENDAI. Ah ! ma bien-aimée ! —HAROUN. Épouse ta Zaide, etc. *jusqu'à la fin.*

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

EDGAR, mélodrame en trois actes, par M. Caigniez. 1

LA PETITE BOHÉMIENNE, mélodrame en trois actes, par le même. 129

AZENDAI, mélodrame en trois actes, par le même. 247

FIN DE LA TABLE.

3 6105 113 650 225